

un homme
et un saint
DON BOSCO



NUMERO **2**

Imprimerie Typo-Offset «DON BOSCO»
78, rue Stanislas-Torrents - 13006 Marseille

**UN HOMME
ET UN SAINT
DON BOSCO**



ÉDITIONS DON BOSCO

Quelques ouvrages agiographiques sur Don Bosco :

- * *SOUVENIRS AUTOBIOGRAPHIQUES. DON BOSCO.*
Ed. Apostolat des Editions. Paris.
- * *SAINT JEAN BOSCO. A. AUFRAY.*
Ed. Don-Bosco. Bruxelles, Lyon, Paris.
- * *DON BOSCO. T. BOSCO.*
Ed. Don-Bosco.
- * *UN SAINT DE TOUS LES TEMPS. V. NIGG.*
Ed. Médiaspaul.
- * *JEAN BOSCO, L'AVENTURE ET LA JOIE. J.-P. JUNG.*
Ed. Mame.
- * *DON BOSCO AVEC DIEU. E. CERIA.*
Ed. Apostolat des Editions.
- * *DIVERSES BANDES DESSINEES SUR DON BOSCO.*
Chez Dupuis, Fleurus, Univers-Media, Médiaspaul - Don Bosco.

présentation

1988, année anniversaire de l'entrée dans la Maison du Père de saint Jean Bosco, était tout indiqué pour regrouper les principaux articles des « Lectures Salésiennes » tournant autour de la « figure » de Don Bosco. Nous indiquons par ailleurs les principaux ouvrages bibliographiques sur ce saint de l'Eglise... Ce qui est présenté ici n'a pas d'autre but que de donner envie d'en savoir plus tout en fournissant une somme d'informations, rapides et variées, et en intéressant le lecteur par la diversité des styles et des points de vue.

Ce troisième fascicule de la collection, après « La Spiritualité Salésienne de Saint Jean Bosco » et « Approches de la Pédagogie de Saint Jean Bosco », propose huit chapitres pour faciliter la lecture et le déchiffrement de ce « portrait » :

— Le visage de Don Bosco	p. 9
— Lettres de saint Jean Bosco	p. 37
— Flashes sur une existence	p. 57
— Quelques traits de vertu	p. 103
— Don Bosco, saint du Peuple de Dieu	p. 155
— Saint Jean Bosco et saint François de Sales ..	p. 167
— Don Bosco et la jeunesse	p. 177
— Don Bosco aujourd'hui	p. 211

L'Evangile, lu par Jean Bosco et annoncé aux jeunes, est devenu source d'un témoignage riche et rayonnant. C'est le témoin de Jésus qui a dit : « Laissez les jeunes s'approcher de moi » que nous avons voulu présenter ici.

michel mouillard
31 janvier 1988



seuil...





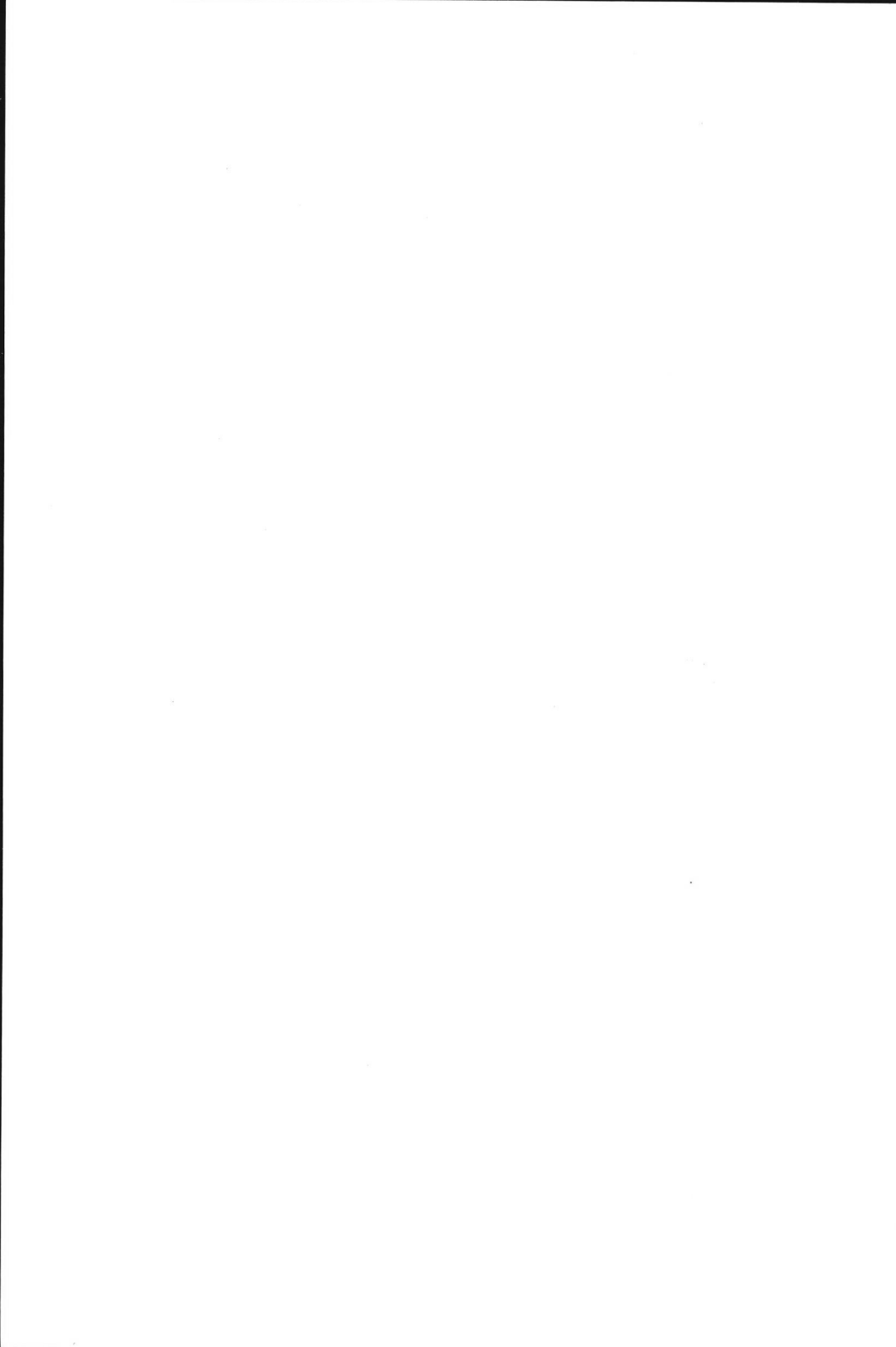
Il est un de ces saints, comme on dit, à qui on donnerait le Bon Dieu
[sans confession.
Il est un de ces saints, comme on dit, à qui on donnerait le Bon Dieu sans
[confession.
(Et je n'en dirais pas autant de tous les patentés et volontaires de la même
[profession.)
On voit tout de suite que ce n'est pas seulement un saint, mais un honnête
[homme.
Il est clair comme un matin de mai, il est rond comme une pomme.
J'aime ces épais cheveux frisés sur son front et cette impression qu'il donne
[de force et d'agilité.
Partout où ce Don Bosco met la main, là on sent qu'il y a autorité.
Autorité et douceur, amour de Dieu et amour de ces enfants sans père qui
[sont à lui.
Partout où il y a des enfants pauvres, c'est à lui.
Cette Jeunesse, toute cette pauvreté, avec l'étoile du matin sur le front.
Voilà, c'était l'Eglise qu'il souhaite.
Une Eglise à grands coups de scie et de marteau puisqu'elle croit, qui
[travaille et qui chante à tue-tête !
Et lui se tient au milieu d'eux comme Moïse, plein de sagesse et d'ordre et
[de paroles et de consolations et de sacrements.
C'est Lui qui va refaire le monde et il sait comment !
Gardez vos théories, vous autres, vos disputes et votre gouvernement.
Moi, j'ai tout ce peuple d'enfants autour de moi qui grandit et qui apprend
[le Bon Dieu avec moi.

Tout ce peuple avec moi qui apprend à lire et à se servir de ses doigts.
 « Mon père ne cesse point de travailler en moi, je travaille en Lui. »
 Ecoutez cela mes enfants car ce sont les paroles de Jésus-Christ.
 Le travail est cette chose où personne ne peut se passer de tous les autres.
 Cette tâche à tour de bras tous ensemble de continuer la création, elle
 [est la nôtre.
 « Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui avez charge sur vous », dit le
 [Seigneur.
 La croix et mon corps, quand vous le voudrez à manger... Je vous l'aurais dit
 [s'il y avait eu quelque chose de meilleur.
 Et c'est pourquoi, quand la journée est finie et que la semaine est finie et
 [que c'est demain dimanche,
 L'ouvrier plein de fer et d'huile se lave, il a mis sa chemise blanche,
 Et plein de la réclamation de ce qu'on lui a appris qui est comme du pain et
 [de l'eau.
 Comme un fils et comme un petit garçon, il se jette dans les bras de Saint
 [Jean Bosco.
 Père, voici entre vos bras cet homme plein de simplicité et de confiance et
 [de mécanique !
 Dites, c'est vrai que nous irons tous au Ciel et que nous posséderons la
 [République ?
 Père, parce que je sais maintenant travailler et parce que j'ai barbe au menton,
 Ce n'est pas une raison pour que jamais entre vos bras je cesse d'être un
 [petit garçon !
 J'ouvre le cœur, j'ouvre la bouche, et vous, Père, dites à Dieu qu'il me donne
 [le pain quotidien.
 Et qu'il donne à tous les camarades la justice, parce qu'on est chrétiens !
 On a recommencé de croire en Dieu, on a retrouvé à l'Eglise quelqu'un qui
 [est le plus fort.
 On a recommencé de jurer quelque chose à la vie et à la mort.
 Parce qu'on est vieux ce n'est pas une raison pour qu'on cesse d'être des
 [enfants.
 Les enfants, les hommes, les femmes, tout cela tient d'un seul tenant.
 Tout cela bouge et cela pousse et tout cela colle et tout cela veut ensemble,
 [et tout cela commence.
 Priez pour nous, Jean Bosco, Patron de l'éternelle Adolescence.

Un poème de Paul Claudel.

*le visage
de don bosco*





maman marguerite

J.-B. HALNA

A côté de sainte Monique, mère de saint Augustin, de la mère de saint Bernard et de tant d'autres moins connues, l'humble paysanne des Becchi mérite notre vénération affectueuse. Collaboratrice généreuse et sans calcul de son fils aux premières heures héroïques de l'Oratoire du Valdocco, elle l'avait éduqué, enfant et adolescent, avec une rare intuition et une virile affection selon l'Évangile; qui recensera en Don Bosco tout ce qu'il doit à sa mère et, conséquemment, tout ce que nous lui devons? Morte le 25 novembre 1856 (cf. Memorie Biografiche V, p. 560), elle est chère à tous les membres de la Famille Salésienne qui aiment à découvrir en elle le « rappel » de leur famille humaine et nous « annonce » ce que sera son fils.

Au hameau des Becchi, sis sur la paroisse de Castelnuovo d'Asti, à une trentaine de kilomètres de Turin, Jean Bosco naquit au soir du 16 août 1815. Son père s'appelait François Bosco; demeuré veuf, il avait épousé en secondes noces Marguerite Occhiena. Avec Antoine, né du premier mariage, puis Joseph, puis Jean, cela faisait une famille heureuse où la fidélité chrétienne allait de pair avec le courage au travail. Hélas! le 11 mai 1817, François Bosco était emporté par une pneumonie, à l'âge de 34 ans. Tout le poid du foyer retombait sur les épaules de la jeune veuve, celle que l'Histoire connaîtra sous le nom de « Maman Marguerite ».

Le petit Jean n'avait pas deux ans. Nous ne voulons indiquer ici que quelques traits rapides, qui marqueront l'influence de la mère sur ce fils, que le Seigneur destinait à de si grandes choses. Sans la formation première reçue sous le toit familial, le petit pâtre des Becchi ne serait pas devenu saint Jean Bosco.

« Dieu te voit », telle était la parole de foi qu'elle répétait presque sans cesse, à ses trois garçons pour les exciter à suivre la loi de la conscience. De plus, toutes les circonstances, heureuses ou pénibles, de la vie quotidienne lui étaient une occasion d'élever leur cœur vers le Seigneur qui veille sur les siens, qui récompense les bons mais sait aussi punir les méchants. On respirait aux Becchi une atmosphère surnaturelle, dont l'empreinte restera ineffaçable.

A chacun, dès l'âge le plus tendre, elle enseignait les prières quotidiennes ; matin et soir, on s'agenouillait pour la prière et pour le chapelet. Elle les prépara à leur première confession, et à celles qui suivirent, jusqu'à ce qu'ils fussent capables de se passer d'elle. Chaque dimanche, on allait ensemble à la messe, et l'on communiait aussi souvent que le permettait l'usage de cette époque, encore fortement influencée par le Jansénisme. C'est d'elle que les trois garçons apprirent leur catéchisme, que complétèrent, par la suite, les sermons du chapelain, sur lesquels on réfléchissait en famille.

Avec l'instruction religieuse et la prière, le travail jouait un rôle important aux Becchi. Il le fallait bien car on était pauvre ; mais on travaillait à la fois par nécessité et par vertu. Le travail restera une des pièces maîtresses de l'éducation salésienne. Ajoutons que si Don Bosco fut un apôtre de la douceur et de la bonté, si son souci constant fut de gagner le cœur de ses enfants, c'est que sa mère était un exemple, vivant de cette pédagogie ; la rigueur de l'obéissance s'enveloppait d'une affection très chaleureuse, tout ensemble virile et maternelle.

A neuf ans, le petit Jean eut un songe — le premier parmi tant d'autres. La Madone semblait lui ouvrir les portes mystérieuses de l'avenir. Que deviendra cet enfant ? Sa mère pensa que, peut-être, il deviendrait prêtre. De fait, avec sa vive intelligence et ses dons d'acrobate et de prestidigitateur, le petit Jean exerçait sur ses camarades du village une influence aussi extraordinaire que bienfaisante. Mais, lorsqu'il déclara sa volonté de se consacrer au Seigneur, tant d'obstacles se dressaient sur la route que cette montée vers le sacerdoce sembla une légende venue du fond des âges. Or, c'est bel et bien une histoire vraie, dont il faut lire les détails dans la vie du grand éducateur que l'Eglise a canonisé en 1934. Le doigt de Dieu est là.

Le 5 juin 1841, Jean Bosco recevait l'ordination sacerdotale ; il avait 26 ans. Il célébra sa première messe à Turin, dans l'église Saint-François d'Assise : « Je demandai ardemment l'efficacité de la parole pour pouvoir faire du bien aux âmes. Il me semble que le Seigneur a exaucé mon humble prière. » Et voici ce que, un soir, lui dit sa mère : « Te voici prêtre, tu célèbres la messe ; désormais tu seras donc plus proche du Christ. Souviens-toi pourtant que commencer à dire la messe, c'est commencer à souffrir. Tu ne t'en apercevras pas tout de suite, mais, peu à peu, tu verras que ta mère t'a dit la vérité. Je suis sûre que chaque jour tu prieras pour moi, vivante ou morte ; et cela me suffit. A partir de ce jour songe uniquement au salut des âmes et ne te préoccupe pas de moi. » Emouvantes et saintes paroles.

« Seigneur, donnez-moi des âmes, le reste ne m'importe pas », telle sera la devise du nouveau prêtre ; il la tenait de sa maman Marguerite. Telle mère, tel fils. Ensemble, ils se dévoueront à la « jeunesse pauvre et abandonnée ». Il s'agit uniquement de la **jeunesse masculine**. Toute sa vie, Don Bosco manifesterà une réserve, parfois exagérée, dans ses rapports avec les personnes de l'autre sexe. Un mouvement d'éloignement de la femme peut, peut-être, s'expliquer en partie par « la formation par la fuite » qu'il reçut au séminaire de Chieri, et qui ressemblait sans doute à celle distribuée à cette époque dans presque tous les séminaires européens. « Fuyez non seulement le commerce mais jusqu'à la vue des femmes, car commencer à les regarder et à brûler, c'est tout un », pouvait-on lire dans le livre du Père Antonio Foresti : « La strada al santuario mostrata ai chierici », livre réédité en 1884 à Turin, à l'imprimerie salésienne (A. Labatut). Ce n'est qu'en 1872, sur les instances réitérées de la Vierge, qu'il fonda l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice, avec Mère Mazzarello. Ses relations avec cette dernière ne sont en rien comparables avec celles de saint François de Sales et de la baronne de Chantal, ni même avec celles de saint Vincent de Paul et de Louise de Marillac. Il faudra les conseils et l'autorité de Pie IX pour amener Don Bosco à accepter des femmes dans les rangs de ses Coopérateurs.



maman marguerite

Jeanne-Marie

Lors d'une récollection mensuelle des Volontaires de Don Bosco, l'une d'elles a proposé au groupe de ses sœurs la méditation qui suit. La haute figure de Maman Marguerite si attachante est sans doute l'un des meilleurs chemins pour approcher Giovanni Bosco, enfant et adolescent, et dans la vérité de ses premières initiatives et décisions apostoliques.

Ƨeresio Bosco écrit :

« 15 novembre 1856.

« Maman Marguerite tombe malade. La pneumonie, violente se
« manifeste tout de suite, mortelle, pour les 68 ans usés par
« tant de travail. Pendant un moment, la vie de l'Oratoire semble
« s'arrêter. Comment va-t-on faire pour continuer sans elle ?
« Autour de son lit, les abbés de Don Bosco et les garçons les
« plus âgés se succèdent. Combien de fois sont-ils entrés dans
« la cuisine en disant :

« Maman, vous me donnerez une pomme ?

« Maman, la soupe est-elle prête ?

« Maman, je n'ai plus de mouchoir.

« Maman, j'ai déchiré mon pantalon.

« L'héroïsme de cette grande dame qui va mourir est unique-
« ment à base de guenilles à rapiécer, de foin et de blé à fau-
« cher, de lessives, de marmites. Mais dans cette humble exis-
« tence, il y a une force qui jamais ne se décourage : la confiance
« en la Providence. Au milieu des pommes de terre à éplucher,
« de polenta à remuer, se manifestent les leçons de foi, le bon
« sens pratique, la douce bonté de la maman. »

Oui, la vie de Maman Marguerite n'est-elle pas dépouille-
ment, oubli de soi, disponibilité, pauvreté, obéissance, service,
don total, foi... ?

Dépouillement

Maman Marguerite songe à un repos, bien mérité, après les durs labeurs de la ferme, dans la paix solitaire des Becchi. Projet vite évanoui...

Pour ses enfants, Don Bosco n'a-t-il pas besoin d'une maman ? Cette maman ne peut être que Maman Marguerite. Décision difficile à prendre, aussi douloureuse pour la mère que pour le fils.

« Si tu crois que Dieu le veut, tu peux compter sur moi. »

Sa vie, désormais, sera liée, donnée à ces mal-aimés de la société. Et sans laisser entrevoir sa souffrance, son déchirement, avec sérénité elle laisse tout : la maison, le calme des champs, la douceur des amitiés, sa liberté pour une vie de tracas, de bruit, d'inquiétude. Oui, même sa liberté. Jusqu'à ce jour elle avait commandé ; désormais il lui faudra obéir, se taire, se plier à de multiples exigences malgré l'âge et la fatigue.

Renoncement total.

Pour subvenir aux nécessités pressantes de sa nouvelle famille, la vente de son petit lopin de terre, d'objets auxquels sont liés tant de beaux et bons souvenirs : sa montre, sa bague, sa robe de mariée. N'est-ce pas déjà le commencement de son don total aux autres ? Point de demi-mesure.

Sa disponibilité

A toute heure du jour, de la nuit, toujours prête à soigner, soulager, guérir, encourager, consoler, à donner ce bien le plus précieux pour un enfant : l'affection maternelle. Son cœur de maman, ouvert à toutes ces détresses, mettait dans ces cœurs meurtris un peu de joie et d'espoir.

Un jour, découragée par les étourderies, les espiègleries, les méfaits, les légumes et les lessives piétinés, les vêtements en lambeaux, Maman Marguerite veut partir et rejoindre Les Becchi. Là au moins, elle aura la possibilité, en évoquant les souvenirs d'autrefois, de retrouver la tranquillité. Elle manifeste son désir à Don Bosco qui, d'un geste de la main, lui montre le Crucifix :

« Tu as raison, dit-elle, tu as raison. »

Sans plus, courageusement, elle se remet à l'ouvrage. Non, elle ne peut abandonner ces enfants et Don Bosco. Vaillante, Maman Marguerite ! Quelle énergie ! quelle abnégation ! quelle grandeur d'âme ! Ta vie est bien toute « service », toute « prière ». Qu'importe, fatigues, peines, nuits sans sommeil ! Tu restes toujours présente.

Et tout en vaquant à ses occupations, elle continue à égrener des « Ave ». Si quelque enfant l'avait entendue parler seule, lui demandait-il : « Maman, après qui donc en aviez-vous ? » « Après personne. Il faut bien que je dise mes prières, pour vous autres qui êtes si méchants », et tendrement elle l'embrassait. Tous les enfants de l'Oratoire n'étaient-ils pas ses enfants ?...

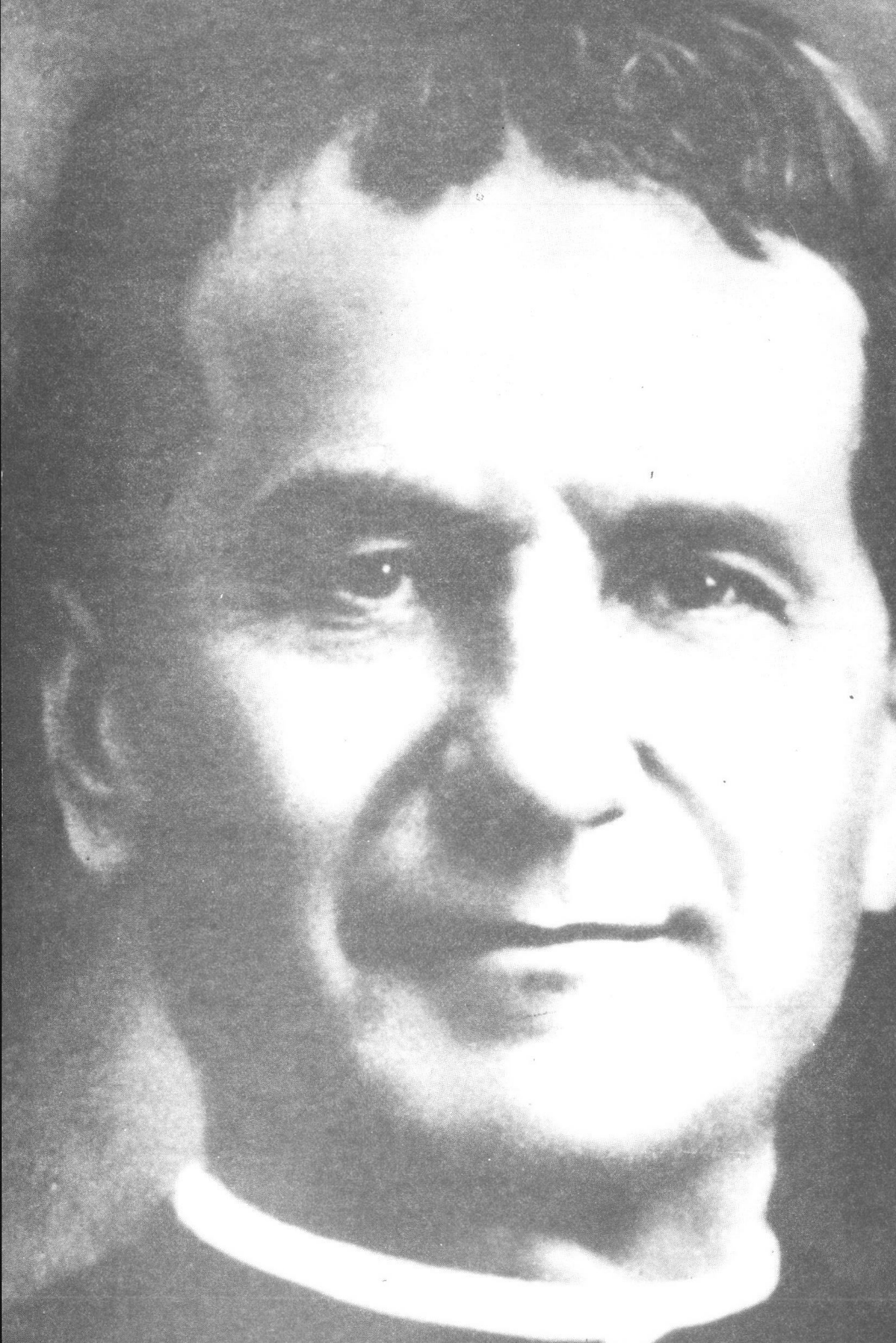
Maman Marguerite, il m'arrive de regarder ton visage ! Ton regard énergique, autoritaire même, tempéré par une grande sérénité, une grande tranquillité d'âme, par une confiance totale au Seigneur, inspire une grande sécurité en ceux qui s'appuient en Dieu. Ton accueil maternel, ton sourire engageant, ta bonté sont pleins de la tendresse de Dieu, de cette tendresse que Dieu donne à ceux qu'Il aime.

Maman Marguerite, paysanne illettrée, tu as répondu sereinement aux invitations du Seigneur.

N'es-tu pas l'exemple parfait, de toute âme donnée, consacrée, par ton dépouillement, ta disponibilité, et le Fiat journalier ? Plus ton corps s'usait « au service des pauvres », plus grandissaient ta foi, ta confiance, ta sérénité, ton don total.

Peu importe nos fonctions, nos travaux, notre savoir, ce qui compte aux yeux du Seigneur, c'est notre réponse à son appel, c'est notre qualité d'amour à Dieu et aux autres.

Oui, Maman Marguerite, tu es bien la femme forte, dont parle l'Évangile.



souvenirs autobiographiques

M. MOUILLARD

Pour connaître et pénétrer la riche personnalité de Jean Bosco, une lecture s'impose : celle des « Souvenirs Autobiographiques » relatés par Don Bosco lui-même témoin de sa propre histoire... Parmi les chances que nous avons, il y a celle-ci qui reste une source irremplaçable.



n connaît Don Bosco et... on ne le connaît pas !

On se figure le connaître parce qu'on sait de lui quelques traits savoureux qu'on a répandus sur lui, surtout ce qui allait « accrocher », parce qu'on avait peut-être trop présenté de sa vie le côté merveilleux, extraordinaire, prodigieux, sinon miraculeux.

Pour dépasser la façade, pénétrer au plus profond de l'être et rejoindre toutes les données de cette très riche personnalité, pour l'approcher de l'intérieur, ce livre vous offre un document inappréciable : un récit portant sur ses quarante premières années, écrit de la main même de Jean Bosco à la demande par trois fois réitérée du Pape en personne.

C'est ce regard de Saint Jean Bosco sur lui-même, petit garçon de la campagne piémontaise, épris de Dieu et des autres déjà... adolescent garçon de café ou seigneur de chevaux pour gagner de l'argent afin d'étudier... jeune homme aux prises avec ses problèmes d'orientation... jeune prêtre découvrant le désarroi comme les ressources des jeunes de Turin, et se dévouant à eux sans repentance... que nous trouvons là.

Œuvre inachevée, qui donne envie d'aller plus loin et laisse entrevoir la prodigieuse suite qu'il poursuit et accomplit de 1855 à 1888, année de sa mort.

La traduction du texte original italien a été menée à bien par le Père André Barucq, salésien, licencié en Ecriture Sainte et Docteur en Théologie, tandis que le Père Francis Desramaut, professeur d'Histoire de l'Eglise aux Facultés catholiques de Lyon et spécialement d'Histoire salésienne, a écrit une éclairante et nécessaire introduction.

Voici donc un être criant de vérité, inattendu, pittoresque et attachant que vous allez découvrir dans ces lignes autobiographiques dont la saveur n'a d'égale que l'attrait rayonnant de Don Bosco prêtre de Jésus-Christ, serviteur des petits, ami des jeunes.

le visage de don bosco

N. BARRACO

Le « Bolletino Salesiano » de mars 1982 a publié la méditation de l'auteur contemplant des photographies authentiques de Don Bosco. Ce qui l'a frappé dans ces portraits c'est, en particulier, la « plénitude d'humanité » qui s'en dégage.

P

plénitude d'humanité, voilà le visage de Don Bosco.

Le visage d'un homme qui sait, qui connaît, qui a de la pitié, qui écoute, qui répond, qui révèle le fond de son être, son authenticité, sa compréhension, sa connaissance de l'homme.

A cent ans de distance, nous pourrions en faire la « une » du Concile d'aujourd'hui, du décret « Gaudium et Spes », de la condition humaine, de la mission de l'Eglise dans le monde contemporain.

Sur le visage de Don Bosco, il y a cette union intime de la joie, de l'espérance, des angoisses des hommes de notre temps, des pauvres surtout, de tous ceux qui souffrent.

La capacité d'être avec les autres hommes, d'expérimenter avec eux la même destinée terrestre. Sans duplicités. Sans angélismes. Sans anathèmes.

Son visage est une leçon d'amour partagé, une prédication tonique, une communion de solidarité avec la famille humaine tout entière.

Intensité du regard, voilà le visage de Don Bosco !

Le visage d'un homme fort, qui exprime la seigneurie de la paternité. Un visage plein d'assurance, qui ne craint rien, qui

te donne des certitudes. La largeur d'un front ouvert, intelligent. La perspicacité d'un regard qui voit à l'intérieur, qui émeut le dedans de l'être, qui appelle et persuade de l'intérieur.

Il y a dans ce regard un appel aux ressources intimes, aux capacités les plus vitales de la liberté et de l'amour.

La richesse qui vient de cette intensité est beaucoup plus étendue que les images qui, du point de vue physique et constatable, se dessinent sur notre rétine. C'est un regard dans lequel se reflètent ou se rencontrent la lumière venant de Dieu et celle venant du fond de l'être.

Tempérance de la vie, voilà le visage de Don Bosco !

Je me rappelle toujours les paroles de ce mystérieux personnage qui indique à Don Bosco le travail et la tempérance : « Il faut que tu fasses imprimer ces paroles qui seront votre blason, votre devise et votre signe distinctif... Ces paroles, tu les feras expliquer, tu les répéteras, tu y insisteras. Tu feras imprimer un manuel qui les explique... »

Don Bosco les a imprimées dans les livres ces paroles. Mais il les a aussi imprimées sur son visage.

Un visage qui manifeste l'exemple de l'obéissance à Dieu, l'amour de la pauvreté volontaire, le triomphe de la chasteté. Tout le don de sa vie s'explique au prix de cette tempérance. La prodigalité de son cœur naît de cette maîtrise de lui-même. La virilité de son courage, du renoncement à toute préoccupation de lui-même.

Expérience de lutte, voilà le visage de Don Bosco !

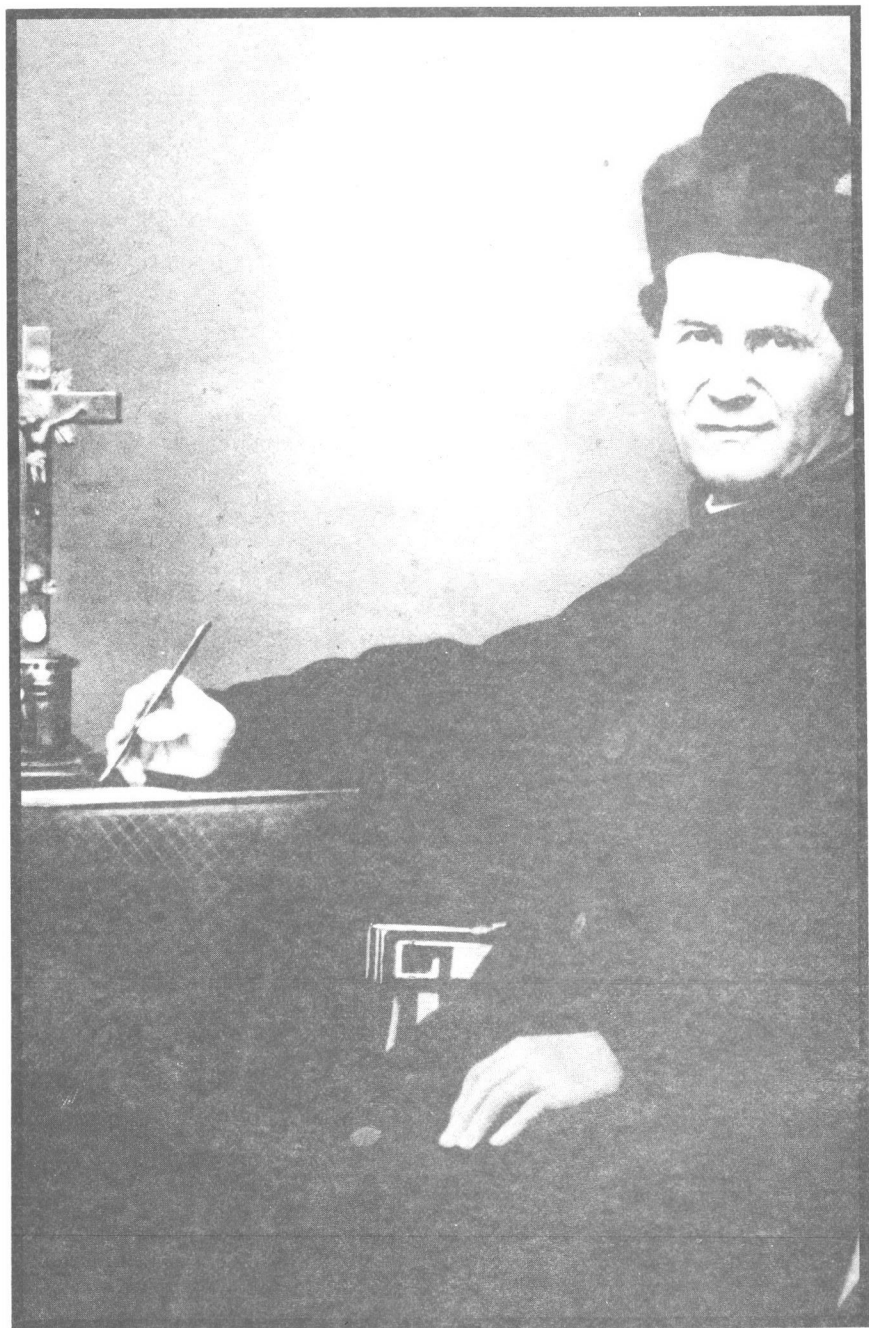
Il y a les traits de la fatigue, de l'homme qui a grandi dans la pauvreté et l'absence d'un père.

Là, c'est du concret, c'est du réel, c'est du construit.

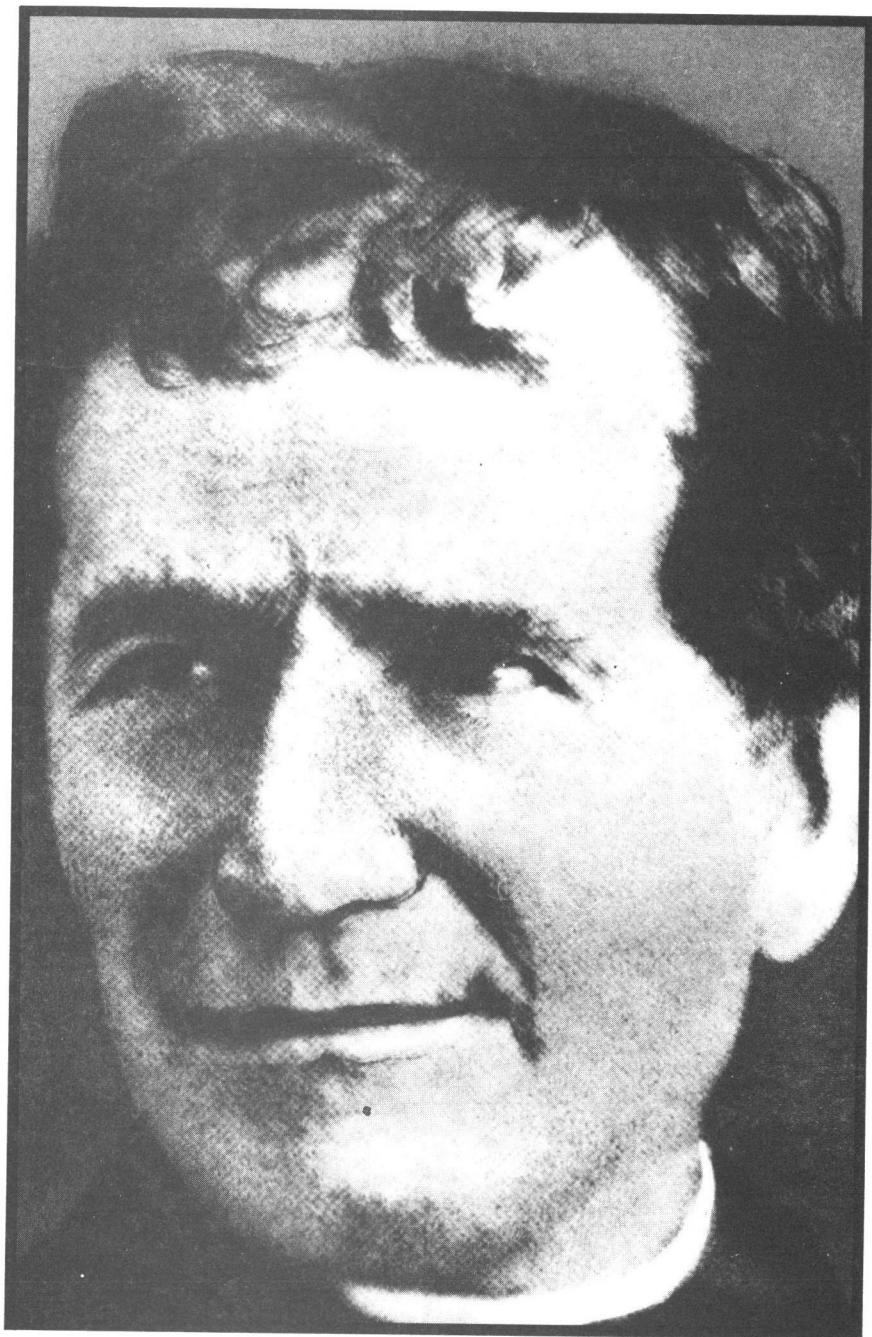
Il y a le poids du temps qui presse et qui fait travailler davantage. Il y a l'horreur du verbalisme, la fuite de tout alibi, de toute tromperie intellectualiste.

C'est un visage qui t'arrête et qui te renvoie à tes frères.

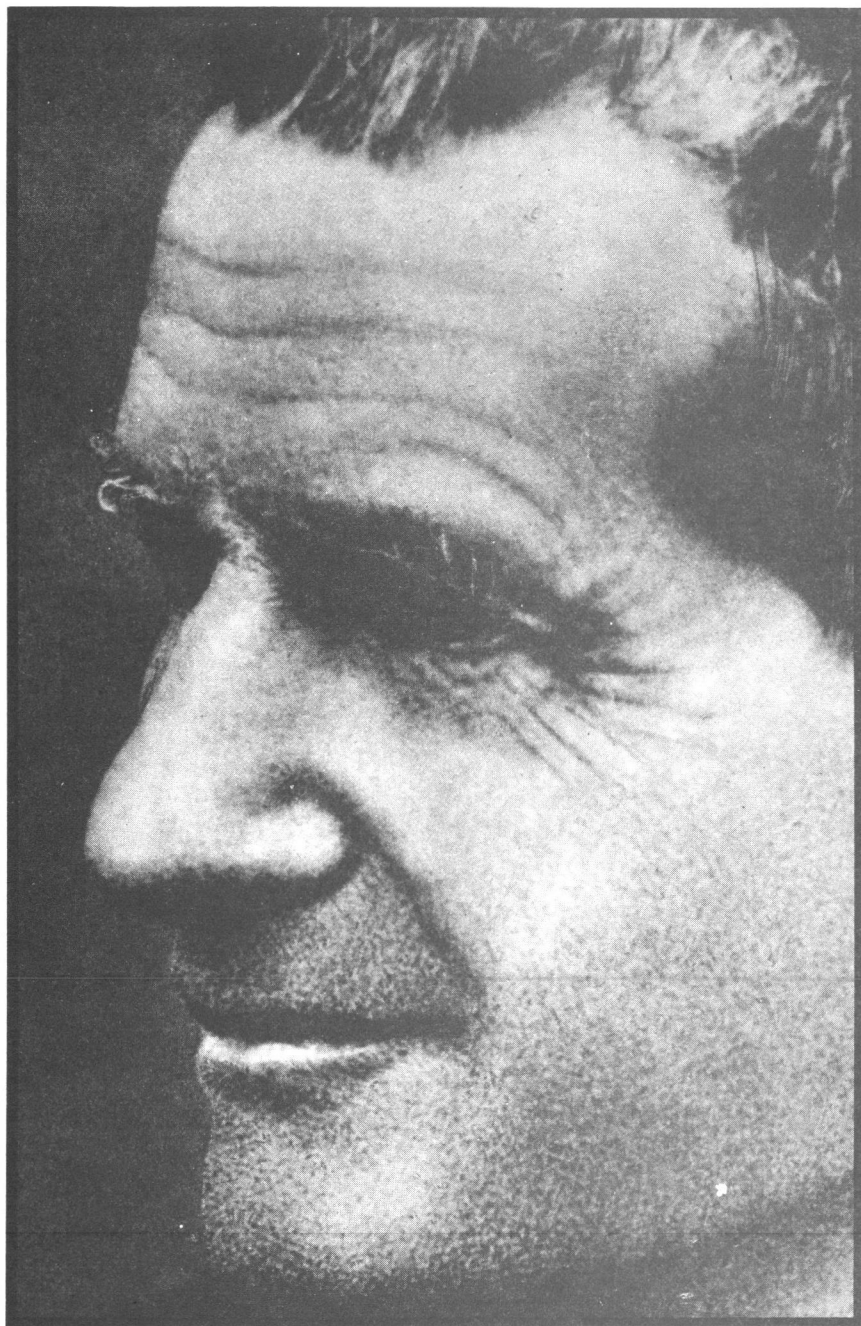
La douceur miséricordieuse du bon pasteur, qui te donne la paix et qui pourtant te l'enlève, qui t'emporte dans le dynamisme, dans l'ardeur missionnaire, dans l'humilité du serviteur qui a renoncé à tout pour se laisser programmer par Dieu sans arrêt : « Je cours devant moi jusqu'à la témérité. »



Don Bosco à son bureau, au Valdocco (environ de 1880.)



Pendant un de ses voyages en France.



Détail d'une photo faite par Gustave Luzzati (non datée).

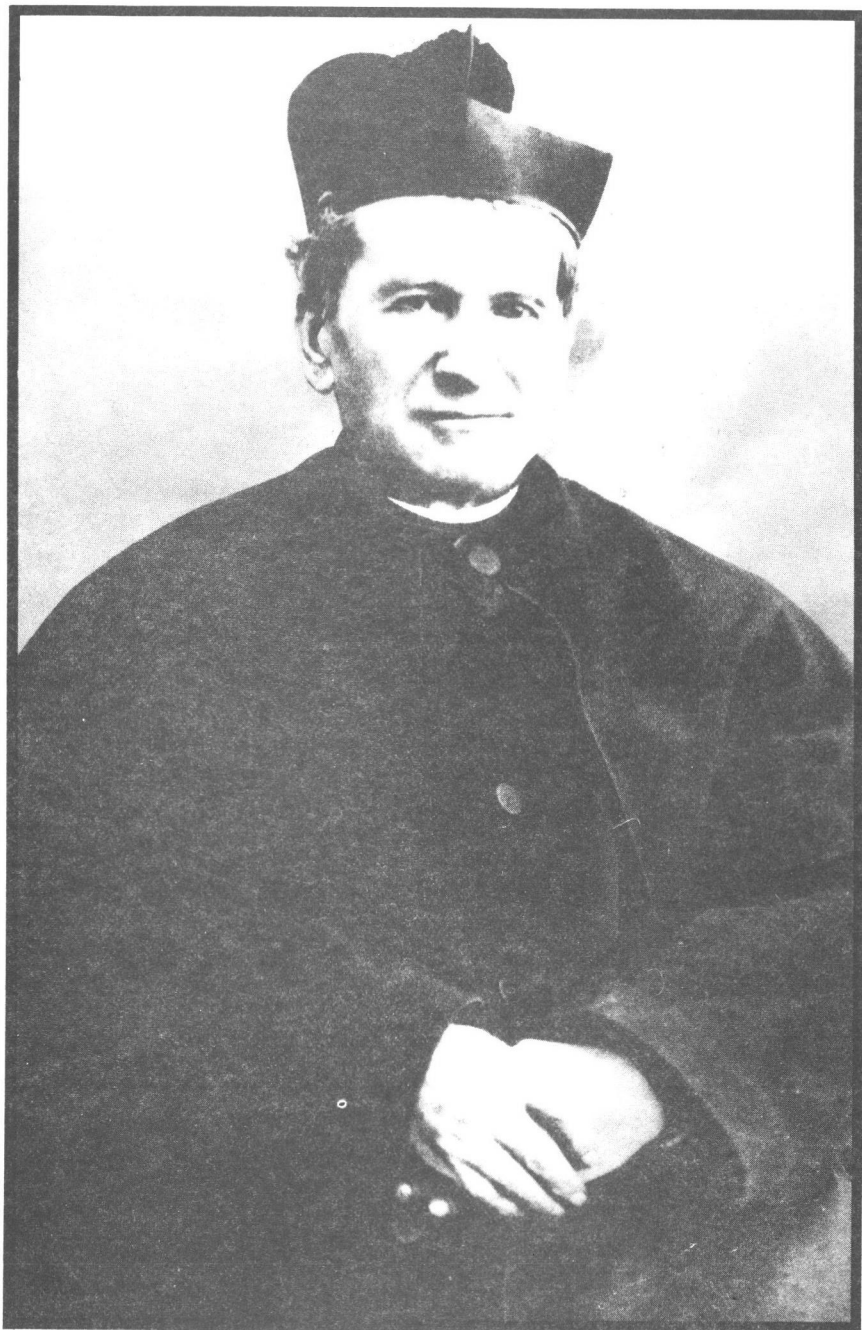


Photo par Gustave Luzzati, à Sampierdarena, en 1886.

Le secret d'un sourire, voilà le visage de Don Bosco !

Confiance absolue en Dieu, sympathie pour le monde, refus de décrier l'homme. La compagnie d'une mère extraordinaire, Marie. Proposition de la sainteté comme idéal séduisant et réalisable.

Et joie.

La joie qui crée amour, qui crée paternité, qui crée patience, qui crée confiance, qui crée dialogue, qui crée foi.

Le Recteur Majeur a dit : « Salésiens, c'est beau ! »

C'est changer la qualité de la vie. Le visage de Don Bosco est la preuve la plus rigoureuse de cette nouveauté, de cette alternative de joie pendue aux clous de la croix.

Choix de sainteté, voilà le visage de Don Bosco !

Une mission juvénile et populaire, en communion avec l'Eglise.

Une unité avec Dieu qui le fait prêtre.

Un besoin des âmes, une soif d'adoration en vertu de quoi Don Bosco est déjà, véritablement, Concile, affirmation pré-conciliaire de tout ce qui fait vraiment Eglise : l'autel, les âmes, la table, la pauvreté, la résurrection.

Présence adorante. Présence cachée. Présence qui témoigne des sources de sa fièvre du travail.

Cette mèche frisée de cheveux, abondante sur les tempes, cette barrette à trois cornes, comme un simple prêtre, sur la tête, ce sourire qui effleure le silence des lèvres : c'est le visage de Don Bosco saint.

Il y a tout un plan de vie dans son visage. Il est la trace d'une préférence, il est le privilège des petits, des pauvres, la capacité de dépenser tout dans l'amour et pour cela de devenir défi, contestation, folie pour les autres.

Un visage qui a une adresse, l'autel. Qui a une passion : l'amour de la vie. Qui a une joie.

La joie de rencontrer, encore, l'homme d'aujourd'hui.



morphologie d'un visage

C. LHOTE

L'étude morphologique du visage de Saint Jean Bosco que nous publions a été conduite par M^{me} Claude Lhoté, professeur de morpho-psychologie à l'Ecole des Psychologues Praticiens de l'Institut Catholique de Paris, en mars 1968. Cette analyse, communiquée par Sœur Colette Louvieux, a été faite dans l'ignorance la plus complète de la vie du fondateur des salésiens.

Pour cette étude, nous utiliserons la méthode morpho-psychologique du docteur Corman. Le vocabulaire morpho-psychologique utilisé est celui qui est employé par le docteur Corman dans ses différents ouvrages, et notamment dans le dernier en date : « Nouveau manuel de morpho-psychologie » (1966).

Suivant la technique habituelle, nous irons du général au particulier, rapprochant ce visage d'une des grandes synthèses morpho-psychologiques, qui permettra de la comprendre dans son ensemble, et passant ensuite à l'interprétation des traits de détail.

La largeur de ce visage, le relief de son modelé dans lequel alternent creux et bosses, la structure des récepteurs sensoriels, permettent de le classer sans hésitation dans les Dilatés-Rétractés-Bossués.

Les Dilatés-Rétractés-Bossués ont en eux deux aspects opposés : adaptation au monde extérieur, d'une part, adaptation à la vie sociale, besoin de réaliser une œuvre et, d'autre part, vie personnelle, pensée intériorisée qui peut aller jusqu'au repli sur soi.

Chacune de ces tendances est vigoureuse : aussi la personnalité des Dilatés - Rétractés - Bossués est-elle riche et complexe. Ils doivent lutter pour atteindre leur équilibre. Ce ne sont jamais des personnalités falotes : dans ce groupe coexistent des hommes de valeur et des déséquilibrés.

Ici, étant donné l'équilibre des étages du visage, la prédominance des forces d'expansion sur les forces de rétraction et la sérénité de la mimique, il est certain que l'équilibre a été acquis et que les tendances opposées ont contribué à enrichir la personnalité.

Puisqu'il s'agit d'un Dilaté-Rétracté-Bossué, nous pouvons nous attendre à trouver à la fois la grande réserve de vitalité, la capacité de large expansion et de rayonnement à l'extérieur des Dilatés, ainsi que leur bonne adaptation au domaine concret, leur intelligence pratique et réalisatrice, et la capacité de concentration, l'individualité originale des Rétractés.

Ce qui caractérise ces types d'hommes est la puissance et l'économie de cette puissance.

Grande résistance physique, donc, bonne concentration de l'effort, possibilité de dominer la fatigue. Dans le domaine affectif, les sujets de ce type gardent la maîtrise de leurs impulsions, mais ce sont des passionnés, aux sentiments concentrés et très durables. Ils sont faits pour commander et pour bâtir durablement. Leur personnalité intellectuelle est forte : ils mettent au service de leurs idées toute la puissance de leur forte personnalité. Capables de créer de grandes œuvres, bien adaptés au monde des affaires, ce sont des réalisateurs et des chefs.

Si nous étudions maintenant, non plus l'ensemble du visage, mais ses caractéristiques particulières, nous nous trouvons en face des traits suivants :

Grande sthénie générale, indiquant persévérance, activité, tonus.

Equilibre approximatif des trois étages du visage, le front étant toutefois un peu plus élevé que les autres étages et la zone moyenne un peu plus large, ce qui indique une activité prépondérante dans les domaines intellectuel et social. Mais le menton tonique et carré indique de bonnes possibilités aussi dans le domaine de l'action pratique, voire même physique.

Modelé particulier du front et des yeux : La zone supérieure et la zone inférieure du front sont toutes deux développées. Nous pouvons en déduire que l'intelligence est concrète et réaliste, qu'elle est méthodique et observatrice. En même temps, l'imagination, l'invention ne font pas défaut : le sujet trouve aussi son épanouissement dans la méditation ou la philosophie. Mais il cherche toujours à garder l'équilibre entre le domaine

pratique et le domaine spéculatif, il allie le réalisme et le sens du gratuit, il ne se laisse pas enfermer dans l'opposition : homme d'action ou penseur.

Les tempes, très creuses, associées aux rides verticales intersourcillières, aux yeux très enfoncés et au sillon horizontal, partageant le front, indiquant une grande intériorisation, une tendance au doute et au scrupule (sans doute dominée par la volonté, qui est grande), mais qui peut être une source de souffrance. Dans le cas de décisions importantes à prendre, la réflexion a pu être douloureuse, le sujet voyant le pour et le contre et hésitant à choisir, non par manque d'activité ou d'énergie, mais à cause de ces tendances au scrupule.

Dans le domaine intellectuel, l'adaptation est moins facile que dans les autres domaines : alors que le sujet est à l'aise et accueillant en face des personnes, à l'aise aussi quand il s'agit d'exécuter ce qui a été décidé, il semble y avoir chez lui un certain manque de réceptivité, une obstination dans le domaine des idées, une moins grande ouverture que sur les autres plans. On pourrait le qualifier de très ouvert aux personnes, mais moins aux idées.

Les yeux très enfoncés, rapprochés, aux sourcils bas sur l'œil et fournis indiquent la concentration, la possibilité d'une attention soutenue, le goût de la précision et des détails, la recherche de la logique.

L'étage moyen du visage, aux joues larges et pleines, au nez fort, traduit la bonne adaptation dans le domaine de la vie affective et sociale, l'élan vers autrui, l'intérêt et la sympathie portés aux personnes, l'ouverture du cœur contrôlée par la maîtrise de soi. Cette ouverture de cœur est confirmée par la mimique, très accueillante et très bonne.

L'étage inférieur, solide, tonique, aux lèvres fermées et serrées, confirme la bonne adaptation pratique déjà indiquée par le cadre large. Aucune recherche de jouissance ne s'exprime à cet étage : mais un goût du concret et du solide. Cette bonne insertion dans le réel compense et équilibre la grande imagination.

En conclusion, ce visage traduit une personnalité puissante, qui a réussi à équilibrer des tendances opposées et qui alliait une intelligence originale à de grandes capacités affectives, et des dons de bâtisseur.

Si, dans un deuxième temps, nous tentons d'établir une correspondance entre morphologie et caractérologie de Le Senne, nous aboutissons aux conclusions suivantes :

L'ACTIVITE est certaine, dans tous les domaines.

LA SECONDARITE est dominante, et forte surtout dans les domaines intellectuel et actif, le contact avec autrui étant plus spontané et d'une improvisation plus facile.

L'EMOTIVITE, toujours difficile à discerner sur une photographie, est probable.

Nous pouvons donc classer le sujet parmi les PASSIONNES. Voici une description succincte du type Passionné (d'après Grieger). Pour une étude plus approfondie, se reporter au Manuel de Le Senne : « Traité de Caractérologie » :

Dans l'ensemble, chez tous les PASSIONNES, l'activité est continue ; ils sont persévérants, réalisateurs, comprennent vite, disposent d'une imagination féconde, d'une intelligence ample et souvent d'une extraordinaire mémoire ; ils restent en général indifférents aux plaisirs vulgaires, s'intéressent aux problèmes sociaux, religieux, philosophiques. Ils se montrent compatissants, serviables, économes, naturels, méthodiques dignes de confiance, polis et simples dans leurs manières. En résumé, la considération du type Passionné nous laisse une impression de puissance ; et ce qui domine ses intérêts est la considération de l'œuvre à réaliser, plus importante à ses yeux que son bonheur personnel. D'ailleurs, c'est dans cette œuvre elle-même, qui le prolonge, qu'il trouve son accomplissement, et donc son épanouissement.

don bosco

autoportrait

J. BOSCO

A la fin de mai 1868, Don Bosco est prié par l'évêque de Alba Torinese de prêcher le panégyrique de saint Philippe Neri, devant un auditoire de prêtres. C'est un saint, ami des jeunes, qu'il aimait beaucoup. Il livre ici son âme d'apôtre et d'éducateur à travers l'âme de son héros.

1. Don Bosco commence par raconter, sous une forme dialoguée, la vocation du Saint, assez semblable à la sienne. « Sans nom, sans avoir, sans argent et sans maison, comment voulez-vous entreprendre une œuvre aussi gigantesque (se consacrer au salut du peuple et des enfants pauvres de Rome) ? » — « C'est vrai, c'est précisément le manque de moyens qui m'entretient dans cette pensée : Dieu lui-même m'en donnera le courage. Dieu qui des pierres suscite des fils à Abraham. » « Ce pauvre jeune homme, Messieurs, est Philippe Neri, en train de méditer la réforme des mœurs romaines. Il regarde la grande cité, mais, hélas ! comme il la voit ! Depuis tant d'années, esclave des étrangers, horriblement travaillée de pestilences, de misères, assiégée pendant trois mois, combattue, vaincue, saccagée et, peut-on dire, détruite. » Que de bien à faire !

Voilà la vertu majeure ! **S'appuyer sur Dieu.**

2. **L'œuvre la plus urgente : catéchiser.**

« Cette ville doit être le champ dans lequel ce jeune homme recueillera des fruits très abondants. Voyons-le à l'œuvre. Il commence par étudier philosophie et théologie ; il devient prê-

tre. Il est persuadé qu'aucun sacrifice n'est aussi agréable à Dieu que le zèle pour le salut des âmes. Toutes les âmes, celles des enfants en particulier, qui n'ont personne pour leur rompre le pain.» Les pécheurs pêchent par ignorance de la loi divine. Il faut les instruire. Et voilà Philippe, à l'exemple du Christ qui, quand il commença sa prédication, ne possédait au monde que le grand feu de la charité divine qui l'avait poussé à venir du ciel sur la terre ; à l'exemple des apôtres qui étaient démunis de tout moyen humain, quand ils furent invités à prêcher l'évangile aux nations de la terre, voilà Philippe qui se met à parcourir la ville, les places, les rues, les ateliers, les établissements publics et privés, les hôpitaux et les prisons. Avec amabilité, avec aménité, avec cette douceur que suggère l'amour vrai envers le prochain, il commence à parler de vertu, de religion à ceux qui ne voulaient rien savoir ni de l'une ni de l'autre. Imaginez tout ce que l'on pouvait dire sur son compte. Stupide, ignorant, ivrogne et fou même ! Mais lui, courageusement, laisse dire, certain qu'il travaille pour la gloire de Dieu. Car tout ce que le monde appelle sagesse est folie pour Dieu... Le fou de Dieu.

3. Le champ le plus précieux : la jeunesse.

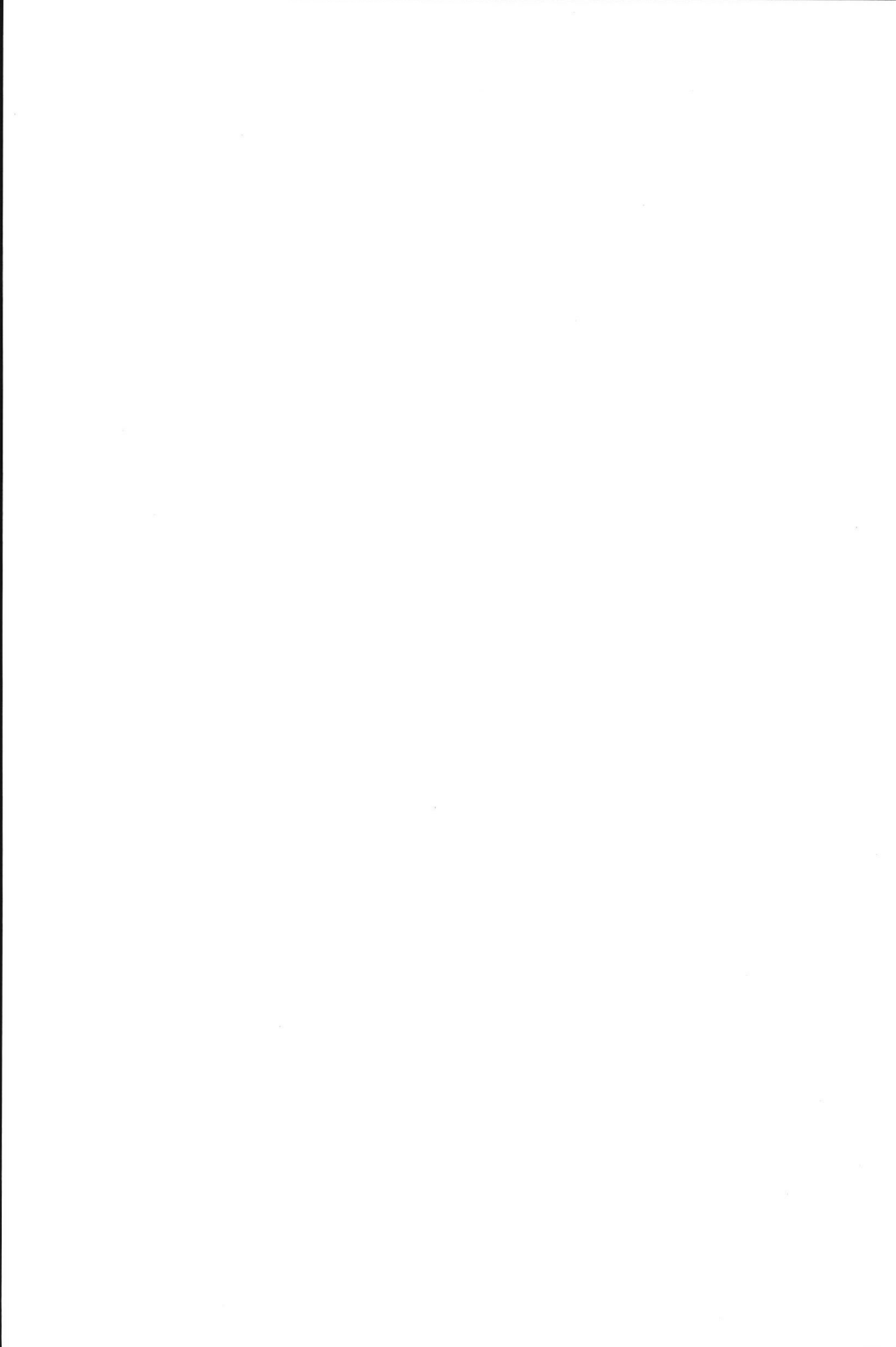
Ce fou de Dieu, la Providence l'appelait à réserver à la jeunesse une sollicitude toute particulière. « Il considérait le genre humain comme un immense champ à cultiver ; si le bon froment est semé à temps, la récolte sera abondante, sinon on aura que paille et balle. Il savait que dans ce champs mystique est caché un grand trésor, à savoir les âmes de tant d'adolescents innocents pour la plupart, et pervers sans le savoir. Ce trésor, disait Philippe, est entièrement confié aux prêtres et c'est d'eux que dépend leur salut ou leur perte. Sans doute, il savait que ce devoir incombe d'abord aux parents et aux maîtres, mais à leur défaut faut-il abandonner ces jeunes ? Ce qui au premier abord semble avoir découragé l'apôtre des pauvres enfants, c'est leur instabilité, leurs rechutes dans le même péché, sinon dans un péché plus grand. Toutefois, se consolait-il, il y avait les persévérants plus nombreux que les autres et les récidivistes eux-mêmes qui, avec la patience et la grâce du Seigneur, pouvaient revenir sur le bon chemin. La parole de Dieu est un germe qui, tôt ou tard, produira le fruit désiré ! Alors, à l'exemple du Sauveur, « chaque jour il enseignait » (Lc 19-47) le peuple, et, de préférence, les jeunes les plus polissons. Les petits enfants, s'écriait-il, venez à moi, je vous dévoilerai comment devenir riches des vrais richesses qui ne trompent jamais. Je vous enseignerai le saint amour de Dieu (Ps. 33, 12). »

4. La méthode : imiter la douceur du Sauveur.

« Accompagnées de sa grande charité et de l'exemple d'une vie où brillaient toutes les vertus, ces paroles attiraient vers le Saint une multitude de jeunes. Il s'adressait à chacun. Au lettré il parlait des lettres, au forgeron du feu, avec le menuisier et le barbier il se faisait menuisier et barbier. Et maçon ou cordonnier. C'est ainsi que, tout à tous, il les gagnait tous au Christ... Tâche difficile avec des garçons amateurs du boire, du manger et du jeu, que de parler de l'Eglise et de la piété ! Son secret ? La douceur du Sauveur. Philippe prenait tout « à la bonne »... Chaque dépense, disait-il, chaque fatigue, chaque ennui, chaque sacrifice est peu de chose quand il s'agit de gagner les âmes au Christ. Alors que même pour un moment cela nous paraîtrait peut-être insupportable, ce fut, pendant plus de soixante ans de vie sacerdotale, le travail et les délices de saint Philippe. Jusqu'au jour où, dans ses quatre vingts ans, il fut appelé à recueillir le fruit de tant de longues fatigues. »

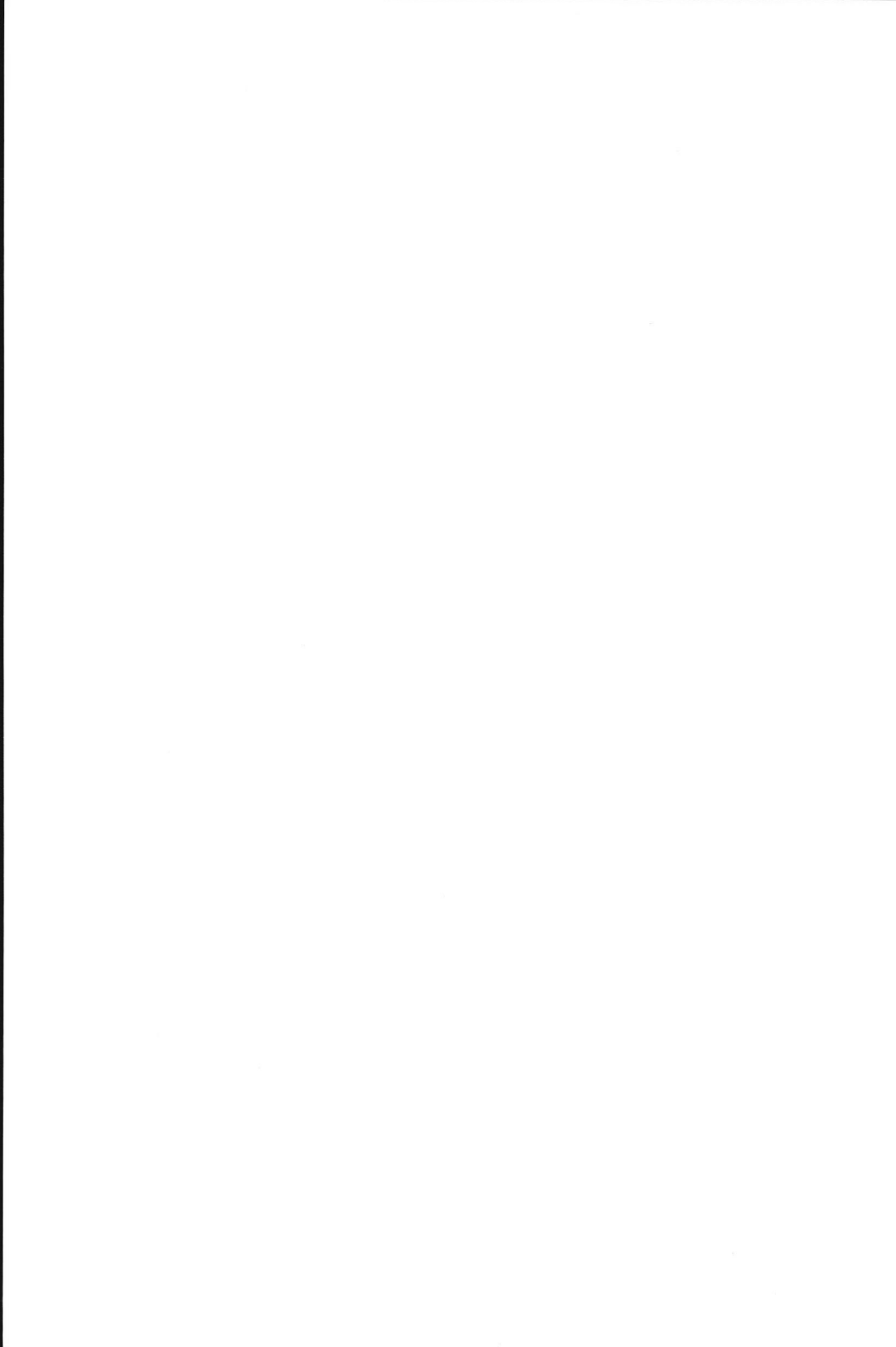
Ainsi parlait Don Bosco. L'avez-vous reconnu dans cet authentique autoportrait ? Il avait 53 ans.

Vous trouverez dans les M.B. IX, pp. 215-221, le texte complet de cette homélie dont le Père Halna a tiré ces lignes.



lettres
de
saint jean bosco





charité

tout azimuts

J. BOSCO

Les lettres de Don Bosco, fort nombreuses, sont généralement très simples, qu'elles soient adressées à des membres de la hiérarchie catholique, à des autorités civiles ou politiques, à des curés, des amis, des adversaires ou des bienfaiteurs.

Souvent, elles expriment la reconnaissance du Saint, donnent quelques brefs conseils d'ordre spirituel, sans aucune recherche de style, avec peu de développement doctrinal, mais non sans pensée surnaturelle et cordiale qui va droit à l'essentiel, éclaire et reconforte...

Un certain nombre des documents qui suivent sont extraits des « Ecrits Spirituels de Saint Jean Bosco », présentés et traduits par J. Aubry, Editions Nouvelle Cité, Paris.

● Conseils à un nouvel évêque.

Mgr Edoardo Rosaz fut nommé évêque au dernier Consistoire de Pie IX, le 31 décembre 1877. Plein d'affectueuse estime pour Don Bosco, il reçut de lui ces conseils dictés par l'expérience. La lettre est écrite de Rome, au jour précis de la mort de Pie IX (Epist. III, 293-294) :

Très Cher et Révérendissime Monseigneur,

En son temps, j'ai appris de Turin, puis de votre chère lettre, comment le grand pontife Pie IX a porté sur vous sa pensée paternelle et vous a nommé évêque de Suse. J'en ai été très étonné, car je sais quelle humble idée vous avez de vous-même et comment vous devez prendre une attitude nouvelle « verbo et opere ». Mais j'ai bien vite béni le Seigneur parce que j'étais convaincu, et je le reste, que l'Eglise avait acquis un évêque selon le cœur de Dieu et que vous auriez fait très bien pour le diocèse de Suse.

Je m'en réjouis beaucoup, et avec toute l'affection de mon cœur, je vous offre toutes les maisons de notre Congrégation pour quelque service qu'elles puissent rendre à votre personne vénérée ou au diocèse que la divine Providence vous a confié.

Je n'ai pas la prétention de vous donner des leçons. Mais je crois que vous aurez sans tarder en vos mains le cœur de tous

1. Si vous prenez un soin spécial des malades, des vieillards et des enfants pauvres.

2. Aller très doucement pour faire des changements dans le personnel établi par votre prédécesseur.

3. Faire votre possible pour vous gagner l'estime et l'affection des quelques personnes qui tenaient ou tiennent des postes élevés dans le diocèse, et qui pensent avoir été oubliées tandis que vous-même avez été préféré.

4. A prendre des mesures sévères contre quelque membre que ce soit du clergé, soyez prudent, et dans la mesure du possible écoutez l'accusé.

Du reste, j'espère qu'en mars nous pourrons nous parler personnellement.

Aujourd'hui, à trois heures et demie environ, s'éteignait le grand et incomparable astre de l'Eglise, Pie IX. Les journaux vous donneront les détails. Tout Rome est dans la consternation et je pense qu'il en est de même dans le monde entier. Dans très peu de temps il sera sûrement sur les autels.

Je pense que Votre Excellence me permettra de lui écrire toujours avec la même confiance que par le passé. En priant Dieu qu'il vous éclaire et vous garde en bonne santé, je me recommande à la charité de vos saintes prières et me professe avec la plus grande vénération de Votre Excellence révérendissime et très chère

L'ami très affectionné
Gio. Bosco, prêtre

Rome, 7 février 1878, Torre de' Specchi 36.

● **A la maman Vespignani : « Je prends la place de Joseph. »**

Le plus illustre des Vespignani fut Giuseppe (Joseph). A peine ordonné à 22 ans (1876), il vint à Don Bosco qui le guérit et l'envoya en Argentine avec la troisième expédition missionnaire, tandis que son frère Ernest (« le clerc ») continuait sa formation à Turin. Don Bosco eut soin de rassurer la maman (Epist. III, 246) :

Très estimée Madame Vespignani,

Que Dieu nous bénisse tous !

Don Giuseppe est parti : il va conquérir des âmes et par là assurer la sienne et celle de ses parents. Il est à Lisbonne. Il va très bien, et il est plein de joie. Il embarquera avec les autres le 2 décembre. La mer est calme. Marie Auxiliatrice les tient tous sous sa protection et nous espérons qu'ils feront bon voyage.

Don Giuseppe va en Amérique, Don Giovanni ⁽¹⁾ prendra sa place : le permettez-vous ? Je prierai tant pour vous !

Nous avons le clerc ici : sa santé est fort bonne et je suis très content de sa conduite. J'espère qu'il suivra les traces de son frère aîné.

Que Dieu bénisse votre personne et le bon papa, et vous conserve tous en sa grâce. Priez pour moi qui serai toujours en J.-C.

Votre ami très affectionné
Gio. Bosco, prêtre

Turin, 30 novembre 1877.

*
**

● **A Don Bonetti : étrenne spirituelle pour 1875.**

Don Bosco n'avait pas le temps d'écrire de longues lettres. Par son style même comme par son tempéramment et par son âme d'apôtre, il invitait à l'action et au courage... Cette lettre

(1) Don Bosco lui-même.

s'adresse au Père Jean Bonetti, d'abord « catéchiste » (père spirituel), puis directeur de la maison salésienne de Mirabello.

Très cher Don Bonetti,

A toi : Fais en sorte que tous ceux à qui tu parles deviennent tes amis.

Au préfet : Amasse des trésors pour le temps et pour l'éternité.

Aux maîtres et aux assistants : In patientia vestra possidebitis animas vestras.

Aux garçons : La fréquente communion.

A tous : Exactitude dans le devoir d'état.

Que Dieu vous bénisse et vous accorde le don précieux de la persévérance dans le bien !

Prie pour ton
Affectueux ami dans le Christ
Gio. Bosco, prêtre

Turin, le 30 décembre 1874.

(« Epistolario II, p. 434.)

*
**

● Au Comte Ugo Grimaldi Bellino.

Cette lettre est adressée au comte Ugo Grimaldi di Bellino, d'Asti, Celui-ci avait l'habitude de rencontrer Don Bosco au cours des Exercices de Saint Ignace. Don Bosco répond ici à ses demandes de direction spirituelle.

Nous le suivons ici dans son rôle de directeur, d'ami et de père.

En envoyant cette lettre, la fille du comte écrivait que son père aimait à s'entretenir joyeusement avec Don Bosco de cette perspective de « parvenir jusqu'au troisième ciel »... Ainsi s'explique l'allusion de la fin de la lettre.

Mon très cher dans le Seigneur,

Que la grâce de N.-S. J.-C. soit toujours avec vous. J'ai reçu les deux lettres que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je n'ai pas répondu parce que j'ignorais où vous vous trouviez...

En reprenant votre première lettre, j'admire beaucoup l'élan de votre cœur à suivre aveuglément les conseils d'un pauvre prêtre tel que moi. Il y a là une tâche difficile pour tous les deux, mais essayons.

Comment dois-je faire, me disiez-vous, pour mener une vie qui détache mon cœur du monde et le donne au Seigneur au point d'aimer constamment la vertu ?

R. : La bonne volonté aidée par la grâce de Dieu produira ce merveilleux effet. Mais pour y réussir vous devrez vous efforcer de connaître et de goûter la beauté de la vertu et la joie qu'éprouve le cœur qui cherche Dieu.

Considérez ensuite la nullité des choses de ce monde. Elles ne peuvent nous donner la moindre consolation. Mettez ensemble tous vos voyages, tout ce que vous avez vu, lu et observé. Comparez tout cela avec la joie qu'éprouve un homme après s'être approché des sacrements, vous découvrirez que les premières ne sont rien, que la seconde démarche est tout.

Le fondement ainsi établi, venons-en à la pratique. 1) Chaque matin, messe et méditation. 2) L'après-midi, un peu de lecture spirituelle. 3) Chaque dimanche, prédication et bénédiction du Saint-Sacrement). 4) Doucement, me criez-vous, peu à la fois ! Vous avez raison. Commencez par mettre en pratique tout ce que je vous écris ici en passant, et si vous consentez à suivre mon pas, j'espère, avec l'aide du Seigneur, vous conduire au troisième ciel.

Quand vous viendrez à Turin, nous parlerons de projets un peu plus en grand. En attendant, ne manquez pas de prier le Seigneur pour moi, qui de tout cœur vous souhaite beaucoup de bien et me dis

votre serviteur très affectionné,

Jean Bosco, prêtre. Turin, 24 septembre 1862.

(Epist. I 238-239)

● A M^{lle} Anne Dubouchet, de Lyon.

Cette lettre de Saint Jean Bosco, « alla buona », nous a été communiquée, en janvier 1983, par la fille de la destinataire, alertée par les fêtes du centenaire se préparant à Lyon (voyage en France de 1883), qui nous écrivait : « Cette lettre de Saint Jean Bosco a été adressée à M^{lle} Anne Dubouchet, secrétaire de rédaction à "L'Echo de Fourvière". Le mariage de mes parents a eu lieu à l'église Saint-François-de-Sales, le 6 juin 1887. Mon père était au bureau de la Propagation de la Foi, 12, rue Sala, Lyon. Il y est resté jusqu'à 80 ans comme trésorier.

Mon père Joseph Mathis,

ma mère Anne Dubouchet,

mon frère Georges Mathis étaient aussi bien connus des Pères Salésiens.

Madame Basson Mathis
18, rue Lamartine, Lyon »

Madame,

Avec la plus grande reconnaissance j'ai reçu la somme de f 450⁽¹⁾ que votre charité a réussi recueillir à la gloire de Dieu et pour nos orphelins, qui deviennent tous les jours plus nombreux.

Je vous prie de vouloir bien agréer mes respectueux hommages et assurer nos oblats que nos enfants ont priés et faits des communions à leur intention. Nous espérons que le Bon Dieu, qui a dit : donnez et on vous donnera, récompensera largement leur charité dans la vie présente et dans la future. Ma reconnaissance sera toujours plus grande pour les rédacteurs de l'Echo de Fourvière ; et le Sacré cœur de Jésus, qui est la source de toutes les grâces, répandra ses grâces et ses bénédictions sur toutes leurs œuvres et leurs familles. Que Dieu vous benisse, o charitable Madame, que la Ste Vierge vous protège et veuille bien aussi prier pour moi qui serai à jamais avec la plus grande gratitude en J.Ch.

Turin 13 juin 83.

Humble Serviteur
Abbé J. Bosco

(sic)

(1) Le chiffre 5 n'est pas très sûr...

Madame

Avec la plus grande reconnaiss-
sance j'ai reçu la somme de 450
que votre charité a voulu re-
cueillir à la gloire de Dieu et pour
nos orphelins, qui deviennent tous
les jours plus nombreuse.
Je vous prie de vouloir bien agréer
mes respectueux hommages et affir-
mer nos orateurs que nos enfants
ont priés et faits des communions
à leurs intentions. Nous espérons
que le Bon Dieu, qui a dit: Don-
nez et on vous donnera, recom-
pensera largement leur chari-
té dans la vie présente et dans la future.
Ma reconnaissance sera toujours
plus grande pour les redempteurs
de l'écho de Fourvière, et le
Sacré cœur de Jésus, qui est

La source de toutes les grâces
regardera ses grâces et ses
benedictions sur toutes leurs
œuvres et leurs familles -
Qu Dieu vous benisse
O charitable Madame que
la Ste Vierge vous protège
et veuille bien auhi prier
pour moi qui serai à ja-
mais avec la plus grande
gratitude en V. Ch.

Turin 13 juin 83

Humble serviteur
abbé G. Basso -

● Comment un saint répond à un adversaire.

Non seulement le « teologo » Angelo Rho a soutenu son frère, « proviseur des études de la Province de Turin », responsable de la fermeture des classes du Valdocco, mais il a écrit sur cette question des lettres aigres. Notez que les deux frères sont des camarades de classe de Don Bosco.

Ami toujours très cher,

L'homme honnête, quand il n'est pas cru, doit s'imposer un rigoureux silence. Tu ne m'as pas compris et tu n'as pas répondu à ce que je t'ai exposé dans ma lettre. Et puis, le mépris avec lequel tu as parlé des prêtres de cette maison m'interdit de m'expliquer dans les termes qui s'imposent. Aussi, sur cette affaire, mieux vaut se taire... Quant au reste, nous serons toujours de bons amis. Je compterai toujours sur ta bienveillance et sur celle de tous tes frères, du « Chevalier » ⁽¹⁾, le proviseur spécialement. Et je serai toujours heureux si je puis te rendre quelque service, à toi ou aux tiens.

Aime-moi dans le Christ et crois-moi inaltérablement ton ami très affectionné.

Jean Bosco, prêtre.

Turin, 24 juillet 1879
(Epist. III, 499-500)

*
**

● A M. L. Consanego Merli, de Gênes, Président de la Conférence Saint-Vincent-de-Paul :

Très cher dans le Seigneur,

Dieu soit béni en toute chose !

Ne vous inquiétez pas du fait que vous ne pouvez faire beaucoup. Devant Dieu il fait beaucoup celui qui, capable de peu, fait sa sainte volonté ; prenez donc de la main du Seigneur les inconvénients auxquelles vous êtes sujet, faites le peu que vous pouvez, et soyez parfaitement tranquille.

(1) « Cavaliere » : distinction honorifique officielle.

En ces temps se fait grandement sentir le besoin de propager la bonne presse. C'est un vaste champ. Si chacun fait ce qu'il peut, on obtiendra beaucoup.

Je ne manquerai pas de prier pour vous et pour tous vos compagnons (des Conférences).

Remerciez-les beaucoup de ma part dans le Seigneur. Priez vous aussi pour moi qui, avec une égale affection, me professe.

Votre ami très affectionné
Gio Bosco, prêtre.

Turin, 13 juillet 1870.

*
**

● A M^{me} Vernon-Bonneuil, de Paris.

Madame la Marquise,

J'ai reçu votre excellente lettre avec la consolante nouvelle que l'opération qui vous inspirait tant d'inquiétude s'est fort bien passée et que maintenant vous êtes parfaitement guérie. Que Dieu soit béni et remercié pour cette grâce.

Dans la même lettre vous avez inclus la somme de 500 francs pour l'église du Sacré-Cœur à Rome. Que Marie-Auxiliatrice vous les rende comme il convient, d'autant plus que, dans votre charité, vous me dites que c'est là seulement le début de vos offrandes.

Deo gratias ! Je ne manquerai pas de prier particulièrement pour que, Dieu aidant, le mariage dont vous me parlez puisse se faire, pourvu que ce soit à la gloire de Dieu. Mais vous leur direz que j'accepte l'offrande promise de 25.000 francs. Toutefois, il faut remarquer avec soin que l'Évangile dit clairement : « Donnez et on vous donnera » et non pas : « Promettez et on vous donnera ». Je pense donc que ce serait une excellente chose de commencer par donner cette somme à l'avance.

Je n'oublierai jamais de faire chaque jour à la sainte messe un « memento » pour vous et pour toutes vos intentions, et spécialement pour que vous-même, vos parents et vos amis puissiez avancer sur la route du paradis.

Que Dieu vous bénisse, charitable Madame la Marquise, et veuillez vous aussi prier pour moi, qui serai toujours en Jésus-Christ

Votre humble serviteur
Gio Bosco, prêtre.

San Benigno Canavese, 8 septembre 1881.

*
**

● **A une maman qui désirait que son fils devînt prêtre.**

C'est un fait que Don Bosco a orienté beaucoup de jeunes hommes vers le sacerdoce, pourtant non sans discernement. Les deux lettres que nous publions ici le prouvent. Dans leur brièveté, elles témoignent de la lucidité, du bon sens et de la délicatesse de notre Père. Elles nous ont été communiquées par la supérieure de l'Institution Sainte-Thérèse de Chieri, tenue par les Filles de Marie Auxiliatrice (salésiennes). Elles y sont précieusement conservées.

Turin, 10 mai 1849

Très honorée Madame,

Voilà votre Joseph qui arrive à la maison avec la bonne volonté de travailler, mais qui continue à affirmer qu'il ne se sent plus appelé à l'état ecclésiastique. Voilà pourquoi je crois inutile de l'exhorter à garder la soutane ; je dirais plutôt qu'il faut l'aider à entreprendre cette profession qui semble plus propre à son état.

J'ai dit à votre fils tout ce qu'un ami peut dire à un ami ; usez, vous aussi, de patience : j'espère que si le Seigneur n'a pas voulu satisfaire votre sainte intention d'avoir un fils prêtre, il voudra vous consoler avec un fils qui soit un bon chrétien.

Recommandons toute cette affaire à Dieu, et pendant que de notre côté nous faisons tout ce qui dépend de nous, prions pour qu'en toute chose s'accomplisse la Divine volonté.

Si je puis vous être utile en quoi que ce soit, disposez de moi et vous me trouverez tel quel, de cœur, je m'affirme

Très humble Prêtre,
D. Bosco Gio.

(non datée)

Très estimée Madame,

Votre fils s'est présenté ce matin à l'examen et le résultat a été si peu concluant qu'il devrait se préparer à une autre épreuve.

Personnellement pourtant je serais de l'avis d'abandonner l'idée des diplômes et de commencer aussitôt les cours de théologies soit ici, soit à Turin, sous la tutelle du prof. du Séminaire ou à Chieri.

Votre fils penche pour rester ici, étant donnée la connaissance qu'il a déjà de son professeur.

En ce qui touche à sa conduite morale, je n'ai rien à lui reprocher, il s'est toujours bien comporté.

Attendons son consentement pour prendre une décision.

Permettez, en attendant, que je vous souhaite tout le bien possible du Seigneur pendant je me dis

Votre très dévoué Prêtre
D. Bosco Gio.

*
**

● **A des religieuses.**

Voici deux documents aimablement communiqués, en août 1985, par Sœur Marie-Etienne, alors Supérieure de la Communauté du Foyer Saint-Charles de Nice, tenu par les Religieuses du Saint-Sacrement. L'original de ces lettres de Don Bosco se trouve à la maison généralice de la congrégation, à Valence (113, avenue Victor-Hugo - 26000 Valence). La Supérieure Générale dont il est question était Mère Saint-Joseph, décédée au Cannet en 1897.

*
**

ORATORIO

11

Saint Franческа di Sales

Torino, Via Cottolengo, N. 32



11e juillet 1885.

Prérez d'écrire toujours très distinctement
son nom et son adresse sur chaque lettre.
Le oubli de cette précaution nous occasionne
de longues recherches et nous sommes quel-
quefois parvenus à répondre aux personnes qui
veulent bien nous faire l'honneur de nous é-
crire.

Madame la Supérieure Générale de
15 Juillet

Ce 15 juillet 1885

Avec la plus grande reconnaissance
j'ai reçu la somme de cinq cent francs
que M^{me} votre Supérieure Générale dans
sa généreuse charité m'a fait envoyer
pour donner du pain à nos orphelins.
Bon Dieu récompense largement sa
charité et la vôtre. Vous en avez cependant
fait un bon usage; car le bon Dieu vous
donnera le centuple sur cette terre, et
puis le grand prix, la récompense éternelle
dans l'autre vie

Nous prions donc avec vous de tout cœur
la S^{te} Vierge, afin qu'elle vous obtienne
de son Divin Fils toute grâce de santé et
de sainteté pour les personnes recommandées
et pour toute votre communauté, avec la S^{te}

persévérance à tout le chemin
Du Paradis.

Notz que j'ai une famille d'environ
cent cinquante mille garçons qui font
des prières et des Communionns à vos intentions,
et M. D. Auxiliaire ne verra pas refusé
tant de Supplications

Merçi donc De nouveau à vous, et
M. de Sup^g gen^{le} à toute votre famille reli-
gieuse; que Dieu vous bénisse toutes
avec tous les âmes qui vous sont chères,
et veuillez aussi prier pour moi, et pour
tous mes orphelins, et croyez-moi à
jamais en G. Ch.

Humble et oblige^g Serviteur
Abbe' G. Boleau

Ma bien chère fille

Dans quelques instants
je m'en vais paraître devant
Dieu; mon cœur de père qui
vous a toujours été si tendrement
uni, sent le besoin de vous
envoyer un dernier gage de
tendresse, un dernier souvenir.
Puisse cette bénédiction que
je vous envoie, vous donner
force et courage dans les
diverses épreuves qui vous
attendent. Votre voie comme
je vous l'ai dit, bien souvent
est une voie d'humiliation

De peine d'ennui de toutes
sortes: mais dans ces heures de
terribles angoisses, qui vous
attendent, sachez lever vos regards
vers le ciel. Oui je l'avoue avec
vous, pauvre enfant, la vie est bien
finible parfois, avec toutes ses luttes.
Mais considérez, J.C. notre modèle
et que sa passion devienne en quel
que sorte votre passion. Sa vie est
si peu de chose et les hommes
encore moins! tout passe et nous
passons aussi: pourquoi donc perdre
notre paix, notre union intérieure
pour un parole une opinion
insensée qu'immètra une pauvre
petite créature, un pauvre petit
roséon un pauvre petit vermineau
qui est aujourd'hui et demain
ne sera plus, qui ne voit tout
au plus que le dehors et parle ou
pense le plus souvent par un

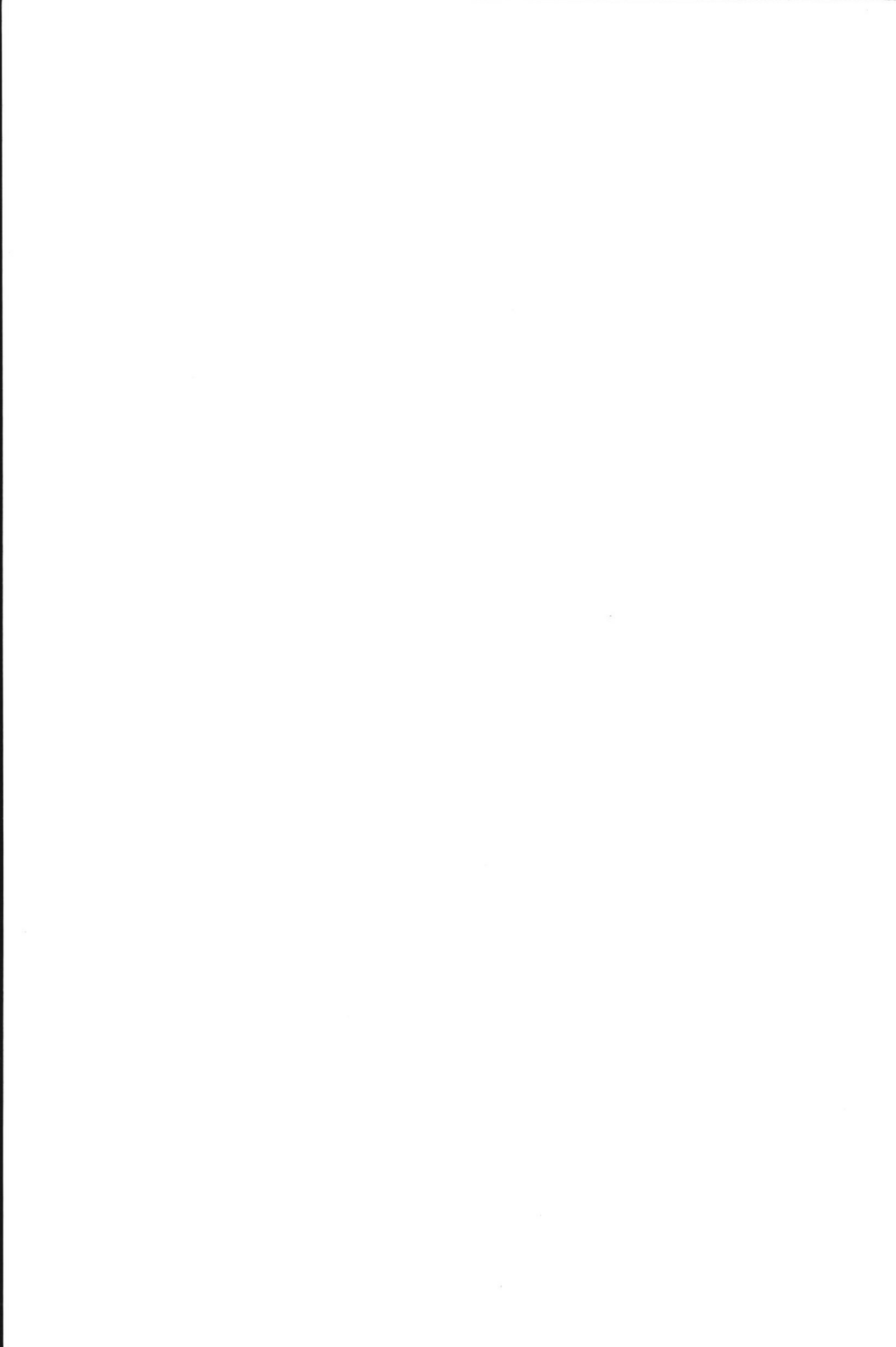
rappelez vous les grâces choisies de
Dieu à votre égard: de votre innocence
baptismale qu'il vous a conservée;
de ce vœu qu'il vous inspira de
faite alors que vous aviez à peine
l'âge de raison et de tant d'autres
faveurs que vous connaissez
si bien. A votre tour maintenant
de rendre généreusement ce que
vous devez à Dieu à tant de
titre.

Au revoir donc au ciel de la
haut je vous aimerai toujours
et vous aiderai

Votre très indigne serviteur
Jean Mosco.

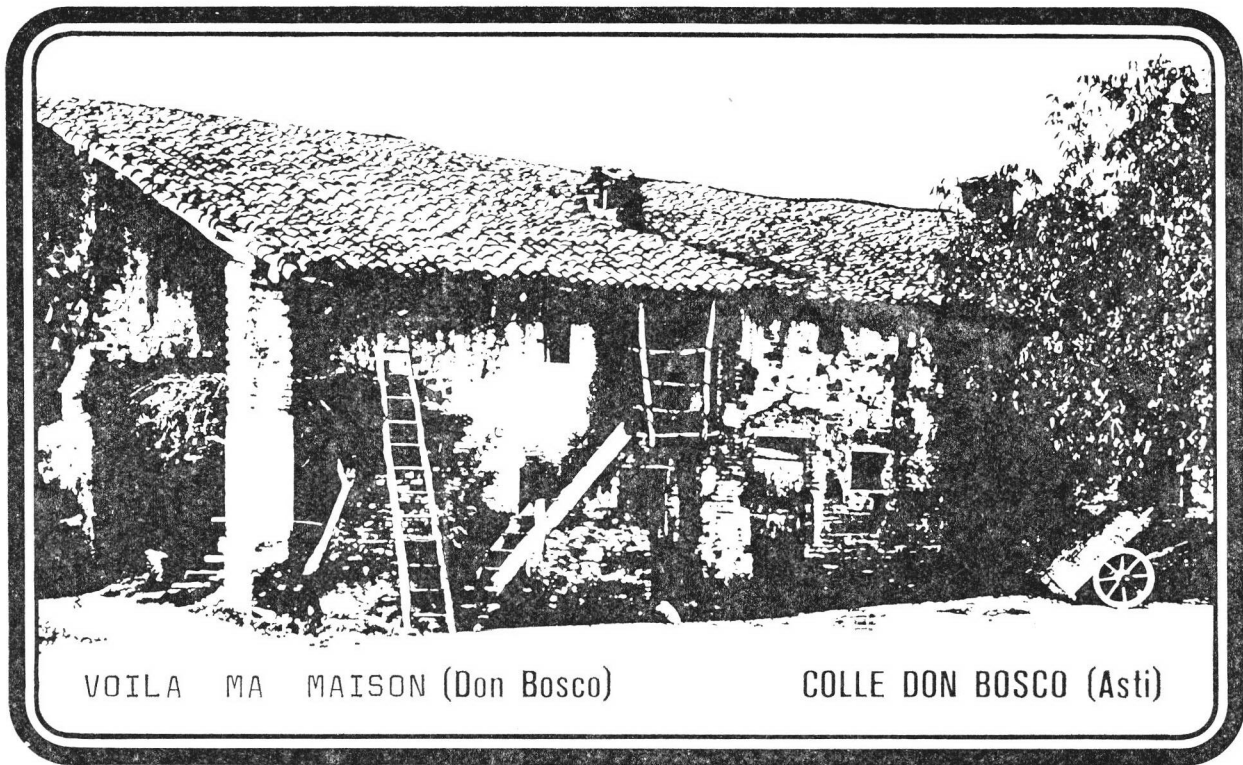
flashes
sur
une existence





voilà ma maison

Au verso, la photo de la « cascina » des Becchi, en 1885, trois ans avant la mort de Don Bosco. Celui-ci avait l'habitude de dire : « Voilà ma maison ! » (Questa è la mia casa). C'est, en réalité, la maison paternelle et non la maison natale de Don Bosco. Jean Bosco est né dans la ferme Biglione, rasée quand on construisit le sanctuaire (tempio) en l'honneur du saint... Si on avait su, à ce moment-là !... Le père de Jean, qui n'était qu'employé de ferme, n'avait acquis la maison des Becchi que peu de temps avant sa mort.



VOILA MA MAISON (Don Bosco)

COLLE DON BOSCO (Asti)

le premier pensionnat salésien

Henri BOSCO

Déjà un certain nombre de Maisons salésiennes ont fêté leur centenaire. Il peut être opportun de raconter l'histoire du premier pensionnat salésien ; c'est un récit non exempt d'humour.

Une nuit, par un temps horrible, un orphelin miséreux, sans travail, en loques, n'ayant rien mangé, frappe à sa porte. Vous imaginez comme il est reçu !... On le sèche, on le chauffe, on lui donne la soupe, on lui fait un bon lit dans la cuisine. Il tombe de sommeil, le pauvre ! Maman Marguerite le borde et gentiment à son oreille lui murmure, avant qu'il ne dorme, quelques bonnes pensées qui seront peut-être utiles à ses songes. Petite allocution maternelle, efficace, création de la pauvre femme, et dont la coutume persiste depuis lors chez les salésiens. Des paroles tendres et de bon aloi, après la journée de travail. C'est le pont léger qu'on glisse dans l'ombre, entre le jour fini et la nuit qui commence à s'ouvrir à ses rêves...

Or, comme des petites choses naissent souvent les grandes, cet adolescent égaré dans la nuit et logé, nourri, consolé de ses peines, fut en quelque sorte le fondateur involontaire de l'Internat de l'Oratoire. Cette fois, Don Bosco avait eu la main heureuse. L'hôte parla. Comme il n'était pas le seul orphelin sans logis, il en amena d'autres. Il en vint sept. Et on loua des chambres.

Mais là encore, dès les premiers pas, Don Bosco sentit qu'il allait falloir, grâce à Dieu ! en faire d'autres. Et de grands pas probablement, des pas plus longs que n'en pouvaient humainement faire ses jambes. Car, en fin de compte, c'étaient toujours de ces pas de géant qu'il faisait.

Ici n'oublions pas que nous sommes en 1851, il y a plus d'un siècle. Les valeurs ont changé. Quand on parlait de 1.000 francs à Don Bosco, c'était comme si, à nous, on eût dit au moins 300.000.

Ceci posé, voici la scène. Les deux personnages en sont Don Bosco et le sieur Pinardi, son propriétaire :

Le sieur Pinardi (qui probablement le guettait). — Alors, vous allez nous quitter ? Vous cherchez ailleurs un local, paraît-il ?...

Don Bosco. — Et ! il faut bien nous agrandir.

Pinardi. — Et si vous achetiez simplement ma maison ?

Don Bosco. — C'est une idée, si le prix toutefois est convenable.

Pinardi. — 80.000, ça les vaut.

Don Bosco (sans hésitation). — J'en offre 30. (Donc 50 de moins d'un seul coup ! En affaires il sait marchander, Don Bosco ! Et il n'a pas dit « 30 » à la légère.)

Pinardi. — 30 !

Don Bosco. — Oui ! C'est quatre de plus que n'en vaut la maison bien payée.

Pinardi. — Et vous réglerez comptant, en une seule fois, dans la quinzaine ?

Don Bosco. — Parfaitement.

Pinardi. — Et le dédit ? 100.000, cela vous convient ?

Don Bosco. — 100.000, cela me convient. Tope là, la vente est conclue.

Don Bosco s'en va vers sa mère.

— Voilà ce que j'ai fait. Maintenant nous sommes chez nous.

Effroi de Maman Marguerite !

— Mais l'argent, où vas-tu le prendre ? Tu n'en a pas le premier sou. Bien pis ! nous sommes écrasés de dettes...

— Raisonçons un peu, chère mère... Suppose que tu aies la somme, me la donnerais-tu pour cet achat ?

— Si je l'avais, certainement...

— Alors Dieu nous la donnera. Crois-tu qu'il soit moins généreux que Maman Marguerite ?

Argument majeur, auquel il n'y avait rien à répondre, sinon pour acquiescer. Et c'était voir juste...

Car Dieu trouva l'argent en huit jours. Ses amis en prirent la peine. Et Don Bosco devint propriétaire. Désormais, terrain et maison, l'Oratoire, le patronage possédaient quelque chose sous le ciel (19 février 1851).

voyage en france

Henri BOSCO

Le petit cousin de Don Bosco raconte le dernier voyage du Saint Fondateur en France. C'était en 1883. « La Croix » publia cet article le 19 avril 1963.



Il y a maintenant quatre-vingts ans que Don Bosco entreprit son dernier et plus triomphal voyage à travers la France.

Triomphal, n'est-ce pas un mot qui jure avec la pauvreté, l'humilité et la bonhomie souriante de cet homme, tel qu'il apparut alors aux Français ?

Mais cette apparition pourtant fut un triomphe. Triomphe d'autant plus étonnant que les apparences du bon Don Bosco n'avaient rien — semble-t-il — qui pût bouleverser à ce point un peuple que l'on dit léger et trop spirituel pour ne pas sauter immédiatement sur les moindres défauts, afin d'y exercer son ironie...

Or, Don Bosco pouvait prêter flanc à cette ironie, tant par sa familiarité populaire que par son français, dont les mots, l'accent, le débit devaient naturellement faire sourire des gens assez férus alors de beau langage, surtout en chaire, où il prêcha. Et il prêcha beaucoup...

Il arriva pourtant tout le contraire. Don Bosco surprit, émut, toucha, enthousiasma et finalement conquit les Français. J'y vois un miracle... Car cet élan se manifesta non seulement par des mouvements de la foule (on se rua vers Don Bosco), par des appels à une sainteté déjà pressentie, par des gestes d'amour, quelquefois excessifs, mais aussi par des dons d'argent considérables.

En somme, un succès sur tous les fronts.

En 1883, Quand Don Bosco entreprit son voyage, il avait 68 ans et sa santé était déplorable. Mais, de sa santé il n'eut jamais cure. Aussi s'engagea-t-il sans penser à elle dans cette « mission » (nous verrons que c'en était une), qui devait durer quatre mois.

Parti de Turin, en effet, le 31 janvier, il y revenait le 31 mai seulement, après avoir séjourné en France trois mois et deux semaines, du 13 février au 30 mai.

Tourné depuis longtemps vers la Provence

En France, ce n'était pas la première fois qu'il y venait.

En 1875, il y avait fondé sa première maison à Nice, et la première hors de l'Italie. Dès lors, il était revenu à peu près chaque année dans le Midi, à Nice, à Toulon, à Marseille.

Il y avait été aussitôt populaire. A Marseille surtout.

Marseille, dès qu'elle connut Don Bosco, manifesta pour lui une extraordinaire ferveur. Marseille l'aima, le désira, espéra en lui au point de lui demander des miracles. N'était-ce pas lui-même, comme le proclamait la presse : « Un miracle de zèle et de charité ? A Marseille, il fonda deux établissements : l'oratoire de Saint-Léon, le noviciat de Sainte-Marguerite. Près de Toulon, il organisa un grand domaine agricole, La Navarre. Ces fondations ont prospéré. Don Bosco bâtissait solidement.

Ainsi, à cette époque, sa vocation française semblait avoir pris uniquement une orientation provençale. Quoi de plus naturel ? Entre son Piémont natal et la Provence, un voisinage séculaire, des affinités de race et de langue facilitaient les contacts et les échanges. Sa charité n'avait qu'à étendre la main pour toucher la Provence au cœur. Elle et lui étaient faits pour se comprendre.

Mais, ailleurs, trouverait-il un terrain aussi naturellement favorable ? Paris n'est pas Marseille. Il le savait. La conquête de la capitale, il le savait aussi, était une nouvelle et plus difficile aventure. Et cependant, il allait la tenter, lui, pauvre petit abbé piémontais à la soutane râpée, à la mine chétive, au langage fait pour surprendre. La tenter intrépidement — et la réussir...

Par amour du Sacré-Cœur

Mais pourquoi cette tentative ? Pour son œuvre ?...

Pas précisément, du moins à son point de départ. Elle en profita. Mais la raison de son voyage n'est pas une quête de charité pour ceux qu'il appelait « ses enfants ».

Il partit par amour du Sacré-Cœur.

Le culte du Sacré-Cœur, ranimé, au XVII^e siècle, par Marie Alacoque, avait été étendu en 1859 à l'Eglise uiverselle. Il avait connu aussitôt l'immense faveur des fidèles. A Paris, une église imposante avait été mise en construction sous ce vocable. En 1878, à Rome, Pie IX avait patronné le dessein d'élever une basilique à ce culte. L'année suivante, on en posa la première pierre. Mais les fonds manquèrent bien vite et Pie IX mourut.

Son successeur Léon XIII fut douloureusement peiné de la suspension des travaux, et il ne savait pas comment on pourrait les poursuivre. Un seul homme pouvait l'y aider, Don Bosco. C'est pourquoi il l'appelle. Et il lui propose, une fois de plus, d'entreprendre une quête pour trouver les fonds nécessaires. Or, Don Bosco était déjà fortement endetté par la construction de Saint-Jean-l'Evangeliste, à Turin. On lui demandait l'impossible. Cependant, contre tout bon sens humain, Don Bosco accepta. Mais, hélas ! l'Italie, harcelée depuis si longtemps par sa sainte mendicité, n'y pouvait plus guère répondre. Chez qui frapper ?... Alors Don Bosco jeta un regard par-dessus la frontière des Alpes, sur la France. La France était vouée au Sacré-Cœur. C'est vers elle qu'il fallait aller.

Vers Don Bosco, un élan extraordinaire

Et voilà notre Don Bosco parti courageusement outre-monts, pauvre corps accablé de maux, mais grand cœur soulevé d'espérance.

Voyage aussitôt triomphal, et fructueux.

Et cela tout le long de son itinéraire : Nice, Marseille, Avignon, Lyon, Paris, surtout Paris, but principal de sa « mission », avec une pointe sur Lille.

Mais, Midi mis à part, en France le connaissait-on ? Oui, déjà Don Bosco avait su conquérir les cœurs au-delà des

Alpes, par la renommée de son œuvre. Son nom évoquait un saint cher aux Français, saint Vincent de Paul, et en fait tout le monde l'attendait.

Car, dès les premières étapes, un élan extraordinaire se manifesta.

Paris se jette sous les pas d'un saint...

« C'est un saint », disait-on. Et Paris attendait un saint, messager d'espoir...

Les mêmes scènes que l'on avait vues en province s'y reproduisirent. Et le concours y fut plus grand, plus impétueux, si possible.

Instruits par les péripéties d'un voyage trop mouvementé, les amis parisiens de Don Bosco organisèrent avec précaution son séjour dans la capitale.

Il descendit chez les de Combaud, avenue de Messine, mais alla siéger chaque après-midi chez les Oblates du Sacré-Cœur.

Et aussitôt on eut ce spectacle imprévu « d'une ville se jetant sous les pas d'un saint ». Jamais on n'avait vu autour d'un prêtre, depuis l'arrivée de Pie VII, une foule si vaste, si ardente. Déjà le bruit courait qu'il faisait des miracles !... La presse, catholique ou non, s'empara de lui. A l'affluence irrésistible de la foule, s'ajouta un déluge de lettres. Il ne fallut pas moins de six secrétaires pour les dépouiller... Et les visiteurs !...

Comment recevoir tout ce monde ?... Don Bosco se levait à 5 heures, se couchait à minuit... Tout le monde veut lui parler, le toucher, tailler dans sa soutane et, si on ne peut l'approcher, tout au moins le voir. Pour le protéger contre les excès d'une multitude exigeante, il faut organiser tout un service d'ordre. On l'arrête, on l'assiège dans une antichambre, dans un escalier, à la porte des sacristies et même en pleine rue. Lui, cependant, officie, prêche, tantôt dans une paroisse, tantôt dans une autre. Aussitôt qu'on le sait, la foule surgit. Mais ce n'est pas tout. Les établissements religieux le réclament. J'en compte plus d'une vingtaine qu'il a visités longuement. L'Eglise entière, émue par tant d'effervescence, va spontanément à lui. Le cardinal Lavigerie lui fait la surprise de l'attendre à Saint-Pierre du Gros-Caillou et d'y présider une réunion où il recom-

mande avec feu à la générosité des fidèles l'œuvre de Don Bosco, qu'il appelle « le saint Vincent de Paul de l'Italie ».

Dans la rue, le peuple lui tend ses offrandes

Cet appel et bien d'autres furent entendus, et non seulement des familles riches, mais encore des pauvres gens. Tous donnaient. Il reçut des billets, de l'or et même des bijoux, à ne plus savoir où les mettre. Même dans la rue les gens lui tendaient leurs offrandes. Faute de place dans ses poches, ne fourra-t-il pas, un jour, des tas de louis dans le bas de ses pantalons qu'il avait dû nouer d'une ficelle ?

Mais quels trésors de charité ne donnait-il pas en échange ?

Partout il écoute doléances, souhaits, cas de conscience, appels au miracle. Chaque peine émeut son vieux cœur aimant, chaque détresse lui inspire un mot qui console. Et s'il touche les âmes, c'est que lui-même en est touché. Il soulage, il guérit, il répand avec attendrissement ses bénédictions paternelles. Comme toujours, s'il parle, sa parole va au fond des cœurs. Et pourtant son mauvais français met terriblement à l'épreuve les oreilles les plus délicates. Mais il est là. Il est là tout seul. C'est l'essentiel. Une pauvre soutane, une vieille figure. Mais là-dessous, l'amour inlassable des hommes, et derrière lui le soutien du ciel...

Il donne sa bénédiction à « La Croix »

Mais la tête ne lui tourne pas. Sa lucidité, son génie pratique restent intacts. Il va chez les Assomptionnistes sur le point de lancer un nouveau quotidien catholique, « La Croix ». Ils sont inquiets. Cette feuille, pourtant nécessaire, connaîtra-t-elle le sort de tant d'autres ?... D'un mot, Don Bosco balaise les doutes et donne sa bénédiction de vieux prêtre imprimeur à l'entreprise. Bénédiction qui a porté les fruits que l'on sait.

Or, cela ne l'empêche pas de vivre intensément — et au même moment — dans un autre monde, le monde du surnaturel. Il a des visions. Témoin cette messe dramatique du 28 avril à Notre-Dame des Victoires. Au plus beau de l'office divin, l'adolescent Louis Colle lui apparaît à la minute même où il va communier les fidèles. Il doit interrompre la fonction sacrée, saisi qu'il est par la toute-puissance de l'extase. Il s'ensuit un étonnant colloque entre lui et l'adolescent, tous deux parlant devant l'autel...

Qu'on ne s'étonne pas d'un comportement si étrange. Don Bosco était coutumier du fait. Cet homme, qui a tant bâti, et bâti si solidement, était aussi homme de songes. Et il a bâti ses songes. S'ils ont si bien tenu, c'est qu'ils lui étaient fournis par le ciel.

Trop d'agitation et du corps et de l'âme pendant cette longue « mission » l'avaient épuisé quand il dut partir. Cependant, il fit un voyage de plus à Amiens et à Lille. Il fut aussi fructueux que les autres, aussi bien pour cette « mission » que pour son œuvre. Mais il était à bout de forces quand il prit le chemin du retour par Dijon et par Dôle, haltes qui lui valurent de nouvelles fatigues, mais aussi de nouvelles joies.

Le 30 mai, pendant la nuit, il passait la frontière. Le 31, il était chez lui à Turin.

Il y a de cela quatre-vingts ans, presque un siècle.

Il nous a paru qu'il était utile de commémorer cet étonnant voyage. Les témoins en sont presque tous disparus. Le souvenir pourtant s'en est perpétué par les œuvres que Don Bosco a implantées en France et aussi par tous ceux qui, amis d'une sainteté familière, sans avoir connu le saint, le sentent encore près d'eux.

Car c'est un saint d'une si vivante présence qu'il parle et conseille toujours ceux qui l'aiment, et ils sont nombreux à l'aimer...

témoignage inédit sur « dom » (sic) bosco

Charles X...

Le père John P. Le Garignon, mariste, nous a écrit, le 2-9-1981, la lettre que vous allez lire, accompagnée du témoignage de Charles, jeune abbé canadien faisant son séminaire à Rome, et ayant eu, en mai 1887, la joie de rencontrer notre fondateur et la conscience que c'était un privilège.

Dakar, 2 septembre 1981

Bien cher Père,

Je vous fais parvenir ci-joint copie d'une lettre d'un grand séminariste du diocèse de Québec adressée à l'un de ses oncles, fameux docteur canadien du siècle dernier. Le contenu de cette lettre étant principalement dédié à Jean Bosco, sa vie et son œuvre, j'ai cru qu'elle serait d'intérêt pour votre publication.

Je me présente : Je suis le Père John Le Garignon, père mariste, historien de formation, missionnaire au Sénégal dans le domaine de l'éducation au Collège Cours Sainte-Marie de Hann, collège en banlieue de Dakar et à vocation internationale. Je ne suis pas venu en contact de façon fortuite avec cette lettre. C'est dans le cadre de ma recherche de thèse de maîtrise ès arts en histoire, il y a déjà six ans de cela, que, fouillant et dépouillant des archives familiales privées qu'on venait d'exhumer des poussières d'un grenier, je découvris, brossé par

un contemporain à lui, le Dom Bosco des illustrés de mon enfance. Je n'ai eu de cesse depuis de faire publier ce texte très signifiant pour moi. Mais mon travail et le peu de contact avec des salésiens m'en ont régulièrement empêché. Mais la semaine dernière au sortir de la messe dominicale, j'ai eu le bonheur de rencontrer un de vos scolastiques sud-africains, né de parents français et qui retournait en Irlande pour sa formation. Il a donc pu me communiquer votre adresse. Il s'appelle François Dufour. Si l'on tient compte que je suis Canadien anglophone de base et que ma famille paternelle vit à Jersey, dans les îles anglo-normandes, tout cela n'est pas une histoire banale mais reflète bien l'affirmatoin du célèbre sociologue Marshall McLuhan : « Le monde est un village. »

Si cette publication vous intéressait, j'aimerais simplement recevoir de vous quelques copies pour les archives de ma communauté. Sinon, auriez-vous l'obligeance de me faire savoir que vous ne pouvez publier ce texte que j'essaierai alors de faire parvenir à un autre bulletin chrétien.

Avec tous mes remerciements.

John P. Le Garignon s.m.
Rome, le 2 juin 1887

Au Docteur F.E. Roy
Québec

Mon bien cher Oncle,

On vient de me montrer un « Courrier du Canada » qui annonce la mort de ce pauvre cousin Narcisse. Bon Dieu que les membres de la famille disparaissent rapidement ! Soyez assez bon, s'il vous plaît, d'être mon interprète auprès des chères cousines pour leur offrir mes sentiments de sincères condoléances. Je prie avec elles, de tout mon cœur, pour que Narcisse aille, le plus tôt possible, rejoindre au ciel, les êtres si chers qui l'ont précédé, et où j'espère aussi le revoir, un jour.

J'espère que tous les autres membres de la famille sont en bonne santé.

Quant à moi, je suis très bien, et malgré l'ennui que font toujours éprouver les tristes nouvelles quand on est loin de

son pays et de ceux que l'on aime, je travaille toujours comme un bon. —

J'ai eu, il y a deux semaines, le bonheur de voir un saint. Vous connaissez Dom Bosco, que l'on compare à St. Vincent de Paul. Il y a une quarantaine d'années qu'il a commencé à se dévouer aux enfants et aux jeunes gens qui vivent dans l'ignorance et l'abandon au sein des villes d'Italie. Et vous savez s'il y en a de ces pauvres malheureux ! — Sans autre ressource que son zèle et sa confiance en Dieu, Dom Bosco se mit à les réunir, à les instruire, à quêter pour les nourrir et les loger. Puis il bâtit des collèges, des églises, des ateliers, pour apprendre quelque métier honnête à ceux qui n'étaient pas assez bien doués pour n'avoir une instruction plus complète. — Aujourd'hui, Dom Bosco a des établissements partout, et il donne l'instruction et la vie à plus de deux cents cinquante mille enfants. — Il vient de bâtir au milieu de Rome un orphelinat considérable, et on est à mettre la dernière main à une très belle église construite pour cet orphelinat, bel édifice dédié au Sacré-Cœur, et tout resplendissant de marbres, de sculptures et d'or est estimé à plus d'un million. Et tout cela s'entreprend, se bâtit sans que l'on sache, du jour au lendemain, d'où viendront les ressources ; et les ressources ne manquent jamais. Il est vrai que Dom Bosco a des secrets que tout le monde n'a pas. — Par exemple, quand il n'a plus un sou pour payer ses ouvriers, il s'en va frapper à la porte d'un riche millionnaire, perclus de ses membres, et cloué sur son lit depuis des années, le prend par la main, le guérit, le fait lever et le conduit dans une banque pour se faire donner quelques centaines de mille francs pour ses orphelins. — C'est un secret que le procureur du Collège de Saint-Anne aurait été fort heureux de connaître, dans bien des circonstances.

Vous comprenez que j'avais grand hâte de voir ce personnage dont le nom et les œuvres resteront certainement parmi les choses les plus remarquables de l'histoire de l'Eglise dans notre siècle. — Je voulus profiter, pour cela, de sa présence à Rome. Le saint vieillard est dans un état de faiblesse qui serait fort inquiétant pour un homme ordinaire ; il peut à peine se soutenir sur ses jambes, ne parle même que difficilement. Mais je suis sûr que les prières de ses orphelins vont lui conserver la vie bien des années encore. J'avais promis, avant d'entrer dans la chambre du malade de ne pas dire un mot, me contentant de lui baiser la main et de demander sa bénédiction ; c'était même la consigne de ne laisser pénétrer personne. Mais, il a bien fallu laisser parler Dom Bosco, qui pendant vingt minutes,

d'une voix défaillante, mais avec l'accent et l'onction d'un saint m'a parlé de la mission du prêtre, de son rôle divin dans le monde et dans l'Eglise. Jamais je n'oublierai cette entrevue. —

Je ne puis, sans dépasser les limites convenables et abuser de votre patience, vous parler de mon excursion à Ostie et à Tivoli, pendant les deux jours de vacances que nous avons eus à la Pentecôte. Ce sera pour la prochaine fois. —

Mille baisers à tous. —

Charles. —

N. B. :

- Orthographe et ponctuation conformes à l'original.
- Espacement et mise en page du copiste.
- Le Docteur F.E. (François Elzéar) Roy est fondateur du premier hôpital psychiatrique de la ville de Québec. La clinique Roy-Rousseau de Québec est aujourd'hui nommée en son honneur.
- Le collège Saint-Anne est le collège Saint-Anne de la Pocatière, où la famille Roy-Painchaud-Le Boutillier a fait ses études.
- Ce texte est mis gracieusement à notre disposition par M. Louis Painchud, de Québec, propriétaire des Archives privées connues sous le nom de Fonds Painchaud.

la récompense est proche (1)

J.-B. HALNA

On sait que Don Bosco mourut le 31 janvier 1888. Les « Memorie Biografiche » relatent jour par jour, et même heure par heure, les dernières semaines de sa vie. Jusqu'au bout, l'admirable vieillard demeura fidèle à lui-même.

Voici quelques notes sur la fin de l'existence tourmentée de Don Bosco. Pendant les mois d'octobre, novembre et les deux tiers de décembre, il put ne pas s'aliter, au prix d'une indomptable énergie. Il continua à célébrer la sainte messe chaque jour, aussi longtemps qu'il le put, dans sa chapelle privée, avec l'assistance d'un prêtre. Il donnait des audiences, assis dans son fauteuil ; deux fois par semaine, il confessait, dans la soirée, les élèves des classes supérieures et, chaque jour, les confrères de la maison qui désiraient s'adresser à lui. Il respirait et parlait de plus en plus difficilement et, cependant, recevait chacun avec son calme et sa sérénité habituels. Parfois, ne se sentant plus en mesure de soutenir la conversation, il plaisantait avec ses visiteurs : « Pourriez-vous m'indiquer un fabricant de soufflets ? — Auriez-vous l'intention de faire réparer un orgue ou un harmonium ? — Oui, l'orgue que j'ai mis dans la poitrine ne veut plus fonctionner, il me faudrait des soufflets neufs... » Et le visiteur comprenait, et prenait congé.

De temps à autre, il recevait des Français. Le 11 octobre, on lui présenta un monsieur — français — qui était sujet à des aliénations mentales, dont, en ses moments de lucidité, il était parfaitement conscient. Don Bosco l'invita à assister à sa messe, au cours de laquelle il prierait pour lui. Ce qui fut fait ; il communia. Au sortir de la messe, il se déclara complètement guéri. En effet, à la dame (une parente) qui accompagnait le malade, Don Bosco confirma que la grâce avait été obtenue.

Mgr Grolleau, évêque d'Evreux, qui avait pour diocésain le Comte Charles de Maistre, grand ami de Don Bosco, désirait ouvrir une école professionnelle et agricole. La chose traîna en longueur et, finalement, le projet n'aboutit pas. Mais l'évêque, par une lettre datée de fin octobre 1887, remercia Don Bosco de son accueil hospitalier, de sa bénédiction, et lui envoya cinq cents francs en qualité de nouveau coopérateur, tout en convenant que, pour le moment, il fallait surseoir à toute fondation.

Le même jour arrivaient en gare de Turin, entre 16 h 30 et 17 h, deux trains de pèlerins français conduits par Léon Harmel. Ces 953 personnes, dont une cinquantaine de prêtres, se rendaient en pèlerinage à Rome pour célébrer le jubilé sacerdotal de Léon XIII. Désolé de ne pouvoir avoir la joie et l'honneur d'héberger tant de monde à l'Oratoire, Don Bosco délégua quelques salésiens français pour saluer les pèlerins et solliciter pour Don Bosco une entrevue avec eux. Léon Harmel accepta et proposa 19 h, après le dîner au restaurant Sogno, situé dans le parc magnifique du Valentino. A l'heure dite, Don Bosco arriva, accompagné de Don Rua. Sur-le-champ les pèlerins français l'entourèrent avec une telle attention que Don Bosco en fut ému. Léon Harmel et l'assistant ecclésiastique de la Société de Saint-Vincent-de-Paul le prirent chacun par le bras pour l'aider à marcher. Don Bosco s'assit à la porte de l'hôtel et bénit les ouvriers quand ils se furent tous groupés autour de lui. Grand était son désir de leur adresser quelques mots, mais sa voix était si faible qu'il ne pouvait se faire entendre même des plus rapprochés ; il invita Don Rua à prendre la parole en son nom (cf. Bulletin salésien français de novembre 1887). Après quoi tous les pèlerins défilèrent devant Don Bosco en lui baissant la main et, à genoux, reçurent chacun une médaille de Marie Auxiliatrice avec une parole aimable. Aux laïcs, il redisait de temps en temps : « Que Marie Auxiliatrice vous protège et vous conduise au Paradis ! ». Aux prêtres, dont les petits groupes se succédaient près de lui, il disait : « Que le Seigneur vous fasse la grâce de lui donner beaucoup d'âmes. » Un prêtre de Chartres lui dit qu'il connaissait Don Bellamy : Don Bosco le retint un instant et lui répondit : « Alors, si Don Bellamy est votre ami, vous êtes aussi mon ami, parce que Don Bellamy est mon grand ami ». On lui remettait en mains des pièces d'argent, qu'il passait à Don Rua. La profonde vénération manifestée à Don Bosco par ces catholiques français édifia fort les Turinois qui en furent témoins.

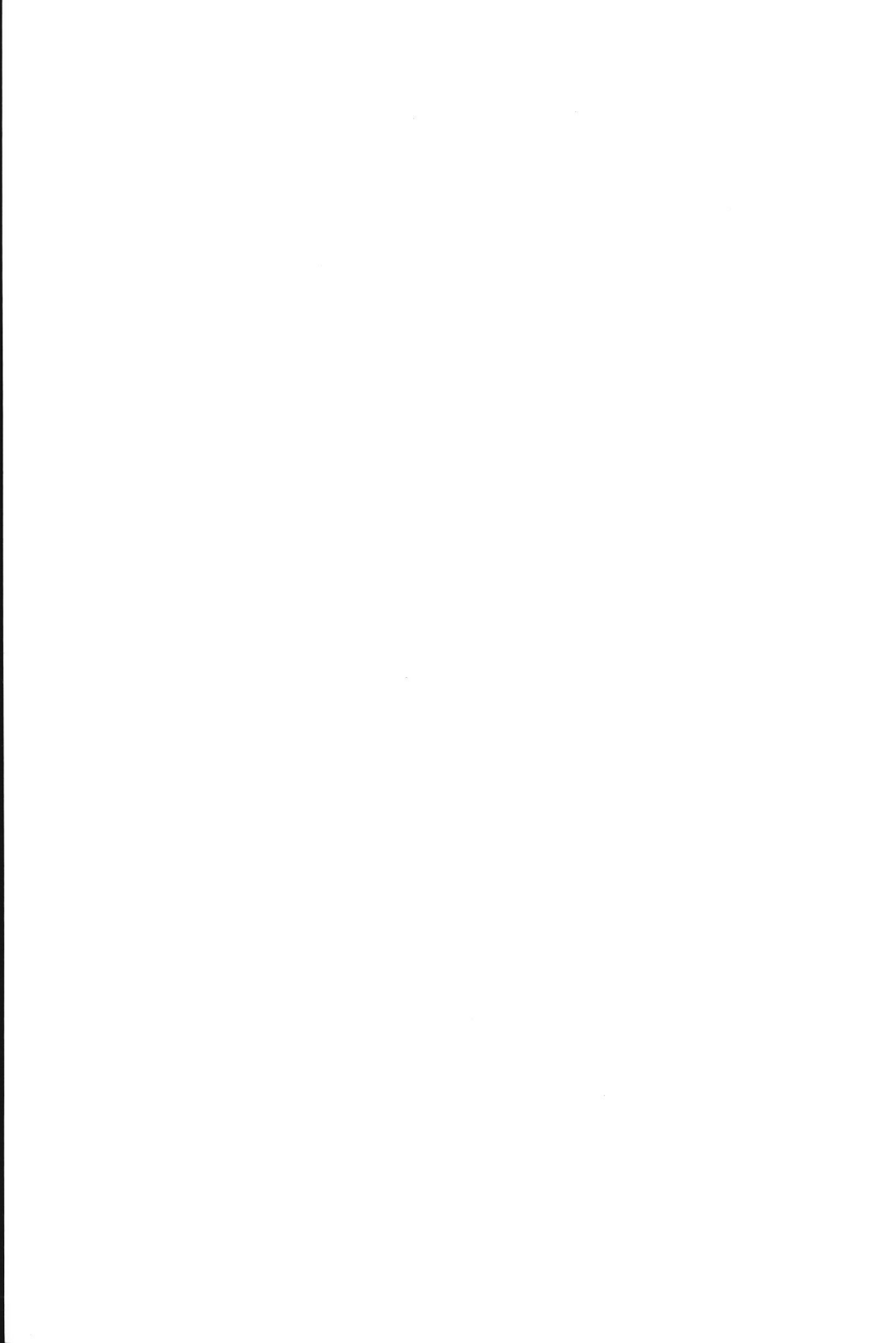
Ces démonstrations eurent le don de mettre en fureur la « *Gazetta operaia* », qui, le 15 octobre 1887, publiait un article

venimeux intitulé : « Furbo Don Bosco ! ». Don Bonetti protesta près du Roi, mais en vain.

Les forces continuaient de décliner. Cependant, le 20 octobre, Don Bosco se rendit à Foglizzo pour la prise d'habit des novices. Ce fut son dernier voyage. Le 24 octobre, il raconta avoir vu en songe Don Cafasso, en compagnie duquel il visita toutes les maisons de la Congrégation, y compris celles d'Amérique ; il vit les conditions de chacune d'elles et de chacun de ses membres. Malheureusement les forces lui manquèrent pour raconter en détail tout ce qu'il avait vu.

Dans ses brèves conversations, il parla fréquemment de sa mort. Ainsi, Don Sala n'aboutissait pas dans l'achat d'un terrain au cimetière pour la sépulture des Salésiens qui mouraient à Turin. « Si, à ma mort, lui dit un jour Don Bosco, le terrain n'est pas prêt, je me ferai porter dans ta chambre ; avec cet outil sous les yeux, tu te dépêcheras de le trouver ». Cela fut dit si paisiblement que, malgré la gravité du propos, les assistants ne se retinrent pas de sourire. Lui-même plaisantait avec ses fils, et assurait que la Congrégation n'aurait pas à souffrir de sa mort et qu'elle connaîtrait même un développement extraordinaire.

(D'après M.B., XVIII, p. 538)



la récompense est proche (2)

J.-B. HALNA

Don Bosco célèbre sa dernière messe le 11 décembre 1887... Pour la dernière fois, il confesse ses grands garçons dans la soirée du 17 décembre... Parmi les dernières lignes qu'il a tracées : « O Marie, protégez la France et tous les Français ! »... Le 24 janvier 1888, le Cardinal Richard, archevêque de Paris, après avoir reçu la bénédiction de Don Bosco, lui dit : « ... Et moi, je parlerai de Don Bosco à ma cité et j'annoncerai à Paris que je lui apporte votre bénédiction. »... Le fait que Don Bosco fût moribond avait provoqué une grande émotion en France, comme en témoignent « LE GAULOIS » sous le titre : « L'agonie de Don Bosco » (23-12-1887), ou « LE NOUVELLISTE » de Lille.

Avec Mgr Cagliero étaient revenues en Italie Sœur Angèle Vallese, de Patagonie, et Sœur Thérèse Mazzarello, de l'Uruguay ; elle amenaient avec elles une petite Fuégienne, que leur avait confiée Mgr Fagnano. Don Bosco les reçut le 9 décembre.

Il avait, avec beaucoup de peine, **célébré la messe pour la dernière fois le dimanche 11 décembre**. Ce fut pour lui un gros sacrifice de ne pouvoir célébrer pour la fête de l'Immaculée. Cependant, toujours calme et serein, il plaisantait sa pauvre échine et ses vieilles jambes. Dans la soirée du 17 décembre — c'était un samedi — il eut encore la force de confesser une trentaine de garçons des classes supérieures, mais ce fut la dernière fois. Sur une image, pour la dernière fois aussi, il réussit à tracer quelques lignes ; celles-ci entre autres : « **O Marie, protégez la France et tous les Français** ». Au retour de sa dernière promenade en voiture, le 20 décembre, il dit à Don Viglietti : « N'oublie pas d'écrire en mon nom ces paroles pour tous les Salésiens : que les supérieurs salésiens aient toujours une grande bonté envers leurs inférieurs, et, particulièrement, qu'ils traitent avec bienveillance et charité les personnes de service. »

Noël était proche. Les lettres, pleines de bons vœux, s'entassaient sur le bureau ; elles venaient d'un peu partout ; beaucoup venaient de France. Telle celle-ci de M^{lle} Louvet d'Aire : « Je profite de l'occasion (elle envoyait un billet de 500 F) pour vous présenter aussi mes vœux de bonne et heureuse année. Mais pour vous, Révérend Père, toutes les années sont bonnes et méritoires pour le Ciel... ce qui, hélas ! n'est pas mon cas. » (cette coopératrice française fut aussi la fille spirituelle de Don Bosco. Avec quelques autres, elle mérite d'échapper à l'oubli.)

Don Bosco garda le lit pendant quarante-deux jours consécutifs. Du 20 décembre au 1^{er} janvier, il alla de mal en pis ; du 1^{er} au 20 janvier, il y eut un regain d'espoir. A partir de cette date, la fin s'annonça inévitable et rapide.

Au dire du coadjuteur qui, chaque nuit, veillait à son chevet : « Sa résignation était très grande ; il mettait en pratique ce qu'il me répétait souvent quand il était en bonne santé : **fare, patire, tacere**. Alors, ne pouvant plus rien faire, il souffrait et se taisait. » Naturellement, c'est sur ses souffrances qu'il se taisait. Le docteur estimait qu'il pouvait vivre encore, au maximum, quatre ou cinq jours ; mais un autre se montra moins pessimiste. Comme de coutume, une petite circulaire, signée Don Bosco, invita les fidèles à la Messe de Minuit. A l'église, étudiants et apprentis se relayaient par groupe, chaque demi-heure, devant le Saint-Sacrement. Le 23 décembre, vers midi, il commença à parler du sacrement des malades, mais le médecin traitant et deux consultants ne jugèrent pas le danger imminent. Ici se place un épisode curieux. L'un des docteurs, voulant éprouver la force du malade, lui demanda de lui serrer la main aussi fort qu'il le pourrait. En souriant, Don Bosco l'avertit qu'il allait lui faire mal. Mais l'autre répétait : « Fort... fort. » Et soudain, il retira sa main en s'exclamant : « Oh ! il ne songe pas à mourir. Avec une force pareille, il pourrait encore me défier à la lutte. »

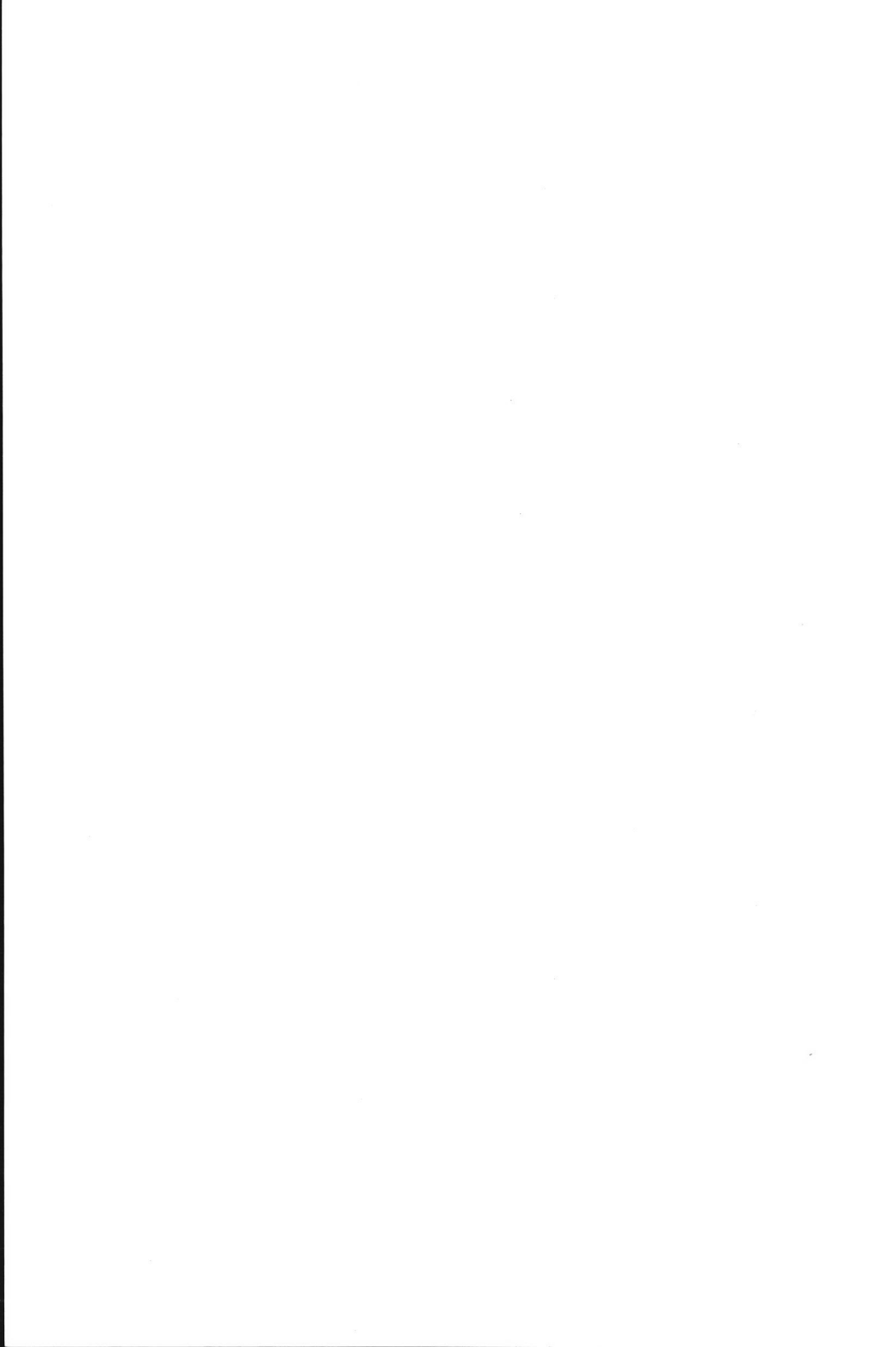
La lutte prit fin le 31 janvier 1888. Le saint éducateur alla recevoir sa récompense. Sous la direction de Don Rua, ses fils continuèrent la tâche commencée.

« Par l'Oratoire Saint-François-de-Sales, de sa phase ambulante à son installation définitive au Valdocco, des adolescents, de jeunes adultes, proies faciles de la misère et de la solitude, par milliers, reçurent une formation de "fils de Roi", comme nombre d'entre eux le reconnurent. Parce qu'ils étaient aimés, parce que peu à peu ils se découvrirent capables à leur tour d'être utiles à la Société, ils

sortirent de "chez Don Bosco" un métier ou une profession en main, des raisons de vivre solidement ancrées au cœur, préparés à une vie chrétienne d'homme de leur temps.

« A travers temps et contretemps nombreux, obstacles incroyables, soutenu par sa foi en Dieu, sa passion des jeunes, Don Bosco avait tenu bon et bâti sa maison d'amour. Bien vite ceux du dedans comme ceux du dehors s'y réchauffaient. Maintenant encore, les maisons salésiennes, éparses sur les cinq continents et sous des formes tellement diverses (de la hutte plus que rudimentaire de la Patagonie à l'école technique la plus perfectionnée de l'Europe ou du Japon), continuent leur mission d'espérance invincible, dans un monde qui a froid. » — Arlette Labatut.

(D'après les M.B., XVIII, chap. 22 et sq.)



la récompense est proche (3)

J.-B. HALNA

Particulièrement émouvantes, ces lignes où l'on voit côte à côte notre confrère Noël Noguier de Malijay et le Prince Auguste Czartoriski (dont la cause est introduite à Rome); où les Filles de Marie Auxiliatrice, le Saint-Siège, la Vierge Marie, la communion fréquente, les Missions et les maisons de formation, pêle-mêle, sont confiés, comme en testament, au cher Mgr Cagliero.

Ce récit a été composé à partir des « Memorie Biografiche » ; vol. XVIII, en particulier du chap. XXI.

Le fait le plus notable du mois de novembre 1887 fut une prise d'habit peu ordinaire. Il s'agissait d'un Polonais, Victor Grabelski, titulaire de nombreux diplômes ; un ancien officier français, Noël Noguier de Malijay ; un jeune Anglais, qui ne persévéra pas ; et, les dominant tous par sa haute taille et sa position sociale, le Prince Auguste Czartoriski. Jusqu'au bout, ce dernier eut à résister aux pressions diverses des siens qui, finalement, firent de nécessité vertu et assistèrent à la cérémonie. Celle-ci se déroula dans l'église Marie-Auxiliatrice devant une foule nombreuse. Le cardinal Alimonda, empêché, s'était fait excuser. Don Bosco remit donc la soutane aux quatre aspirants et Don Rua commenta excellemment le texte : « Filii tui de longe venient. ». Après quoi, le père du Prince Auguste revint à l'assaut et eut même recours au Saint-Siège — mais vainement — pour que son fils ne fut pas autorisé à se lier pour toujours à la Congrégation. Avant de retourner à Valsalice, qui était le noviciat, le Prince Auguste reçut la bénédiction de Don Bosco, qui lui dit : « Aujourd'hui, nous avons remporté une belle victoire. Vous deviendrez prêtre un jour, et, par la volonté de Dieu, vous ferez beaucoup de bien à la Pologne. »

En réponse à sa Circulaire du 4 novembre pour les missionnaires, il recevait beaucoup de lettres et d'offrandes, notamment de France. C'était pour lui une grande joie. Une autre joie lui était réservée : celle de l'arrivée de Mgr Cagliero,

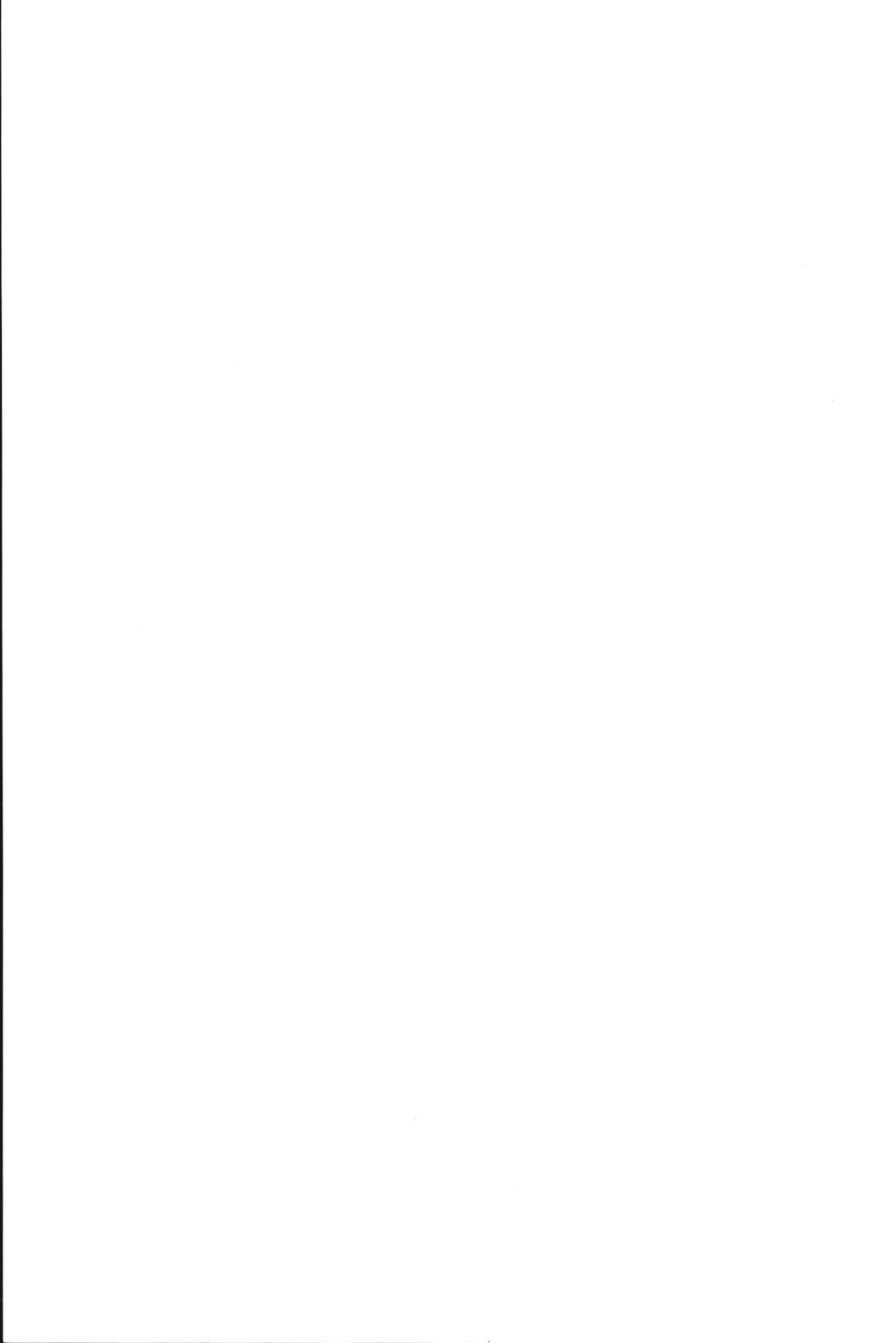
qui entra à l'Oratoire le soir du 7 décembre 1887. Il accourait du fond de la Patagonie. Assis dans son fauteuil, près de la fenêtre, Don Bosco l'attendait. L'évêque tomba à genoux, tandis que Don Bosco l'embrassait, le tenait serré sur son cœur, puis, en pleurant, baisait son anneau. C'est Don Bosco qui rompit le premier le silence, en s'enquêtant de la santé de l'évêque, qui avait été victime d'une chute de cheval. Mgr Cagliari le rassura. Mais lui, comme il trouvait vieilli, depuis trois ans qu'il ne l'avait vu, son Père bien-aimé ! Après la fête de l'Immaculée, on fut plus tranquille pour s'entretenir dans l'intimité. Mgr Cagliari se confessa à Don Bosco qui, dit-il, lui donna de précieux conseils. Une autre fois, Don Bosco lui manifesta la crainte que l'on pût mal interpréter l'affection paternelle qu'il témoignait aux enfants qui venaient se confesser à lui ou s'entretenir avec lui. L'évêque le rassura pleinement.

Voici quelques notes prises par Mgr Cagliari à la suite de ses conversations avec Don Bosco :

- « • Aide à la Congrégation et les Missions. Il faut étendre celles-ci aux côtes d'Afrique et en Orient.
- Au Saint-Père tu diras que jusqu'à présent cela a été tenu secret, mais que la Congrégation et les Salésiens ont pour but spécial de soutenir l'autorité du Saint-Siège, partout où ils se trouvent et partout où ils travaillent.
- Je désire que, présentement, tu restes en Italie aussi longtemps que, après ma mort, les affaires de la Congrégation ne seront pas réglées.
- Prends à cœur la Congrégation et les Missions ; aide les autres supérieurs selon toutes tes possibilités.
- Que ceux qui désirent des grâces de Marie-Auxiliatrice aident nos missions, et ils sont sûrs de les obtenir.
- Ne craignez rien : le Seigneur vous aidera. Ayez confiance.
- Je demande une seule chose au Seigneur : que je puisse sauver ma pauvre âme (en pleurant).
- Je te recommande de dire aux Salésiens qu'ils travaillent avec zèle et ardeur : travail, travail.
- Travaillez toujours et inlassablement à sauver les âmes.
- Je bénis toutes les maisons des Filles de Marie Auxiliatrice ; je bénis la Supérieure Générale et toutes les sœurs ; qu'elles se soucient de sauver beaucoup d'âmes.

- Mettez vos affaires en ordre. Vivez tous comme de vrais frères. Aimez-vous, aidez-vous, supportez-vous.
- Je bénis les maisons d'Amérique : Don Costamagna, Don Lasagna, Don Fagnano, Don Rabagliati et les confrères du Brésil ; Mgr Aneyros de Buenos Aires, Mgr Espinoza, Quito, Londres et Trente.
- Alter alterius onera portate ; exemplum bonorum operum.
- Propagez la dévotion à Marie Auxiliatrice en Terre de Feu. Oh ! Que d'âmes nombreuses sauvera la Madone par le moyen des Salésiens !
- Dans les maisons de formation, que les Supérieurs pratiquent l'obéissance et la fassent pratiquer. Etenne : dévotion à Marie Auxiliatrice et communion fréquente. »

Il recommanda deux fois le travail aux Salésiens, en répétant : « Travail, travail. »



testament spirituel

G. BOSCO

D'un précieux carnet, appelé « Testament Spirituel », qui comprend 138 pages écrites de la main de Don Bosco, entre janvier et septembre 1884, nous présentons quelques extraits qu'une idée peut résumer : « Conditions de la prospérité future de l'Œuvre Salésienne ».

1. A tous mes fils en Jésus-Christ.

Avant de partir pour mon éternité, je dois remplir certains devoirs auprès de vous et apaiser ainsi un vif désir de mon cœur. Tout d'abord, je vous remercie avec ma plus vive affection de l'obéissance qui a été la vôtre et de tout votre travail pour soutenir et propager la Congrégation.

Je vous laisse ici sur la terre, mais seulement pour un peu de temps. J'espère que l'infinie miséricorde de Dieu fera que nous puissions nous retrouver un jour dans la bienheureuse éternité. C'est là que je vous attends.

Je vous recommande de ne pas pleurer ma mort. C'est une dette que nous devons tous payer, mais après nous recevrons une large récompense de toutes fatigues endurées par amour de Jésus, notre bon Maître.

Au lieu de pleurer, faites de fermes et efficaces résolutions de demeurer solides dans votre vocation jusqu'à la mort.

Veillez et faites en sorte que ni l'amour du monde, ni l'affection pour vos parents, ni le désir d'une vie plus aisée ne vous poussent à trahir vos vœux sacrés et ainsi à trahir la profession religieuse par laquelle nous sommes consacrés au Seigneur. Que personne ne reprenne ce que nous avons donné à Dieu.

Si vous m'avez aimé dans le passé, continuez à m'aimer dans l'avenir par l'exacte observance de nos constitutions.

Votre premier Recteur Majeur est mort. Mais notre véritable supérieur, le Christ Jésus, ne mourra pas. Il sera toujours notre Maître, notre guide, notre modèle ; mais rappelez-vous que, le moment venu, il sera aussi notre juge et nous récompensera de notre fidélité à son service.

Votre Recteur Majeur est mort, mais un autre sera élu qui aura soin de vous et de votre salut éternel. Ecoutez-le, aimez-le, obéissez-lui, priez pour lui, comme vous l'avez fait pour moi.

Adieu, mes chers fils, adieu. Je vous attends au ciel. Là nous parlerons de Dieu, de Marie, mère et soutien de notre Congrégation ; là nous bénirons éternellement notre Congrégation, dont l'observance des Règles a contribué puissamment et efficacement à nous sauver. « Que le nom du Seigneur soit béni maintenant et toujours et jusqu'aux siècles futurs ! En toi, Seigneur, j'ai espéré, je ne serai pas confondu. » (pp. 42-43)

2. Avis spéciaux pour tous.

a) Je recommande chaudement à tous mes fils de veiller à ne jamais parler ni écrire sur moi, et à ne pas affirmer que don Bosco a obtenu des grâces de Dieu ou, en quelque manière, a fait des miracles. Ce serait commettre une erreur dangereuse. Bien que la bonté de Dieu se soit montrée généreuse envers moi, cependant je n'ai jamais prétendu connaître ou faire des choses surnaturelles. Je n'ai fait que prier et faire demander des grâces au Seigneur par des âmes bonnes. Puis, **j'ai toujours expérimenté l'efficacité des prières et des communions de nos jeunes.**

Dieu miséricordieux et sa très Sainte Mère nous sont venus en aide dans nos besoins. Et cela s'est vérifié spécialement chaque fois qu'il fallait pourvoir aux besoins de nos enfants pauvres et abandonnés, et plus encore quand leur âme se trouvait en danger.

b) La Sainte Vierge continuera certainement à protéger notre Congrégation et les œuvres salésiennes si nous continuons d'avoir confiance en Elle et de promouvoir son culte. Ses fêtes et, plus encore, ses solennités, ses neuvaines, ses tri-

duums, le mois qui lui est consacré, que tout cela soit chaudement recommandé en public et en privé ; avec des feuilles, des livres, des médailles, des images ; en publiant ou simplement en racontant les grâces et les bénédictions que notre céleste bienfaitrice obtient à chaque instant à l'humanité souffrante.

c) Il y a pour nous deux sources de grâces : avoir soin de recommander à nos jeunes élèves en toute occasion propice, de s'approcher des sacrements ou de faire quelque œuvre de piété en l'honneur de Marie.

Ecouter avec dévotion la Sainte Messe, faire la visite au Saint Sacrement, la communion sacramentelle, ou au moins spirituelle, sont choses très agréables à Marie et constituent un moyen puissant pour obtenir des grâces spéciales (pp. 44-48).

3. Recommandations pour la pastorale des vocations.

Dieu appelle la pauvre Congrégation salésienne à promouvoir les vocations ecclésiastiques parmi la jeunesse pauvre ou d'humble condition. Les familles aisées sont en général trop imprégnées de l'esprit du monde, dont malheureusement leurs fils restent très souvent marqués, et qui leur fait perdre la vocation que le Seigneur avait mise dans leur cœur.

Les journaux, les mauvais livres, les compagnons, les conversations trop libres en famille sont souvent l'occasion funeste de la perte des vocations, et il n'est pas rare malheureusement qu'ils occasionnent dégât et infidélité pour ceux mêmes qui ont déjà fait le choix de leur état.

Rappelons-nous que nous faisons un grand cadeau à l'Eglise quand nous lui procurons une bonne vocation ; que, d'ailleurs, cette vocation ou ce prêtre aille dans un diocèse, dans les missions ou dans une maison religieuse n'importe pas. C'est toujours un grand trésor que l'on offre à l'Eglise de Jésus-Christ.

Mais que l'on ne conseille pas à un jeune (de se faire prêtre ou religieux) si l'on n'est pas sûr qu'il conserve la vertu angélique comme le réclame la théologie. On peut transiger sur la médiocrité de l'esprit mais jamais sur l'absence de la vertu dont nous parlons (pp. 48-51).



les dernières pensées de don bosco

G. BOSCO

La « Testament Spirituel » de notre Père fut confié, le 24 décembre 1887, à son secrétaire, Don Viglietti (cf. M.B. XVIII, 492), sous la forme d'un petit carnet relié de 308 pages. 138 seulement sont écrites. Elles le furent à partir de 1884. Les lignes qui suivent, traduites par le père Halna, se trouvent dans les dix dernières pages...

Ces pensées, d'une écriture tourmentée, ont été confiées au carnet probablement en 1887. « Le ton devient solennel, suppliant et prophétique » (J. Aubry). Pour se documenter davantage : cf. « Ecrits Spirituels », Jean Bosco. Ed. Nouvelle Cité Paris, p. 28 et pp. 485-504.

1 - Profession de foi et d'humilité

J'ai exprimé les pensées d'un père pour ses fils bien-aimés ; maintenant je me tourne vers moi-même pour invoquer la miséricorde de Dieu sur moi dans les dernières heures de ma vie.

J'entends vivre et mourir dans la sainte religion catholique qui a pour chef le Pontife romain, le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

Je crois et je professe toutes les vérités de foi que Dieu a révélées à la sainte Eglise.

Je demande humblement pardon à Dieu de tous mes péchés, spécialement de tous les scandales donnés à mon prochain en toutes mes actions, et en toutes les paroles proférées en temps inopportun. Je demande aussi tout particulièrement excuse des soins excessifs usés à mon égard sous le prétexte spécieux de conserver la santé.

Je dois également m'excuser si l'on a remarqué que plusieurs fois j'ai fait une préparation ou une action de grâces trop courte pour la Sainte Messe. En un certain sens, j'y étais

contraint par la foule des personnes qui m'attendaient à la sacristie et m'ôtaient la possibilité de prier soit avant soit après la Sainte Messe.

Je sais que vous, mes fils aimés, vous m'aimez et que cet amour, cette affection ne se bornent pas à pleurer après ma mort, mais que vous priez pour le repos éternel de mon âme.

Je vous recommande de faire des prières, des œuvres de charité, des mortifications, de saintes communions en réparation de mes négligences commises pour faire le bien et empêcher le mal.

Que vos prières soient tournées vers le ciel à cette fin spéciale que je trouve miséricorde et pardon à l'instant où je me présenterai devant la redoutable Majesté de notre Créateur (pp. 267-270).

2 - L'avenir

Notre Congrégation a devant elle un avenir heureux préparé par la divine Providence, et sa gloire durera aussi longtemps que l'on observera fidèlement nos Règles. Quand on commencera parmi nous à rechercher ses commodités et ses aises, notre pieuse Société aura terminé son cours.

Le monde nous accueillera toujours avec plaisir tant que nos sollicitudes seront dirigées vers les païens, les enfants les plus pauvres, les plus en danger dans la société. C'est cela la véritable aisance que personne ne nous enviera et ne voudra nous ravir.

Que l'on ne fonde pas de maisons si l'on n'a pas de personnel nécessaire pour les diriger.

Une fois une mission commencée à l'extérieur, qu'on la continue avec énergie et sacrifice. Que notre effort soit toujours de créer des écoles et d'en tirer des vocations pour l'état ecclésiastique, ou des sœurs pour les jeunes filles.

Au moment voulu, nous ouvrirons des missions en Chine et, précisément, à Pékin⁽¹⁾. Mais que l'on n'oublie pas que

(1) Missions ouvertes, en effet, à Pékin, à Noël 1946 (création d'un patronage et et d'une école professionnelle). Quatre ans plus tard, le régime Mao chassait les salésiens.

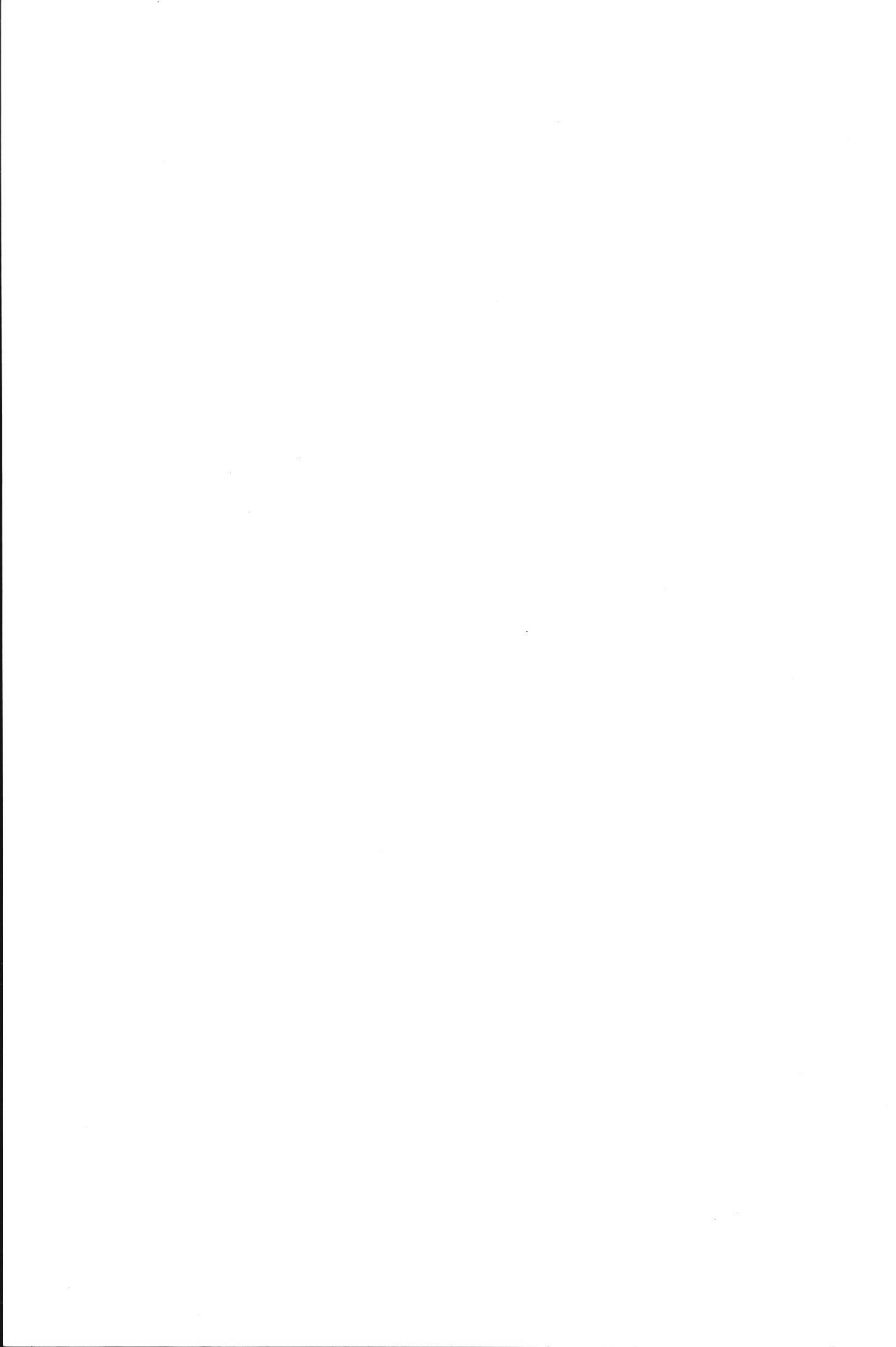
nous y allons pour les enfants pauvres et abandonnés. Là, parmi des peuples inconnus et ignorants du vrai Dieu, on verra des merveilles incroyables jusqu'alors, mais que le Dieu puissant rendra manifestes au monde.

Que l'on ne conserve pas de propriétés immobilières en dehors des maisons dont nous avons besoin.

Lorsque, dans une entreprise religieuse, viendront à manquer les moyens pécuniaires, qu'on la suspende, mais qu'on reprenne les travaux commencés dès que nos économies et sacrifices le permettront.

Quand il arrivera qu'un salésien succombe et cesse de vivre en travaillant pour les âmes, alors vous direz que notre Congrégation a remporté un grand triomphe, et sur elle descendront abondantes les bénédictions du ciel (pp. 271-276).

Don Bosco expira, à 4 h 45, le 31 janvier, pendant que la cloche de l'église Marie-Auxiliatrice sonnait l'Angelus.



don bosco

roi populaire

A. GARNIER

Avec l'autorisation de l'auteur, nous publions ces lignes inédites qu'Angelmont Garnier avait jetées sur le papier au moment de la préparation de l'une des BD récentes sur Don Bosco. L'originalité et la culture de l'auteur éclairent toujours avec saveur le sujet qu'il traite, et quand le sujet est... Don Bosco!...

Le titre est de la rédaction...

● La personnalité et l'œuvre de don Bosco

La personnalité de don Bosco est une énigme pour tous ceux qui se penchent sur la biographie d'un prolétaire rural, né dans la misère, mort dans une pauvreté complète et qui a géré des millions du XIX^e siècle avec une efficacité quasi mécanique : « Quand est-ce que nous avons entrepris quoi que ce soit en ayant l'argent pour le faire ? »

— Donnez-moi ça, et je vous donne ça !

C'était « ça » les termes de l'échange entre Dieu et don Bosco.

L'histoire des billets de la Madone est la plus impressionnante.

Pour les fêtes de Noël 1861, don Bosco est malade. Il a 46 ans. Il subit une douloureuse érépipèle. Tout le monde craint une aggravation du mal mais le soir du 31 décembre, il descend au parloir pour y saluer les jeunes rassemblés et leur donner ses conseils comme étrennes de 1862.

— L'étrenne que je vous donne n'est pas la mienne. Que diriez-vous si la Madonne elle-même venait dire quelque chose à chacun d'entre vous, un par un ? Si elle avait préparé pour chacun un billet pour lui indiquer ce dont il a le plus besoin et ce qu'elle veut de lui ? Eh bien, les choses en sont là...

Sur les 20 pages « du premier cahier qui lui tomberait sous la main »... don Bosco écrivit 573 sentences : le texte et le nom du destinataire.

D'après les Mémoires biographiques (VII.6), les vingt pages de texte furent couvertes dans la nuit. C'est inexplicable puisque les noms ne sont pas par ordre alphabétique ni classés par section. Comment peut-il avoir tout ce monde à l'esprit ? Il y avait parfois le prénom et des précisions comme Damiano 1, Damiano 2, Prerazza (externe). L'abbé Dominique Ruffino essaya de récupérer le maximum de sentences. Il n'en récupéra que 48. Lui-même avait sur son billet : « Pratique et cultive la vertu d'humilité ». A Mona : « Des actes, et moins de paroles ». A Mantu : « Tu es petit mais ta méchanceté est grande ». Trente garçons n'allèrent pas prendre leur billet qui est toujours dans le cahier. Don Bosco recommanda : « Si quelqu'un ne veut pas y croire, qu'il déchire son billet et n'y donne pas suite ; mais que personne ne s'en moque et qu'on se garde de le tourner en ridicule. »

Fieffés rationalistes que nous sommes, nous disons : « Il y a un truc ! » Le truc, c'est que don Bosco voulait connaître personnellement tous ses jeunes dont il remplaçait les parents défunts ou lointains. Il n'avait pas le temps de questionner ; il voulait lire en direct à l'intérieur pour que l'encouragement, le conseil, parfois le remède tombent sur les bonnes dispositions, l'hésitation, la faute. Lui-même s'étonne : « C'est une chose extraordinaire ! Il y a plusieurs années que je demande cette grâce et, finalement, je l'ai obtenue. »

A quel prix ? « Donnez-moi ça, et je vous donne ça. »

Dieu l'aimait parce que c'était un pauvre de bonne volonté qui aimait les jeunes pauvres de bonne volonté. Dieu obéit aux hommes vivants qui sont sa gloire, mais il prédilectionne ceux que Jésus appelle « les bénis de mon Père » : ce petit troupeau des gens du partage qui, non seulement donnent généreusement à la quête de la misère humaine, mais participent physiquement au portement de croix.

— Il est devenu fou ! disaient ses amis auxquels nous ressemblons parce que, comme eux, nous préférons les termitières ostentatoires aux ruches sans prétentions gorgées de miel.

Il raconte : « On commença à faire quelques classes à la sacristie, derrière l'autel ou en d'autres endroits de l'église... Durant l'hiver 1846-1847, nos classes obtinrent d'excellents résultats... Elles comptaient en moyenne trois cents élèves chaque soir... Ma mère vendit son anneau de mariage et une petite chaîne en or... Toujours de bonne humeur, elle me chantait en riant : « Malheur au monde s'il se moque de nous, étrangers qui n'avons pas un sou ! (Souvenirs autobiographiques. Troisième décennie 1846-1865, 5°. Don Bosco.)

Francis Desramaut écrit dans l'introduction à ces Souvenirs Autobiographiques de Jean Bosco, trad. A. Barucq, page 19 : « Quand le futur saint nous assure qu'il était, dans sa jeunesse, absolument dénué des "vertus nécessaires" à l'état sacerdotal, nous hésitons à le prendre au sérieux ». Personnellement, je n'hésite pas. D'ailleurs, le père Francis termine la page 19 en sautant à la perche par-dessus son hésitation. Il y a beaucoup plus de vérité dans la crudité des aveux que dans les interprétations que nous en donnons ; c'est ce qui rend toutes nos confessions bizarres. C'est pourquoi don Bosco voulait « lire ses enfants » à cœur ouvert.

Quels aveux tardifs sous les formules comme « *Monoculus rex in regno coecorum* » : « Le borgne est roi au royaume des aveugles ». Le roi, c'était lui ; il l'était parmi les ruraux de sa cambrousse.

Antoine, son frère aîné, n'était ni aveugle ni borgne. Nous oublions de lire derrière le texte quand nous prenons à notre compte les accusations : « jaloux, cruel, envieux, médisant »... J'ignore à qui peut servir le dénigrement systématique de ce brave garçon qui n'avait aucune raison de s'abaisser devant ce moutard insupportable et insolent. Nous rions en nous tapant sur les cuisses quand Jean compare Antoine au bourricot de la ferme. Don Bosco nous raconte qu'il ne voulait pas, à l'âge de deux ans, sortir de la chambre de son père défunt. Mais, entre le 8 mai 1817 (peut-être le 6 ou même le lundi 5) qui douterait que, dans sa neuvième année, Antoine n'ait reçu les consignes de son père mourant, lui confiant les personnes et les biens dont il aurait désormais la charge. Si Jean se rappelle très bien le rêve de ses neuf ans sur les bêtes changées en agneaux pleins de douceur, Antoine n'était-il pas le premier auquel il aurait dû appliquer la leçon de son rêve ?

Et don Bosco avoue avec le culot de ses 58 ans (les premières pages des souvenirs autobiographiques datent de 1873) ; je l'entends rire d'ici : « D'après ce que je faisais les jours fériés, vous pouvez imaginer ce que je faisais les autres jours ». Ça veut dire qu'il faisait, les autres jours, ses répétitions. Pendant qu'Antoine, par tous les temps, travaillait dans les champs, « l'artiste », caché dans les bosquets ou dans la grange d'un voisin, préparait son show dominical, recommençait pour la en-nième fois ses exercices de saltimbanque ou de prestidigitateur professionnel... « jusqu'au moment où je pouvais rivaliser avec eux »... Qui aurait eu un autre comportement que celui d'Antoine quand le comédien se pointait le soir pour la minestra et qu'il haussait les épaules quand on lui demandait : « D'où est-ce que tu viens ? » Mais Antoine, c'était la boule de pétanque qui voulait écraser une bille de mercure.

Maman Marguerite elle-même finit par en avoir assez et met Jean dehors, sans doute après une bagarre homérique entre Antoine, 19 ans, et cette petite peste de 12 ans que personne ne voulut prendre en charge dans le secteur alors qu'il avait de la famille un peu partout. Il partit un matin de février 1827, orphelin, cette fois-ci, de père, de mère et de tous ses oncles et tantes. La mise au rancart à la Moglia de Moncucco va durer 33 mois.

Don Bosco était par nature violent, autoritaire et dominateur. Les efforts pour se maîtriser lui couvraient le corps de sueur froide. A Turin, il immobilise un cheval excité en le saisissant par les naseaux. Il arrache les clous dans les murs avec ses doigts. Il défit un jour un emballage de piano sans se servir d'aucun outil. Que de violence, de turbulence, d'affrontement et de bagarres dans ses songes ? Mais il est significatif qu'il ne se sert pas de sa force pour se défendre lui-même ; ce sont les garçons qui l'accompagnent qui s'en charge. Avant les compétitions intellectuelles scolaires où il vaincra tous les concurrents, il veut être le plus fort, lui, le petit qui ne mesurera jamais plus de 1 mètre 62, selon son passeport.

Néanmoins, une sensibilité presque féminine, en tout cas très maternelle, irrigue cette énergie intense ; c'est le signe d'une grande maîtrise de soi. Ne faut-il pas qu'il soit le père et la mère de ces gosses ? Car Maman Marguerite est tout le contraire d'une sentimentale. Lui, il dit : « Il faut aimer nos enfants et il faut qu'ils se sentent aimés ». Quel beau terrain d'entente avec Jésus qui rabrouait les disciples parce qu'ils écartaient les gosses : « Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas, car le royaume de Dieu est à ceux qui sont comme eux. En vérité, je vous le déclare, qui n'accueille pas

le royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera pas.» Et il les embrassait et les bénissait en leur imposant les mains. (Marc 10. 13-16)

J'ai trouvé dans « Le Divan occidental et oriental » de Goethe la scène suivante : une troupe d'homme est rassemblée autour d'un chien mort déjà presque entièrement décomposé ; chacun lui donne un coup de pied en lui adressant une injure...

« Lorsque ce fut le tour de Jésus,
Celui-ci, bon comme il était, ne lui adressa aucune injure, il écouta la voix de son cœur compatissant et dit : "Ses dents sont blanches comme des perles."
Cette parole fit sur ses assistants le même effet qu'un feu dans lequel on jetterait des moules. »

(Nisami)

Il faut dire que tous les saints, à quelque religion qu'ils appartiennent, ont aussi les défauts quelquefois bien accentués ; cela n'arrête pas le choix de Dieu.

Il ne s'agit pas de discréditer ces amis de Dieu qui nous sont si précieux dans la société, ni de chercher des excuses à nos propres déficiences. Les Saints sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense. Pour le devenir, il suffit parfois, pour commencer, de prendre au sérieux des versets évangéliques qui entraînent toute la suite : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'étais sans vêtement et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, en prison et vous êtes venus à moi. » (Mat. 25. 35-36)

● **L'époque de don Bosco**

.....

La nouveauté viendrait plutôt, tout au long de l'histoire du vacher des Becchi, de sa sensibilité socio-politique. Il est resté homme du peuple jusqu'au bout, affirmant ou rappelant, sous des formes diverses, son appartenance au monde du travail.

En arrivant à la maison de Nice, il fait ôter le tapis que les confrères avaient cru bon de placer dans sa chambre pour l'honorer. Au lieu de se laisser posséder par les riches à la générosité desquels il devait beaucoup, c'est lui qui les entraînant sur son terrain. A une dame qui l'avait beaucoup secouru et qui lui demandait ce qu'elle devait faire maintenant que sa vie se terminait, il répondit : « Devenir pauvre comme Job ! » Et ce

n'était pas une boutade intéressée comme on serait tenté de le croire ; il ne jouait pas à ce jeu-là.

Mais l'hommage le plus insolite qui lui ait été rendu est celui du terrible Giuseppe Garibaldi (Nice : 4-7-1807 - Caprera : 2-6-1882), gros mangeur de curés : « Le pape est la gangrène de l'Italie ! Les prêtres sont le plus grand fléau de notre péninsule ! »... Quand Garibaldi se rendit à Milan, la première semaine de novembre 1880, il y fut reçu en triomphe. On lui demanda pourquoi il n'allait pas aussi à Turin. Il répondit :

— A Turin, je n'y vais pas parce qu'il y a don Bosco.

Une autre fois, il déclara :

— Celui-là, c'est vraiment un bon curé et un vrai prêtre de Dieu, préoccupé d'humilité. Il fait du bien à la jeunesse et c'est le seul en Italie.

En fait, don Bosco savait qu'il était en plein dans le sens de l'histoire de son siècle en créant des foyers d'accueil pour les jeunes travailleurs, puis des écoles professionnelles, puis des collèges afin d'assurer la relève de ses collaborateurs.

Il savait, en créant son œuvre à Turin, que c'était cela dont l'Italie avait besoin, puis l'Europe, puis le monde entier, pour que les jeunes du monde du travail entreprennent la longue marche de leur libération.

Un an après l'achat de la casa Pinardi (12-4-1846), sait-il, don Bosco, qu'à Londres Karl Marx (29 ans en 1847), chassé de France en 1845, a rejoint Friedrich Engels (28 ans) et qu'il jette les bases d'une fédération, la Ligue des Communistes. En 1864, à Londres, naît la « Première Internationale des Travailleurs ». En 1870, l'année du Concile du Vatican I, Vladimir Illitch Oulianov voit le jour. On l'appellera Lénine et il conduira la révolution russe de 1917.

La machine à vapeur se répand ; un Anglais, James Watt en avait pris le brevet d'inventeur en 1769. Le relais sera pris par Zénobe Gramme, électricien belge (1826-1901), inventeur de la dynamo électrique.

Je ne crois pas que don Bosco ait lu l'Essai sur le principe de la population, de Robert Malthus (1766-1836). Pourtant les drames de son enfance prolétarienne y étaient décrits : « Un homme qui est né dans un monde déjà possédé, s'il ne peut ob-

tenir de ses parents la subsistance qu'il peut justement leur demander et si la société n'a pas besoin de son travail, n'a aucun droit de réclamer la plus petite portion de nourriture et, en fait, il est de trop. Au grand banquet de la nature, il n'y a pas de couvert pour lui... » Et chaque adolescent qu'il accueillait à partir de 1841 était sous le coup de cette condamnation. La population de l'Italie est passée de 18 millions en 1800 à 24 millions en 1848 et à 27 millions en 1870. En 1914, elle avait doublé : 36 millions. En 1881, l'espérance de vie d'un Italien était de 35 ans ; elle est passée à 65 ans en 1950...

L'Italie était divisée. Entre le Nord et le Sud, comme une sorte de garrot qui empêche le sang de circuler de haut en bas, on trouve les Etats de l'Eglise, avec Rome, dont on ne sait par quel moyen elle deviendra la capitale de l'Italie unifiée. Déjà Nicolas Machiavel (1469-1527) avait écrit dans « Le Prince » : « L'Eglise est trop faible pour faire l'unité et trop forte pour la permettre. »

Au seuil du XIX^e siècle, un vieil évêque de Strasbourg, émigré, déclarait au sujet de l'Eglise : « L'immobilité est son divin caractère. » Presque simultanément, le soir de la bataille de Valmy, le 20 septembre 1792, le grand poète allemand Goethe, qui suivait en curieux l'armée prussienne du prince de Brunswick, s'écriait : « En ce lieu et à partir de ce jour commence une nouvelle époque de l'histoire du monde. Tout va se précipiter. » « Je crois que de Saint Pierre jusqu'à nous, dit don Bosco, il n'y a jamais eu de période aussi difficile. » (M.B. XIII. 288)

En 1870, en France, l'empire de Napoléon III s'effondre. En Italie, le 20 septembre de la même année, la ville de Rome se rend au roi Victor-Emmanuel. Les excommunications pleuvent mais elles n'arrêtent plus personne car c'est plus que la rupture avec l'ancien régime ; c'est la fin de l'Antiquité : la fin d'un monde de pouvoirs absolus, au plan civil et au plan religieux. Le désarroi est total. Félicité de Lamennais (1782-1854), qui a marqué de son empreinte tout le XIX^e siècle spirituel, qui fut très probablement nommé cardinal « in petto » en 1826 par le pape Léon XIII, est ensuite excommunié par Grégoire XVI.

La déstabilisation de la société, intensifiée par la bousculade à l'entrée de l'ère industrielle, laisse opérer les hommes d'affaires de tout acabit. Une aristocratie bourgeoise monte à l'assaut des titres et des privilèges ; ce n'est plus le sang qui rend noble mais l'or. Le peuple : hommes, femmes, enfants à partir de 4 ans et demi se retrouvent condamnés aux travaux forcés par une nouvelle classe de profiteurs qui feignent d'ignorer ou combattent les droits et revendications des travailleurs. Un slo-

gan commence à circuler : « La bourgeoisie produit ses propres fossoyeurs ! » Et la réalité justifie le slogan. Les révoltes de novembre 1831 à Lyon et d'avril 1834, puis la révolution de 1848 furent les répétitions de l'horrible tragédie de la Commune de 1871 à Paris.

C'est la nuit des rois et le crépuscule des dieux, mais pour le petit paysan des Becchi, après le songe d'une nuit d'été... « car que faire en ce gîte à moins que l'on ne songe »⁽¹⁾, il comprit que Dieu n'est pas dans le vent fort et puissant, ni dans le feu, mais dans le bruissement d'un souffle tenu⁽²⁾.

« Le bruissement d'un souffle tenu », c'est le style de la pédagogie de Jean Bosco, premier saint populaire de l'ère démocratique.

(1) La Fontaine, « Le lièvre et les grenouilles ». ll, 14.

(2) I Rois 19. 9, 12. TOB.

*quelques
traits
de vertu*





madame !

c'est tout choisi !

M. MOUILLARD

Ce cri du cœur qu'il adressa, jeune prêtre, à la Marquise Barollo, trahit et trahit la constance de Don Bosco dans sa vocation personnelle. Il fut fidèle à l'Appel qu'il crut percevoir clairement à neuf ans et il n'en démordit jamais. C'était en même temps fidélité à Dieu qui propose et à lui-même qui accueillait au jour le jour... C'est bien cette fidélité-là qu'il avoua, à sa manière, à son secrétaire, dans le train qui le ramenait à Turin de ce fameux et long voyage de 1883 en France, évoquant malicieusement à la fois les luxueuses crinolines parisiennes et la piteuse mesure de son enfance d'où pourtant tout était parti.



Depuis le sacre de Napoléon, en 1804, on n'a jamais vu à Paris de telles foules autour d'un prêtre !...

Ce prêtre, c'est Don Bosco, en 1883.

Ce que les feuilles écrivent ne lui tournent pas la tête : cet homme prodigieux et prestigieux, à la fantastique popularité, demeure, jusqu'à son dernier souffle, fidèle serf de sa glèbe natale.

« Ah ! Sainteté, j'aurais de l'allure en cardinal au milieu de mes gosses ! »

La jeunesse qui le tiraille, c'est comme un miroir de sa propre jeunesse qui, à son tour le renvoie à ces êtres de chair et de sang peu gâtés par la vie. En eux, il se réfléchit et se reconnaît. Jusque dans les salons parisiens ou lyonnais, il se présente simplement, sans vergogne, sans provocation, comme « le petit paysan des Becchi !... » Rappelons-nous : orphelin à deux

ans ; jeune pâtre, autodidacte ; à 13 ans, frêle chômeur qui apprend l'humiliation du refus ; ventre-creux quand la famine sévit ; garçon de salle aux veilles difficiles et laborieuses...

Don Bosco, ça, il ne l'oubliera jamais, fidélistime à ses origines..

« Madame, c'est tout choisi !... » L'altière Barollo, née Colbert, n'en est pas encore revenue !...

Pourquoi Giovanni Bosco n'a-t-il pas tourné le dos à son passé miséreux ?... alors que tant de médiocres parvenus se sentent mal dans leur peau, rosissant s'ils doivent confesser, en cravate bordeaux et complet gris pétrole de petits chefs, leur modeste naissance ?

Ce n'est pas parce que quelqu'un voit autour de lui des jeunes dans la mélasse comme il l'a été, lui, qu'il vole à leur secours !... Beaucoup cherchent au contraire à s'évader et fuir et n'y pas ou plus penser.

Le « mystère » onirique de ses neuf ans a sanctionné et ancré chez Giovannino, enfant vif et donnant, une prédisposition et une orientation qui vont peu à peu devenir vocation sous le jeu et le feu de l'Esprit : il sera à son tour bon berger au milieu des galopins mal léchés pour leur révéler la lumineuse nouvelle du « voyage » insoupçonné.

Il ne voudra pas seulement éviter aux jeunes la saleté, la faim, la ladrerie, la solitude, le chômage, la chienlit, l'humiliation, la morgue, la misère tels qu'il les a connus, mais leur donner l'ESPERANCE, même espérant contre toute espérance ; pas d'abord l'espoir d'un plus-avoir, du bien-être, mais d'un MIEUX-être ; car il sait aussi et il veut faire savoir que la dignité humaine s'épanouit dans la dignité de Fils et de Filles de Dieu...

Oui ! il sera berger, meneur, pilote, « maître des adolescents », mais pour leur crier l'essentiel : ça vaut la peine de vivre, car la vie est don de Dieu et Dieu comble toujours !

S'il est sans moyen, sans argent, sans appui ; s'il est montré du doigt : « exalté » ! ou « danger public » ! ; s'il est poursuivi, harcelé, menacé ; s'il est incompris, jalosé, soupçonné... l'illumination de son enfance reste toujours au moins la minuscule braise inextinguible étincelant au cœur de son cœur toujours assiégé, jamais dissuadé.

Sa FIDELITE s'enracine bien au-delà du terroir d'Asti ou des luzernes des Becchi ou des ruelles de Chieri, bien plus profondément : en une plaine où les loups se font agneaux...

Ça l'a toujours habité...

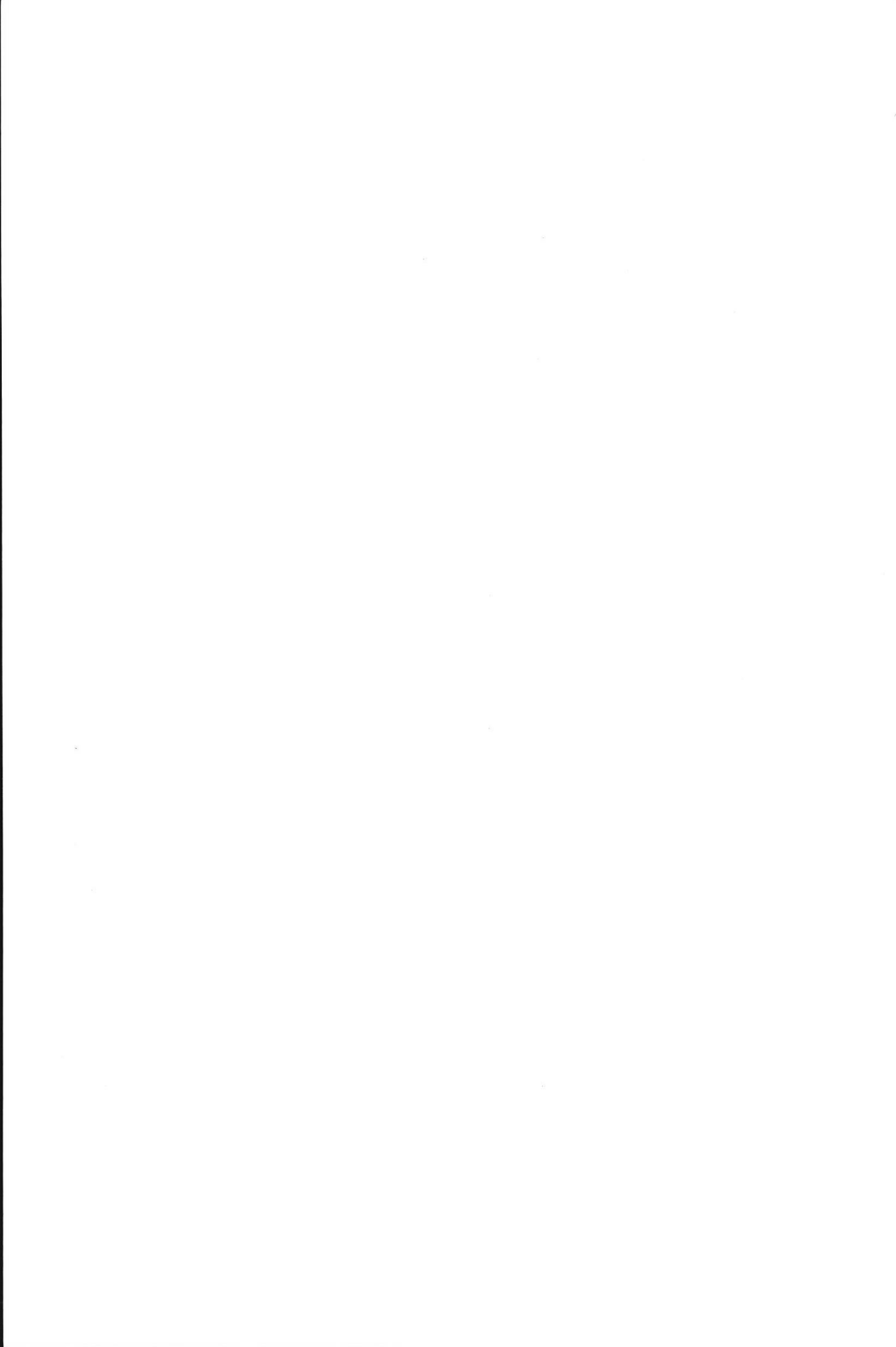
Alors, ceux qui voulurent, un jour, enfermer ce doux rêveur, un peu halluciné, vous savez ! fou même... ne savaient pas si bien dire ou penser... C'est vrai ! Jean Bosco fut fou, fou de la même folie que celle qui poussa le Bon Berger sur le Bois, pour ses brebis...

Mais n'est-ce pas cette folie-là qui donne la Vie ?

« Si le grain n'est pas écrasé... »

Et Marie, leur Mère, était là...

24 mai 1983.



dieu
sera obligé
de nous écouter

G. BOSCO

On conserve précieusement à Ressins la lettre que Don Bosco écrivit, le 26 juin 1881, à Mme Gauthier, propriétaire du château, plus de cinquante ans avant que les Salésiens ne s'y installent et prennent en charge ce Centre agricole de la région roannaise.

Voici ce document.

Madame

J'ai reçu votre respectable lettre avec l'offrande de 100 f. que vous m'avez envoyée, Mesdames. Cette offrande de nos remerciments est bien reconnaissable vis-à-vis de nos necessities. Nos enfants avec moi feront beaucoup de communions et de prières pour vous, pour votre Mari et pour toute votre famille pour en obtenir une grande récompense. Dieu nous a pas encore exaucés, mais nous continuerons nos prières sans celle et Dieu sera obligé de nous écouter, si la prière que nous demandons ne sera pas contraire à sa gloire. — Donne continuons avec vive foi —

Puisque le sacré cœur de Jésus
est la source de toutes les grâces
je vous envoie une circulaire
de l'église que le St père
a bien voulu confier aux
coopérateurs, salesiens —
diront, vos parents, vos amis
pourront faire quelques chari-
tés ou vendre en aide
De St père, de la religion et
du pauvre Don Bosco qui a été
chargé du souverain pontif de
cette construction —
Que Dieu vous benigne, Madame Marie
Gautier, et avec vous benigne va-
tre Marie, et vous donne parfaite
santé et grâce de la persévérance
dans le bien.

veuillez aussi avoir la bonté
de prier pour moi et pour
mes enfants - et croyez
moi à jamais en G. Ch.

Furin
26 juin 1881.

Humble serviteur
abbé Jean Beno.

un prêtre non aligné

M. B.

Don Bosco et son œuvre furent mêlés de très près aux événements politiques contemporains de leur pays... La clairvoyante intrépidité que le saint manifeste toujours en ces circonstances sut forcer le respect de tous, même de ses adversaires.

Garibaldi marche sur Naples. Les Marches et l'Ombrie vont être conquises. Puis, on s'attaquera à Rome et au Pape. Que va devenir l'Oratoire dans cette tempête ? Tout peut dépendre du ministre Farini.

Cf. « Memorie Biografiche, VI, pp. 670-684.

Le 15 juillet 1860, Don Bosco est avisé que le ministre Farini lui accorde une audience le lendemain, à 11 h. Il met ses enfants en prière : jusqu'à son retour, ils resteront tour à tour en adoration devant le Saint Sacrement. Il avait dit un jour à Don Cagliero : « Je ne laisse jamais passer une démarche quand je sais qu'elle est bonne et qu'elle doit être faite même si les difficultés sont nombreuses. Avant de me présenter je dis un « Ave Maria », puis adviennent ce qu'il pourra. C'est l'affaire du Seigneur. »

Quelques minutes avant l'heure fixée, le « Commandeur » (1) Farini paraît, lui serre la main avec des paroles courtoises et l'introduit. Quelques secrétaires travaillent à leur bureau.

— Nous nous sommes déjà vus une fois chez l'abbé Rosmini, à Stresa. Je suis heureux de vous rencontrer. Je sais le bien que vous faites à la jeunesse pauvre. Le Gouvernement vous doit beaucoup pour cette œuvre philanthropique et sociale. Que désirez-vous ?

— Je voudrais connaître le motif des perquisitions réitérées que j'ai subies ces derniers mois.

(1) « Commendatore » : distinction honorifique officielle.

— Je vais vous le dire tout de suite et avec cette franchise avec laquelle je désire que vous me répondiez. Tant que vous vous êtes occupé des enfants pauvres, vous avez été l'idole du Gouvernement ; mais depuis que vous avez laissé la charité pour faire de la politique, nous devons rester sur nos gardes.

— Voilà précisément ce qui me tient à cœur de savoir, dit Don Bosco. Ma règle a toujours été de me tenir en dehors de la politique, aussi j'ai hâte de connaître les faits qui peuvent me compromettre.

— Les articles que vous écrivez dans le journal « **L'Harmonie** », les réunions réactionnaires qui se tiennent chez vous, votre correspondance avec les ennemis de la patrie, voilà autant de faits qui inquiètent le Gouvernement sur votre compte (Nous rappelons que « L'Harmonie » fut le premier journal catholique du Piémont jusqu'en 1848.)

— Si Votre Excellence me le permet, dit Don Bosco, je ferai quelques observations sur tout ce que vous voulez bien me confier. Tout d'abord, il n'existe aucune loi, que je sache, qui m'interdise d'écrire des articles ni dans « L'Harmonie », ni dans un journal quelconque. Toutefois, je puis assurer Votre Excellence que je n'écris dans aucun journal ; je n'y suis même pas abonné.

— Vous pouvez nier tout à votre aise, mais le fait est qu'une bonne partie des articles de ce quotidien sortent de votre plume. Cela est confirmé par des arguments que nul ne peut mettre en doute.

— Ces arguments, Monsieur le Ministre, je ne les crains pas et je vous assure franchement qu'ils n'existent pas.

— Vous voulez peut-être dire que je suis un menteur, un calomniateur ?

— Je ne dis pas cela parce que Votre Excellence avance ce qu'on lui a rapporté ; mais si la relation qu'on vous a faite n'est pas véridique, les faits que vous dénoncez sont faux. En ce cas la calomnie tourne à la honte de...

— Nos responsables sont des personnes honnêtes, ils ne sont pas capables de dire une chose pour une autre.

— Ils se sont pourtant trompés.

— Vous accusez le Gouvernement d'employer à son service des personnes sans honneur, capables de délations.

— Je n'ai pas dit cela. J'affirme pourtant que l'on a dit sur mon compte des choses fausses.

— En somme, en parlant ainsi, Monsieur l'Abbé, vous censurez les fonctionnaires, vous censurez le Gouvernement lui-même... Je vous invite à corriger vos expressions.

— Je le ferai volontiers si Votre Excellence me démontre que je n'ai pas dit la vérité.

— Ce n'est pas d'un bon citoyen de censurer et de calomnier les autorités publiques.

— Veuillez m'excuser, Monsieur le Commandeur, je n'entends pas censurer l'Autorité : je dis simplement la vérité avec la franchise de l'homme honnête qui se défend de fausses accusations, et avec le courage du bon citoyen qui met sur ses gardes le Gouvernement pour qu'il ne se laisse pas aller à des attitudes injustes contre des sujets fidèles en les couvrant d'infamie auprès des gens honnêtes. Me dénoncer comme auteur d'articles que je n'ai jamais imaginés, appeler ma maison de bienfaisance un lieu de réunions réactionnaires, dire que je suis en relation avec les ennemis de l'Etat, c'est une calomnie. Ce sont des inventions de personnes méchantes, un affront à la justice et à la liberté.

Vous ne m'effrayez pas

Stupéfait et irrité, l'Excellence prend un ton autoritaire et menaçant :

— Monsieur l'Abbé Bosco, vous vous laissez emporter par trop de chaleur et vous vous compromettez ; souvenez-vous que vous parlez au ministre.

— Faites ce qu'il vous plaira. Je n'ai pas peur.

— Mais ne voyez-vous pas qu'il me suffit d'un mot pour vous envoyer en prison ?

— Vous ne m'effrayez pas.

— Romeo ! Romeo ! s'écria Farini en se retournant vers son secrétaire particulier, le Comte Borromeo, et vers les autres secrétaires désormais attentifs à ce dialogue, écoutez, écoutez ce que dit Don Bosco.

— Oui, continue le Saint, je ne redoute pas ce que peuvent faire les hommes pour avoir dit la vérité ; je crains seulement ce que Dieu peut me faire si j'avais prononcé un mensonge. D'ail-

leurs, Votre Excellence aime trop la justice et l'honneur et ne commettra pas l'infamie de jeter en prison un citoyen innocent qui depuis vingt ans consacre sa vie et ses ressources au bien de ses semblables.

— Et si je le faisais ?

— Je ne crois pas possible que l'honneur du Commandeur Fari i se change en bassesse ; mais si cela se produisait, j'ai les moyens de faire valoir mes raisons.

— C'est-à-dire ?

— Imiter votre exemple.

— Expliquez-vous.

— Votre Excellence a écrit des livres d'Histoire et a attiré la condamnation politique sur certains personnages que vous jugiez coupables. Quant à moi, j'ai écrit une « **Histoire d'Italie** » et je n'aurais qu'à ajouter un chapitre, en publiant ce qui s'est passé entre nous.

Don Bosco sourit et continua :

— Je pourrais bien perpétuer le souvenir des perquisitions faites à l'Oratoire et raconter à tout le monde l'attitude d'un ministre du Royaume qui use de son pouvoir pour effrayer les enfants d'un Institut de charité et le réduire à néant.

— Mais vous ne le ferez pas.

— Cela dépend de moi. Mais que Votre Excellence sache que vous n'avez pas agi comme l'homme accompli que vous êtes réellement... mais Dieu, juste et tout-puissant, vengera à son heure l'innocent opprimé.

— Mais vous êtes fou, Monsieur l'Abbé, vous êtes fou ! Si je vous mets en prison, comment pourrez-vous faire imprimer tout cela ?

— J'ose penser que Votre Excellence me laisserait pour ma satisfaction au moins un porte-plume, un peu de papier et de l'encre. Même si j'étais privé de ces objets, voire de la vie, il se trouverait bien quelques auteurs pour écrire à ma place.

La discussion se prolongeant, Don Bosco hausse le ton encore, et en l'absence de toutes preuves de sa culpabilité, exige justice et réparation. Troublé, Farini garde le silence...

Nous avons laissé Don Bosco dans une grande tension face au ministre Farini. Pendant ces instants de silence, voici qu'entre Cavour, ministre des Affaires étrangères et Président du Conseil, maître d'œuvre de l'unité italienne. Il avait été l'ami de Don Bosco et connaissait l'Oratoire. La partie était gagnée... peut-être.

— Ou'y a-t-il ? demanda-t-il en se frottant les mains, et tout souriant. Qu'on ait un peu de considération pour ce pauvre Don Bosco, et arrangeons les choses amicalement.

Il le prend par la main et l'invite à s'asseoir.

— Monsieur le Comte, cette maison du Valdocco que vous avez si souvent visitée, dont vous avez fait l'éloge et avez été le bienfaiteur, voici qu'on veut la détruire ; ces pauvres enfants ramassés sur les places et que l'on forme à une vie honnête de travail, on veut les rejeter dans l'abandon et le danger de l'inconduite ; ce prêtre que souvent Votre Excellence a porté aux nues par des éloges, certes non mérités, on le dénonce comme réactionnaire et chef de rebelles. Sans m'en donner la raison, j'ai été perquisitionné, molesté, déshonoré publiquement pour le grand dommage de mon institution soutenue par la charité à cause de son bon renom.

Cavour proteste de ses bonnes intentions, de sa vieille amitié pour Don Bosco, mais il ajoute :

— Vous vous êtes pourtant trompé, cher Don Bosco. Certains, abusant de votre bon cœur, vous ont entraîné à suivre une politique qui conduit à de tristes conséquences.

— Quelle politique ? Quelles conséquences ? Le prêtre catholique n'a d'autres politique que celle du Saint Evangile, et je ne crains pas les conséquences...

— Puisque vous voulez m'obliger à parler, je vous dis franchement, réplique Cavour, que l'esprit qui domine en vous et dans votre institution est désormais incompatible avec la politique suivie par le Gouvernement. Vous êtes avec le Pape, mais le Gouvernement est contre le Pape, donc vous êtes contre le Gouvernement. Vous ne pouvez y échapper.

— J'y échapperai pourtant, Monsieur le Comte. J'observe d'abord que, si je suis avec le Pape et que si le Gouvernement est contre le Pape, il ne s'en suit pas que je sois contre le Gouvernement mais plutôt que c'est le Gouvernement qui est contre moi. Mais laissons cela de côté. Du point de vue religieux,

je suis avec le Pape et, en bon catholique, j'entends demeurer avec le Pape jusqu'à la mort, mais cela ne m'empêche pas d'être un bon citoyen. Comme ce n'est pas mon rôle de traiter de politique, je ne m'en mêle pas. Voici vingt ans que je vis à Turin, j'ai écrit, j'ai parlé, j'ai agi en public, mais je défie quiconque de citer seulement une ligne, un parole, un fait qui puisse mériter une censure du Gouvernement. Si je suis coupable, qu'on me punisse ; si je ne le suis pas, qu'on me laisse m'occuper en paix de mon œuvre.

— Ah ! Monsieur l'abbé, quelles belles paroles, s'exclame Farini ; vous ne me ferez jamais admettre que vous partagez nos idées, les idées du Gouvernement.

— A une époque de si grande liberté d'opinion, Monsieur le Ministre voudrait-il faire grief à un citoyen de penser ce que bon lui semble, ou lui imposer tyranniquement ses idées ? Quelle que soit mon opinion personnelle sur la conduite du Gouvernement et sur certains faits du jour, je répète que, ni à la maison, ni au dehors, je n'ai jamais dit ou fait quoi que ce soit qui puisse me faire passer pour un ennemi de mon pays. Cela devrait suffire aux autorités. Mais je vais plus loin, Excellence. Je recueille dans ma maison des centaines d'enfants pauvres ou abandonnés, et je les prépare à une carrière honorable ; je diminue le nombre des vagabonds, des fainéants ! j'augmente celui des gens laborieux, instruits, honnêtes ; je coopère donc au bien de beaucoup de familles et de la société.

Comme d'habitude, Don Bosco parle plutôt lentement et sans élever la voix. Ferme, mais toujours calme, souvent souriant, il parle en prêtre.

Les deux ministres sont pris de court. Cavour, le premier, tente un dilemme qu'il croit subtil :

— Sans aucun doute, Don Bosco croit à l'Évangile ; or l'Évangile dit que celui qui est avec le Christ ne peut être avec le monde, donc si vous êtes avec le Pape et, par conséquent, avec le Christ, vous ne pouvez être avec le Gouvernement. « Que votre parole soit oui ou non. » Soyons francs : ou avec Dieu ou avec le monde.

A Dieu et à César. Don Bosco répond :

— Ce raisonnement laisse croire que Monsieur le Comte et le Gouvernement sont non seulement contre le Pape mais contre l'Évangile, contre Jésus-Christ lui-même. Pour ma part, sincè-

rement, j'ai de la peine à croire que le Comte Cavour et le Commandeur Farini en sont venus à un degré d'impiété tel qu'ils renoncent à cette religion dans laquelle ils sont nés et ont été élevés, et pour laquelle ils ont plusieurs fois manifesté respect et admiration. Quoi qu'il en soit, l'Évangile répond à Votre Excellence lorsqu'il dit : « Donnez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Selon l'Évangile, un sujet de n'importe quel Etat peut être un bon catholique, être avec le Pape, penser comme le Pape, faire du bien à son semblable et, en même temps, être avec César, c'est-à-dire observer les lois du Gouvernement, sauf le cas où il aurait affaire à des persécuteurs de la religion ou à des tyrans de la conscience et de la liberté... Monsieur le Comte croit-il, oui ou non, que Don Bosco est un conspirateur, un ennemi de la patrie, un menteur ?

— Jamais ! Jamais, réplique Cavour. Bien plus, j'ai toujours vu en vous le type du véritable gentilhomme et je veux que toutes les histoires cessent et qu'on vous laisse en paix.

— Mais, prudence, cher abbé, ajoute Farini. Nous sommes en des temps difficiles ; un moucheron peut se transformer en chameau. Gardez-vous de ceux qui passent pour vos amis et qui pourtant trahissent.

— Je vous en prie, Monsieur le Ministre, si vous avez un conseil à donner ou quelque mesure à prendre, veuillez agir en père, et non avec des menaces qui causeraient des dommages irréparables à une œuvre qui donne des soucis au Gouvernement et aux personnes privées.

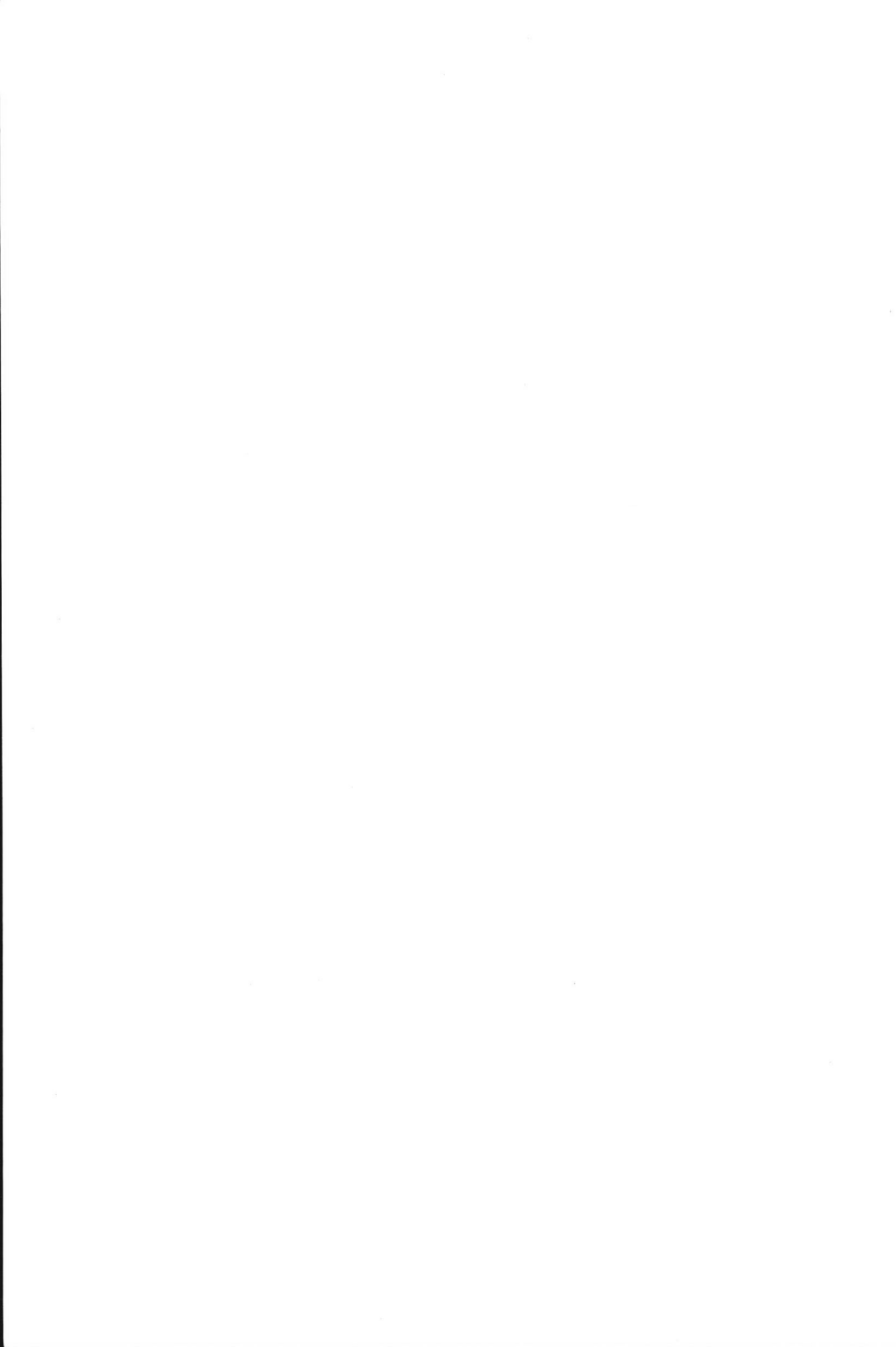
— D'accord ! Mais tenez-vous toujours loin de la politique.

— Je n'en ai jamais été proche, je ne suis d'aucun parti.

— C'est entendu, conclut Cavour. Nous serons encore amis à l'avenir. Et vous... priez pour moi.

— Oui, je prierai Dieu qu'Il vous aide pendant la vie et à l'heure de la mort, conclut Don Bosco en serrant la main que les deux ministres lui tendent.

La publicité que la presse « indépendante » avait donnée aux perquisitions porta le nombre des garçons recueillis à l'Oratoire de 300 à 500. Et, deux jours après ce fameux colloque, Farini lui-même demandait une place gratuite pour un de ses protégés. Et ce ne fut pas la seule fois.



don bosco

garant du conclave de 1878

L. FIORA

On est loin, en lisant les lignes qui suivent, d'un Don Bosco amuseur d'enfants ou amuseur public... C'est le Sage qui apparaît ici et à qui même les plus hautes autorités recourront maintes fois. Ainsi à l'occasion du Conclave de 1878.

Comparer les derniers Conclaves avec celui-là, qui à la mort de Pie IX a élu Léon XIII, apporterait certainement une impression réconfortante. Il serait aisé, en effet, de mesurer l'évolution et les affirmations de la spiritualité de l'Eglise depuis cette date. Les « Memorie Biografiche » nous ont laissé un écho de la situation de cette époque. Nous sommes heureux de voir Don Bosco agir en responsable dans une œuvre qu'il assumait avec passion : le service de l'Eglise et du Pape. Cf. « Voci Fraterne », Sept.-Oct. 1978, p. 5)

Le père Luigi Fiora est l'actuel Procureur Général des Salésiens près le Saint-Siège et le Postulateur Général pour les Causes de béatification et de canonisation de la Famille salésienne.

« Je viens m'informer si le Gouvernement entend assurer la liberté du Conclave. » Par ces paroles, il y a 100 ans, en février 1878, Don Bosco prenait contact avec Son Excellence Crispi ; on était à la veille du Conclave qui allait élire le Pape Léon XIII.

La requête de Don Bosco s'expliquait par les vives préoccupations qui agitaient les Cardinaux à la mort de Pie IX. Les Eminents Electeurs pourraient-ils se réunir à Rome ? L'élection pourrait-elle se dérouler en toute liberté, sans ingérences extérieures ? L'attitude du Gouvernement était incertaine : il était poussé par l'extrême-gauche à s'immiscer dans les affaires du Vatican, en dépit des lois de garanties. La place était troublée par les agitateurs et l'on craignait des actes inconsidérés. Les Cardinaux envisageaient même l'éventualité de tenir le Conclave hors de Rome et de l'Italie.

En ces jours incertains, l'idée vint d'une intervention de Don Bosco, qui se trouvait à Rome. Don Bosco, toujours prompt à rendre service à l'Eglise et au Pape, se prêta volontiers à cette démarche. Il reçut un mandat « officieux » : s'informer des véritables intentions du Gouvernement en approchant quelques personnalités politiques.

Un premier entretien eut lieu avec le ministre de la Grâce, de la Justice et des Cultes, Pascal-Stanislas Mancini.

Le second entretien eut lieu avec l'Honorable Crispi, ministre de l'Intérieur. Il traduit l'esprit du temps et nous révèle à la fois le tact de Don Bosco au milieu des troubles en Italie et son habileté à orienter les événements sur la voie constructive de la conciliation. Nous nous référons au texte même des « *Memorie Biografiche* » (M.B. XIII, 481...). Si ces pages illustrent des situations historiques, elles gardent aujourd'hui même un vif intérêt :

En ces jours d'incertitudes et d'anxiété, l'action de Don Bosco apparut décisive. Il fut chargé « officieusement » de s'informer des intentions réelles du Gouvernement : le Cardinal Pecci approuva ce choix si opportun. Don Bosco se présenta donc au Garde des Sceaux, P.-S. Mancini, ministre de la Grâce, de la Justice et des Cultes. Celui-ci se montra grossier au point de ne pas même tourner ses regards vers le prêtre debout devant lui, chapeau en main !... Aux questions respectueuses de Don Bosco, il donnait des réponses sèches, frisant l'ironie et le mépris, à tel point que le Serviteur de Dieu, au moment de prendre congé, se crut obligé de lui dire, calme et digne : « Monsieur, je vous en prie, ayez au moins quelques égards pour ceux qui m'ont envoyé. »

Sa mission concernait surtout l'Honorable Crispi, ministre de l'Intérieur. La première rencontre avec Crispi eut lieu dans son bureau : elle fut peu encourageante. Quand le Saint entra, il le trouve affalé dans son fauteuil, les jambes croisées ; il fumait. Don Bosco resta devant lui, debout ; le ministre, lui, ne rectifia pas sa position.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'un ton bourru.

— Je suis Don Bosco.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Je viens vous demander si le Gouvernement entend protéger la liberté du Conclave.

— Et qui êtes-vous pour me poser une telle question ? Quels sont vos pouvoirs ?

— Je dois donner une réponse au Cardinal Camerlingue.

— Eh bien, le Gouvernement fera son devoir ! répondit sèchement le ministre.

— Et qu'entendez-vous par ce mot « devoir » ?

— Mais enfin, qui vous a chargé de me poser une telle question ?

— Peu importe, répliqua paisiblement Don Bosco. J'ai besoin d'une prompte réponse. Si le Gouvernement n'entend pas assurer au Conclave une pleine et entière liberté, je dois le savoir tout de suite. Les Cardinaux veulent prendre une décision sans délai. Ils ont déjà pris toutes les dispositions, prêts à faire face à toute éventualité : dès maintenant et sans faute, le Conclave pourrait se faire à Venise, à Vienne ou en Avignon, au gré de la conjoncture. Toutefois, je me permets de faire remarquer à Votre Excellence qu'il est de l'intérêt du Gouvernement que le Pape soit élu à Rome ; cependant que Leurs Excellences n'oublient pas la loi des garanties et que les Puissances européennes observent le déroulement d'un fait qui intéresse le monde entier.

Crispi resta un moment pensif ; puis il se leva, tendit la main à Don Bosco et lui dit : « Assurez donc de ma part les Cardinaux que le Gouvernement respectera et fera respecter le Conclave et que l'ordre public ne sera troublé d'aucune manière. » Ceci dit, il s'assit de nouveau, invita Don Bosco à faire de même et poursuivit : « Ainsi donc vous êtes Don Bosco ? » et il se mit à parler familièrement de Turin, de l'ancien Oratoire de Valdocco. Il avait connu l'Oratoire en 1852. Il habitait alors un petit appartement de deux ou trois pièces, rue des Orphelins, près de la Consolata où il allait prier de temps en temps. Après avoir évoqué ces lointains souvenirs, il poursuivit : « Il m'est arrivé quelquefois de venir me confesser à vous, à l'Oratoire. Vous le rappelez-vous, Don Bosco ? » « Je ne m'en souviens pas, répondit Don Bosco en souriant, mais si vous le désirez je suis prêt à vous entendre à l'instant même. » « J'en aurais bien besoin !... », fit le ministre en riant de l'aveu qui lui avait échappé. Il se plut même à rappeler ces années déjà lointaines, alors qu'il venait s'entretenir avec Don Bosco, qu'il en recevait réconfort et non de simples paroles. « Mes embarras passés, dit-il, étaient bien peu de choses comparés à ceux d'aujourd'hui », et il ajoutait : « Mais alors j'avais la foi ; oui, j'avais la foi ; maintenant nous ne l'avons plus. »

Puis, Crispi demanda à Don Bosco des nouvelles sur la marche de son œuvre. Il en vint à parler des méthodes éducatives, à se plaindre des désordres qui se produisent dans les prisons pour jeunes délinquants. La conversation se prolongea sur ce sujet.

Le ministre écouta les avis de Don Bosco. Quant aux lieux de réclusion où les jeunes prisonniers loin de s'amender empiraient, il exprima le désir qu'ils fussent confiés à des éducateurs formés à l'Oratoire de Don Bosco. Il lui demanda un projet de son système pédagogique pour l'examiner. Le Saint saisissait très bien que le ministre ne pouvait prendre lui-même une telle décision ; cependant, il le laissa s'exprimer, lui promit de lui faire parvenir son point de vue au sujet de la réorganisation des maisons d'arrêt pour mineurs délinquants. L'entrevue ne pouvait se terminer en termes plus cordiaux.

Don Bosco s'empressa d'aller rendre compte de sa mission « officielle ». La réponse du ministre parut satisfaisante. Crispi était, certes, un homme à poigne : il tint parole, et grâce à son énergie les bruits concernant des désordres publics cessèrent comme par enchantement.

Don Bosco, protagoniste de l'Histoire de l'Eglise et de l'Italie

L'évocation de cet épisode avec la simplicité du récit qui fait ressortir la personnalité de Don Bosco et nous le montre face aux Grands de son temps, nous interpelle. Ne demandons-nous pas souvent à notre Saint des directives dans nos modestes difficultés ?

Si nous comparons, en premier lieu, la sérénité et la liberté dont bénéficièrent les Conclaves de 1978 avec les appréhensions du Conclave de 1878, nous devons en tirer des conclusions d'optimisme et d'espérance. La réalité spirituelle de l'Eglise a parcouru un long chemin dans l'Histoire. Prenons-en acte, affermissons notre confiance.

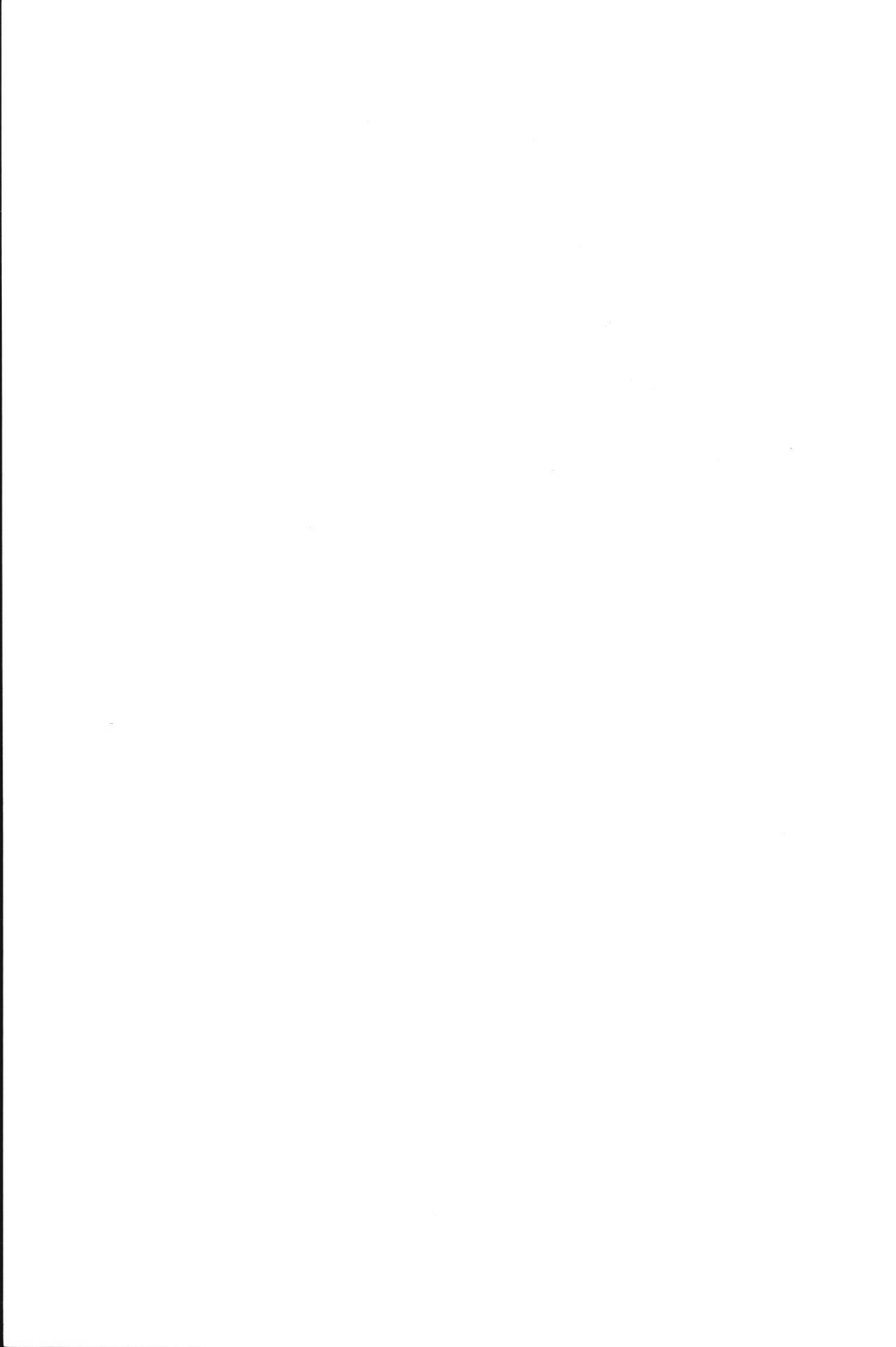
Quant à Don Bosco, notons ceci : tout absorbé qu'il fût par le petit monde de ses garçons et par ses affaires, ni les événements de l'Eglise, ni ceux de l'Etat ne le laissaient indifférent. Il avait conscience de ses responsabilités ; il avait le courage de rendre service, à ses risques et périls ; il mettait lui-même en pratique le programme civil et religieux qu'il ne cessa de présenter à ses jeunes gens et aux anciens. « Bons citoyens, bons

chrétiens.» Heureuses prémices de « Gaudium et Spes » (Vatican II).

Enfin, nous soulignons volontiers l'esprit sacerdotal de Don Bosco : au moment où la conversation s'égarait semblait-il, il savait la ramener dans les voies du bien spirituel. Les enfants tant aimés, les enfants pauvres et nécessiteux étaient eux-mêmes toujours présents à son affectueuse sollicitude et à ses soucis apostoliques. Ils devenaient eux-mêmes les véritables protagonistes de ses entretiens avec les hommes politiques : sa mission au milieu des jeunes en recevait un éclairage de vérité et en acquérait de plus vastes proportions.

Une question surgit dans notre esprit : quelle aurait été l'insertion de Don Bosco et de ses jeunes dans la nouvelle réalité des Conclaves de 1978 ? L'Archevêque salésien de Santiago du Chili, le Cardinal Silva Henriquez, nous a raconté qu'au soir du 3 septembre, sur la place Saint-Pierre, il s'approcha du Pape Jean-Paul 1^{er} pour l'acte d'obédience. Celui-ci, prenant les devants, s'adressa spontanément à lui : « Le Pape peut-il toujours compter sur la prière des Salésiens ? » Le Cardinal Silva lui donna au nom de toute la famille salésienne la réponse qu'aurait donnée Don Bosco.

Traduction : P. Dunand.



si tu avais la foi de don bosco

J.-B. HALNA

Pour qui connaît tant soit peu la vie de Saint Jean Bosco, c'est entonner une porte ouverte que d'insister sur son esprit de foi. « Comme s'il voyait l'invisible... » Entre mille autres, voici trois faits qui nous invitent à réfléchir.

1. Une « Lecture » précédente nous a rappelé que, à la mort de Pie IX, Don Bosco fut chargé de demander au ministre Crispi des garanties pour la liberté du Conclave. C'est à cette occasion qu'il rencontra le futur Léon XIII. D'abord distantes et assez peu bienveillantes, les relations entre le nouveau Pape et Don Bosco ne tardèrent pas à s'améliorer au point de devenir chaleureuses et amicales. En mars 1879, le Pape demande à Don Bosco de se charger de la construction de l'église du Sacré-Cœur, à Rome, dont les travaux étaient interrompus faute de ressources. A peine de retour à Turin, Don Bosco réunit ses Conseillers pour les informer de la mission qui lui était confiée et demander leur avis. Tous, sans exception, votèrent contre.

Don Bosco sourit et leur demanda de réfléchir encore. Et voici le discours qu'il leur tint : « Vous m'avez tous répondu par un non bien rond. C'est très bien. Je sais que vous avez agi selon la prudence qui s'impose dans les cas sérieux ; et celui-ci est de grande importance. Mais si au lieu de me donner un non, vous me donnez un oui, je puis vous assurer que le Cœur de Jésus enverra les moyens nécessaires pour construire son Eglise. Il paiera nos dettes et nous gratifiera encore d'un beau pourboire ». Alors, on prit le projet en considération, on le trouva trop mesquin pour Rome ; on étudia et on proposa un projet plus vaste... et, avec la bénédiction du Saint-Père, les choses se passèrent selon les prévisions de Don Bosco. Mais le bon vieillard y laissa sa vie, car il dut parcourir l'Italie et la France

pour mendier, alors que sa santé était déjà en bien mauvais état. Il mourut en laissant des dettes à Don Rua, tout en lui recommandant de ne pas en parler et en l'assurant que, du Paradis, il l'aiderait à les payer. Et Don Rua put toucher du doigt, en cette circonstance, l'intervention de la Providence.

2. Sur ce, dès le mois d'août, Don Rua doit courir à Marseille à la place de Don Bosco, dont la vue baissait de plus en plus. Il s'agissait d'organiser des retraites pour les prêtres du diocèse pendant les vacances scolaires. En fait, il fallut s'en tenir à celle qui avait été prévue pour les Salésiens, car la persécution, déchaînée d'abord contre les Jésuites, menaçait aussi les autres religieux. Septembre et octobre furent deux mois de terreur, sous les coups des sectes maçonniques de l'époque, surtout à cause de deux jeunes abbés qui jouèrent les « Judas », les Salésiens ne furent pas épargnés. Mais les Coopérateurs montèrent la garde jour et nuit autour de la maison tant que dura la tempête et, en fin de compte, on put ouvrir de nouveau l'Oratoire et reprendre les classes normalement.

Entre-temps, Don Bologne avait prévu et préparé le départ de tous les Salésiens pour l'Italie. Un télégramme priait le Directeur d'Alassio de préparer une quarantaine de lits pour les confrères salésiens et leurs orphelins en route vers Turin. « Ce soir, nous serons tous parmi vous », disait le télégramme. Don Cerutti prévint en hâte Don Rua, lequel courut chez Don Bosco. Don Bosco sursauta : « Que dis-tu ? C'est impossible ! Ils ne seront pas chassés : je l'ai écrit à Don Bologne. » « Cependant, insiste Don Rua en montrant la lettre, Don Cerutti nous écrit qu'ils sont déjà à Alassio. » — « Mais non ! c'est impossible... Puisque je te dis qu'ils ne doivent pas être chassés... » Il prit la lettre, puis il ajoute : « Il y a là une erreur. Laisse-moi la lettre, je vais écrire à Don Bologne. Tu verras que je dis vrai. »

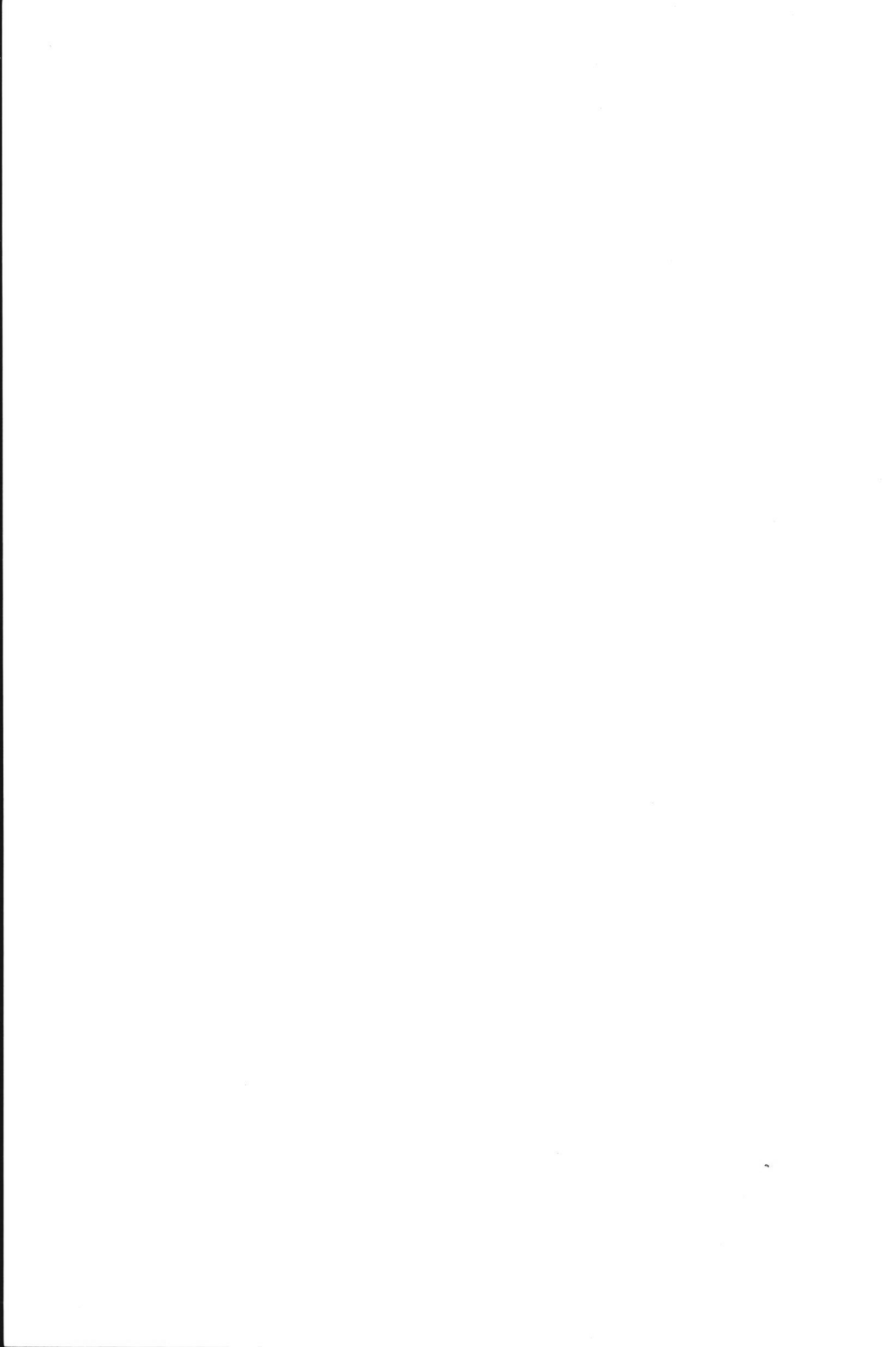
Et, sur-le-champ, il écrivit à Marseille. La réponse ne se fait pas attendre : les Salésiens n'avaient pas bougé... Le soir du 1^{er} décembre, alors que tous les Supérieurs se trouvaient à San Benigno Canavese, on connut le secret de la tranquillité de Don Bosco. Aux alentours du 8 septembre, il avait vu en songe la Vierge Marie protéger de son manteau la maison de France contre les assauts furieux. Il conclut en exhortant ses auditeurs à avoir toujours confiance dans la Vierge Marie.

Don Rua objecta : « Il y a beaucoup d'autres Congrégations qui ont de la dévotion pour la Sainte Vierge. Comment se fait-

il... ? » — « La Madone fait ce qu'elle veut », répondit Don Bosco (Cf. Don Favini - Vie de Don Rua).

3. Trois ans passèrent — du 31 janvier au 31 mars 1883 —, Don Bosco entreprend son fameux voyage à travers la France. Devant quitter Turin pour plusieurs mois, il jugea convenable de prendre congé de son archevêque, Mgr Gastaldi, et de lui demander sa bénédiction. Il se rendit donc au palais épiscopal. Il ne put obtenir l'audience désirée. Sur le chemin du retour, il dit : « Monseigneur n'a pas voulu me recevoir. Bientôt, il me cherchera, mais ne me trouvera pas : je serai absent. » Paroles prophétiques. Le matin de Pâques, le glas remplaça les carillons de fête dans les clochers de Turin : Monseigneur était mort, alors que l'on attendait pour la messe pontificale. Au dire d'un témoin les dernières paroles que prononça l'archevêque furent : « Ah ; Don Bosco... Ah ! Don Bosco. » (Ceria. MB XV, p. 31, note 2). Don Bosco se trouvait à Paris. Aussitôt, il ordonna de célébrer dans la basilique Marie-Auxiliatrice un service solennel pour le repos de l'âme de l'archevêque. Les parents y furent invités ; mais très peu répondirent à l'invitation, même pas la Comtesse Maze, nièce de l'archevêque, qui était restée en excellents termes avec Don Bosco.


C'est que, d'abord ami de Don Bosco, qui le recommanda chaudement pour l'évêché de Saluzzo, puis pour l'archevêché de Turin, Mgr Gastaldi ne tarda pas à changer totalement de sentiments. Ce furent dix années de souffrances pour le pauvre fondateur. Un jour que Don Albera lui demandait sa pensée à propos de l'intervention fréquente de la Sainte Vierge dans sa vie, dans ses œuvres, il répondit : « Tous étaient contre Don Bosco ; il fallait bien que la Madone vienne à son aide. » Avec le Cardinal Cagliero, au cours de sa longue déposition au procès (page 7), nous pouvons conclure : « Ce n'est pas sans la permission de Dieu que Don Bosco, pour une plus grande sainteté, rencontra un opposant en celui qu'il pensait devoir être son fidèle et puissant protecteur, précisément au moment le plus glorieux et le plus fécond de son apostolat... Cette croix, que le Seigneur lui mit sur les épaules, il la porta humblement, sans se plaindre ni récriminer, sans perdre une seule fois la paix intérieure, ni cesser de travailler à l'expansion de son œuvre. Il conserva toujours cette paix de l'âme, qui lui venait de son inaltérable union avec Dieu, qui est la caractéristique des saints. »



"géant de charité" don bosco

Mgr LAVALLEE

Même mission pour saint François de Sales et pour saint Jean Bosco : la charité. C'est ce qui leur donne des traits communs, un air de famille, une véritable filiation qui rattache Don Bosco à l'évêque de Genève, entre tous les autres patriarches dont sont issues les familles religieuses.

 Il est sans doute très rare de rencontrer un être pris et investi par une pensée au point où Jean Bosco le fut par sa vocation. Quand je cherche un fait analogue, je me reporte spontanément à Jeanne d'Arc. A treize ans, elle entendit, pour la première fois, les voix qui lui donnaient sa mission. Ces voix descendent dans le fond de son âme et en prennent possession tyranniquement. A dix-neuf ans, le bûcher de Rouen la réduisait en cendres : il faudrait dire plutôt que l'appel divin qui, à treize ans, s'était emparé de son âme et de sa chair acheva alors de dévorer sa vie.

Jean Bosco avait neuf ans quand un rêve lui signifia l'appel de Dieu. Je me représente un ange venant transverbérer le cœur de cet enfant endormi. Vous avez lu, comme moi, la vie de Don Bosco. Avez-vous lu, comme moi, que la partie la plus formidable de sa vie, il l'a vécue entre sa neuvième année et son sacerdoce, dans cette lutte héroïque contre les obstacles qui, à l'envi, barraient la route, pour le détourner du but ?

... Que cet adolescent, dont la délicatesse d'âme se révélera dans sa tendresse d'âme pour ses enfants, et que sa noblesse native mettra tout naturellement en état de traiter avec la Cour de Savoie et celle du Vatican, se soit plié à toutes les humiliations que la réalisation de son rêve imposait à sa pauvreté ; qu'il ait eu le courage de briser successivement toutes les entraves qui venaient se nouer à ses chevilles pour l'empêcher d'avancer, ne disons pas que ce soit une préparation à la vie héroïque : c'en est peut-être le sommet.

Or, quelle était la nature du rêve qui s'était emparé si souverainement de sa vie ? J'ose dire que c'était de tenter une expérience de la vertu miraculeuse de la charité sur les maux dont souffrent les hommes. L'éclair qui avait jailli un jour dans l'esprit de Pasteur, qu'il pourrait écarter de l'humanité l'horreur des convulsions de la rage, avait suffi pour l'enfermer dans son laboratoire comme dans une prison, et pour subordonner toute son activité au succès de son expérience. Ainsi en fut-il de Jean Bosco. Dieu lui avait donné un cœur tendre. A l'âge que La Fontaine dit être sans pitié, il avait vu son merle apprivoisé dévoré par un chat ; pendant plusieurs jours, il vécut dans une tristesse morne... Un peu plus tard, il s'éprit — c'est le mot — d'une affection exquisément pure pour son camarade Comolo, dont la piété douce le séduisait.

On devine si ses expériences personnelles de la misère humaines affinèrent encore cette sensibilité native... Je me garderai bien de donner des rêves de Don Bosco une explication simplement naturelle... Les avertissements divins trouvaient dans la nature de Don Bosco, ouverte à la pitié, une puissance toute prête à s'orienter à leur souffle. De toute sa nature, et de toute sa foi, il croyait que le grand remède pour l'âme de la société, c'était la charité.

... Le jour, comme la nuit, Don Bosco rêvait ; il rêvait de transformations sociales pour la société. Il croyait que beaucoup de ceux que nous appelons des coupables sont, surtout, des malheureux, qui n'ont jamais rencontré sur le chemin ce thaumaturge : la charité ; qu'elle est capable de faire des miracles ; que si on l'étendait sur le monde, on verrait se produire des merveilles. Pie XI a dit que Don Bosco fut un « géant de la charité ». S'il a mis au service de la charité des forces gigantesques, c'est que, d'abord, il a eu foi en elle ; il a cru que, comme elle fut la source de la vie du monde et en sera la consommation, ainsi est-elle, pour le monde, comme pour chacun de nous, la voie du salut

un cœur de prêtre

J.-B. HALNA

Don Bosco n'avait rien d'un naïf. Aumônier des prisons, il fait l'apprentissage de l'efficacité de la bonté évangélique. Non point d'ailleurs par simple tactique : c'est un fait que Don Bosco était bon. Mais à la bonté et à la patience, il joignait, quand il le fallait, une détermination résolue. A certains de ses garçons, il savait qu'il ne pouvait accorder qu'une confiance limitée.

Ce qui ne l'empêchait pas de s'efforcer de les amener aux pieds du Christ. A lire **son emploi du temps**, nous constatons qu'il avait les nerfs solides. **Le dimanche et les jours de fête**, « je me trouvais de bonne heure au confessionnal ; célébration de la messe, à 9 heures, avec prédication. Cours de chant, de littérature jusqu'à midi. A 13 h, récréation, puis catéchisme, vêpres, instruction, salut du Saint Sacrement. De nouveau, récréation, chant et classe jusqu'à la tombée de la nuit ». **En semaine**, en plus de ses visites à ses jeunes sur les chantiers et dans les usines, de ses multiples démarches et de son travail d'information auprès d'éducateurs, patrons, ouvriers, etc., la vie nouvelle de l'Oratoire l'accaparait d'une façon incroyable... « Durant la semaine, je devais travailler pour mes apprentis, faire la classe à une dizaine de jeunes : le soir, leçon de français, d'arithmétique, de plain-chant, de musique vocale, de piano, d'harmonium. Je ne sais comment j'ai pu tenir ». Ses premiers collaborateurs le lâchent ; il en forme d'autres, et se voit poussé à fonder sa famille religieuse.

Avec le recul de l'Histoire, on est tenté d'idéaliser le « climat familial » de l'Oratoire. L'esprit de famille, certes ! Mais l'indispensable discipline donnait pas mal de fil à retordre à l'équipe improvisée des premiers temps.. De quoi nous consoler de nos tâtonnements de « jeune assistant ! ». En dépit d'avis répétés, Don Bosco ne pouvait pas toujours empêcher ses collaborateurs de traiter les élèves avec rudesse, soit parce que certains de ses assistants étaient de nature plutôt grossière et impérieuse,

soit parce que leur courte patience était souvent mise à rude épreuve. Aussi, **spécialement à l'église (!)**, distribuèrent-ils de fortes taloches aux quelques-uns qui dormaient ou qui dérangeaient pendant le sermon ou les prières. C'est pour cela que, quelquefois, il y eut du mécontentement (nous disons : du mauvais esprit) à l'intérieur et à l'extérieur de l'Oratoire. Quant à Don Bosco, craignant de décourager certains surveillants qui étaient tout de même pleins de bonne volonté, il feignait de ne rien voir en prêchant, et il s'efforçait de se maîtriser. Toutefois, résolu à mettre un terme à ce désordre, il s'entendit avec le jeune Bosio qui, dès 1841, avait commencé à l'aider à Saint-François d'Assise. Bosio, qui pendant quarante-six ans resta amicalement fidèle, fut tout joyeux de tirer Don Bosco d'embarras. Lorsqu'avaient pris fin les prières qu'il dirigeait au chœur, il circulait dans l'église pour empêcher tout acte de violence de ses compagnons assistants. De temps à autre, il secouait légèrement ceux qui dormaient et, parfois, s'il voyait qu'ils faisaient exprès de se laisser aller au sommeil, avec la désagréable surprise d'une pincée de tabac dans le nez, il les obligeait à se redresser. » (M.B., III, 114)

« En fait, assure le jeune Chiasso, qui se trouvait à l'Oratoire à cette époque, Don Bosco ne punissait jamais, sauf en de très rares occasions, où il avait affaire avec quelqu'un d'insolent rebelle, ou un blasphémateur, ou quelqu'un qui tenait des conversations immorales. Et la punition n'intervenait que dans les seuls cas où, tout scandale évité, le renvoi de l'Oratoire aurait été fatal pour l'âme de ce jeune inexpérimenté. Les camarades ne s'apercevaient que difficilement de la punition infligée ; mais, quelquefois, ils s'en rendaient compte ; tous prenaient parti pour Don Bosco et disaient : « Il a bien fait ». Par la suite les coupables en convenaient aussi, parce que Don Bosco ne se laissait pas guider par son amour-propre blessé : il continuait à les traiter avec douceur.

Toutefois, ce serait une erreur de croire que chez Don Bosco une telle amabilité pût devenir faiblesse ou négligence. Il savait se fâcher, parce que la colère, elle aussi, est l'instrument de la vertu ; mais seulement à bon escient, et seulement quand il s'agissait de l'honneur de Dieu outragé. »

donnez le superflu

DON BOSCO

Nous retranscrivons, tel quel, ce texte des Mémoires Biographiques... Ainsi parla Don Bosco, à Marseille, le 17 février 1881, dans une conférence aux Coopérateurs.

Comment s'exprimerait-il, aujourd'hui — mis à part style et orthographe —, sur le fond ?

Il y a gros à parier que « prenant la tête de l'Internationale des Jeunes » (Helder Camara, parlant de Don Bosco, à Récife, le 10 juillet 1968), il saurait interpeller courageusement et évangéliquement notre Société de profit et de consommation.

« ... Mon Dieu, je dis, pourquoi vous m'avez pas créé riche, pourquoi vous me donnez pas de l'argent pour recevoir chez nous tous les pauvres garçons et en faire des bons citoyens sur la terre et des bon chrétiens pour le ciel en préparant aussi un bon avenir à la société civile !

C'est vrai, je n'ai pas le bonheur des richesses, mais j'ai l'incomparable bonheur d'avoir des coopérateurs et des coopératrices qui sont bien riches de bonne volonté, de charité, qui ont déjà fait, qui font et qui feront toujours tous les sacrifices pour venir en aide à accomplir et à soutenir l'œuvre de Dieu, l'œuvre protégée par notre grande Mère la très Sainte Vierge Marie.

Courage donc, à l'œuvre, ô charitables coopérateurs, courage à l'Œuvre. Mais comment faire à trouver l'argent ? Dieu nous le dit : « Quod superest, date eleemosynam » ; tout le superflu donnez-le aumône. Maintenant, donnez votre superflu pour l'orphelinat Beaujour, et l'orphelinat sera terminé.

Mais vous me dites : Quelles choses entendez-vous par superflu ? Ecoutez, mes respectables Coopérateurs ; tout le bien temporel, toutes les richesses vous ont été donnés par Dieu ; mais, en les donnant, il nous donne la liberté de choisir tout ce qui est nécessaire pour nous. Pas plus. Mais Dieu qui est maître de nous, de nos propriétés et de tout notre argent, Dieu de-

mande un compte sévère de toutes choses qui ne nous sont pas nécessaires, si nous ne les donnons pas selon son commandement. Je suis sûr que si nous, avec une bonne volonté, nous mettons dans un côté notre superflu, nous aurons sans doute les moyens nécessaires pour notre œuvre.

Vous direz : Est-ce une obligation de donner tout le superflu en bonnes œuvres ? Je ne peux pas vous donner d'autre réponse hors de celle-là, que le divin Sauveur nous commande de donner : Donner le superflu. Il n'a pas voulu fixer des bornes et moi je n'ai pas la hardiesse de changer sa doctrine.

Je vous dirai seulement que notre Seigneur, dans la crainte que les chrétiens n'auraient pas bien compris ces paroles et qu'il lui ne veut pas donner une grande importance, il a ajouté que c'est plus facile qu'un chameau entre dans le trou d'une aiguille, qu'un riche se sauve. C'est-à-dire qu'il faut un miracle et un grand miracle, dit Saint Augustin, qu'un riche se sauve, s'il ne fait pas un bon usage de ses richesses en donnant le superflu aux pauvres. Entrons donc dans nos maisons et on trouvera quelque chose de superflu dans les habillements, dans les meubles, dans la table, dans les voyages, dans les frais et dans la conservation de l'argent, et dans des autres choses qui ne soient pas nécessaires.

Autre moyen encore pour venir en aide aux pauvres, c'est de nous constituer comme des quêteurs et des quêteuses en faisant connaître à nos parents, à nos amis l'importance de faire l'aumône. C'est Dieu qui nous le dit. Donnez et on vous donnera. « Date et dabitur vobis... »

Mais dans l'autre vie, quelles choses nous gagnerons avec l'aumône ? On goûtera le bonheur éternel ; et les âmes que nous avons soignées, mises dans l'orphelinat, habillées, nourries, seront des puissantes protectrices chez Dieu au moment que nous nous présenterons au tribunal de Dieu, pour Lui rendre compte des actions de la vie... »


(M.B., XV, 693)

don bosco et les riches

R. LOSS

Raymond Loss, salésien, est directeur de l'Institut San Zeno de Vérone, école professionnelle et technique, et supérieur d'une communauté salésienne qui compte, en 1987, 39 confrères dont 22 coadjuteurs.

Ces lignes nous aideront, dans leur contexte historique, à éclairer et mieux saisir l'attitude de Don Bosco et sa pensée (cf. ANS., Février 1987, p. 2).

 on Bosco fut certainement un homme parmi les plus doux, les meilleurs et les plus accommodants. Le fait même qu'il ait choisi saint François de Sales comme modèle, le saint de la douceur, affirme que cette qualité — avec toutes ses conséquences — constituait pour Don Bosco un programme de vie.

Toutefois il se trouve des sujets, des points cruciaux sur lesquels, comme homme et surtout comme prêtre et comme chrétien, il devient intransigeant et ferme jusqu'à sembler « dur », en l'une ou l'autre circonstance.

L'un de ces points est son attitude, évangéliquement exigeante en face des riches. A son époque, l'Etat était encore loin de devenir, comme aujourd'hui chez nous, un appareil socio-économique — welfare state — garant d'une plus équitable distribution des services et des biens. S'étonner que Don Bosco n'ait pas parlé en termes de « justice sociale » équivaldrait à se scandaliser qu'il n'ait pas eu la mentalité de notre époque : une ingénuité dans laquelle ne pourra tomber que celui qui n'a pas une sensibilité historique. Ceci pourtant n'enlève pas à Don Bosco le mérite d'avoir « travaillé » selon la justice « évangélique ».

L'abondance et la distribution des biens, aux temps de Don Bosco, étaient encore, de manière déterminante, aux mains des propriétaires terriens ou industriels. Si Don Bosco n'a pas pris d'attitude contestataires vis-à-vis des institutions, il a su par

contre les adopter face à ceux qui détenaient le pouvoir économique, c'est-à-dire les riches.

C'est à eux qu'il s'adressait avec insistance pour demander de l'aide pour ses jeunes et ses œuvres, au point d'en devenir objet de critiques. Il avait le sentiment que ses requêtes même devenaient une « charité » faite aux riches ; alors il les faisait avec délicatesse, avec gratitude, mais aussi avec liberté évangélique.

Dans la longue série d'épisodes qui pourraient documenter ces affirmations, nous choisissons deux petits faits survenus en 1887.

Le premier se rapporte à un moment du voyage qu'il entreprit le 20 avril 1887 pour aller à Rome assister à la consécration de la basilique du Sacré-Cœur. Un voyage par petites étapes, durant lequel il rencontra de très nombreuses personnes.

« Dans l'après-midi du 22 avril — raconte Don Ceria, dans les M.B., XVIII, 306-307 —, monté en voiture en compagnie de Don Belmonte et Don Viglietti, il se dirigea vers Sestri Ponente pour rendre visite à une bienfaitrice : Louise Cataldi. Sur le point de le quitter, M^{me} Cataldi lui demanda : "Dites-moi, Don Bosco, que dois-je faire pour assurer mon salut éternel ?" Il est fort probable que cette personne s'attendait à quelque conseil spirituel de vie ascétique et sans doute aussi à une parole rassurante ; mais Don Bosco, de manière appuyée, lui répondit : "Pour être sauvée vous devrez devenir pauvre comme Job". Sous une forme hyperbolique, il répétait la conception bien connue qu'il avait sur la mesure de l'aumône que les riches sont tenus de faire, s'ils ne veulent pas faillir à la mission sociale à eux confiée par la Providence.

La bonne dame fut toute déconcertée par cette répartie au point d'en être sans voix ni geste. Don Belmonte, qui était demeuré dans l'antichambre et, au moment où la porte s'ouvrait, avait saisi les derniers mots de Don Bosco, lui demanda comment il avait pu avoir le courage de tenir un tel langage à une personne qui faisait si abondamment l'aumône. "Vois-tu, lui répondit Don Bosco, aux gens de condition il n'y a personne qui ose dire la vérité." »

Une deuxième anecdote met en lumière combien la pensée du salut des riches était constante et enracinée dans le souci pastoral de Don Bosco.

Le 4 juin 1887, il racontait lui-même : "Il y a quelques nuits j'ai rêvé de la Madone me reprochant mon silence sur l'obligation de l'aumône... Elle insista en particulier sur le mauvais usage des richesses." "Si l'on donnait aux orphelins le superflu — disait-elle —, le nombre des sauvés serait plus grand ; mais beaucoup amassent à leur désavantage..." "Et elle se plaignait que du haut de la chaire le prêtre craigne de s'expliquer sur le devoir de donner son superflu aux pauvres, tant et si bien que le riche accumule l'or dans ses coffres." »

Don Ceria note à ce sujet : « Depuis plusieurs années, Don Bosco allait répétant son désir pressant de voir écrit un opuscule sur l'emploi que les riches doivent faire de l'argent... Le langage qu'il tenait du reste, en certains cas, à des personnes pourvues, semblait trop hardi aux salésiens eux-mêmes : il avait tout l'air de vouloir écarter les opinions bienveillantes des théologiens concernant la manière de comprendre le superflu des richesses... Se voyant contesté, il cessa finalement de revenir sur la nécessité de cette publication ; mais cette pensée lui trottait toujours dans la tête et ne la lâcha jamais. » (M.B., XVIII, 361)

Comme tous les saints de la charité, Don Bosco voyait le problème socio-économique de manière très concrète : il en découvrait la racine, non pas tellement dans les structures que dans l'égoïsme qui tend à croître chez ceux qui ont davantage, justement parce qu'ils possèdent. Le premier assaut à cet égoïsme, il le donne en lui-même, avec ce choix de vie fait de don gratuit sans limite aux plus pauvres ; et puis il travaillera afin que celui qui a plus donne davantage.


Certes, Don Bosco a eu, parmi les riches, des amis très chers, avec qui il a entretenu une familiarité profonde et fidèle. Mais son amitié à leur égard a toujours produit, en ces personnes, une « conversion » frappante sur le point de la générosité : une vraie guérison de conscience.

Aujourd'hui, beaucoup de structures sont changées et le rôle de l'Etat s'est précisé. Mais qu'en est-il de l'égoïsme ? Il est toujours là, à la racine des problèmes.

don bosco communiste

J.-B. HALNA

Don Bosco se disait à juste titre le « bienfaiteur de ses bienfaiteurs ». Il les mettait en garde contre les dangers de l'argent, et leur rappelait la doctrine de l'Eglise sur l'emploi de leur superflu. Il rencontra quelques contradicteurs...

ans sa conférence du 17 février 1881 aux coopérateurs de Marseille, Don Bosco disait : Dieu nous a dit : **tout** le superflu, donnez-le en aumône. Mais vous me dites : qu'entendez-vous par superflu ? Tout le bien temporel, toutes les richesses qui vous ont été données par Dieu. Mais, en les donnant, il nous donne la liberté de choisir tout ce qui est **nécessaire pour nous. Pas plus...** Vous direz : est-ce une obligation de donner tout le superflu en bonnes œuvres ? Je ne peux pas vous donner d'autre réponse hors de celle-là, que le Divin Sauveur nous commande de donner. Donnez le superflu. Il n'a pas voulu fixer de bornes, et moi je n'ai pas l'hardiesse de changer sa doctrine. » (M.B., XV, 694)

Aux coopérateurs de Lucques (8 avril 1892), il tenait, pour l'essentiel, le même langage. Il ajoutait : « Celui qui ne donne pas son superflu vole le Seigneur ». Le texte de cette conférence, paru dans le Bulletin Salésien de mai 1882, déconcerta un digne archiprêtre de Bologne, Don Raffaele Veronesi. Celui-ci prit la plume et dans une lettre très respectueuse, confia ses impressions à Don Bosco. Sans doute, écrivait-il, Don Bosco, emporté par son élan oratoire, était sorti des limites de la vérité ; son grand amour des pauvres n'est pas une excuse. En somme, venant d'une personne si considérée, doctrine dangereuse sous plusieurs rapports, et qui ne concorde pas avec l'enseignement des moralistes les plus autorisés, et, notamment, saint Alphonse. (Lettre du 26 mai)

Don Bosco lui répondit le 30 juin, en s'excusant de son manque de temps, et promettant un ou plusieurs articles dans le Bulletin Salésien sur la question controversée. De fait, un très long article du Bulletin Salésien de juillet 1882 s'intitulait : Réponse à une observation courtoise sur le devoir et la mesure de l'aumône. Article écrit par Don Bonetti, directeur du Bulletin, mais certainement revu par Don Bosco. La doctrine développée dans la conférence de Lucques s'y trouvait confirmée, appuyée sur les principes et sur les Pères de l'Eglise : « Nous ne cesserons jamais de prêcher et d'écrire avec saint Ambroise..., avec saint Augustin..., avec saint Basile le Grand : « Les biens temporels que Dieu nous donne sont bien la propriété de celui qui les possède ; mais, quant à l'usage, ils ne sont pas seulement à lui, mais à tous ceux qui en ont besoin. » (p. 115)

Une année passa, et l'archiprêtre reprit la plume : « Il y a peu de temps, je me trouvais en compagnie de quelques prêtres respectables, et le hasard voulut que la conversation se portât sur les doctrines et les maximes que le Bulletin soutient sur l'obligation de faire l'aumône. L'un de ces prêtres, connu et respecté pour sa science et sa piété dans notre diocèse et même en dehors, n'hésita pas à affirmer que sur ce point les idées du Bulletin Salésien n'étaient pas soutenables et que l'on finirait par être d'accord avec les communistes, quoique ces doctrines soient écrites et publiées dans un tout autre but... etc. »

La lettre était très longue ; malgré quoi, Don Bosco ne modifia ni sa pensée ni sa manière de faire.

(M.B., XV, 525-526 - P. Aubry : « Ecrits spirituels de Don Bosco, p. 239. Ed. Nouvelle Cité, Paris.)

courageux don bosco !

L. FIORA

Tous ceux qui connaissent tant soit peu Don Bosco savent l'importance qu'il accordait à la presse, et qu'il fut un infatigable ouvrier de la plume. Les « Lectures Catholiques » lui attirèrent des haines violentes de la part des ennemis de l'Eglise.

Je me ris de vos menaces !

Un dimanche d'août 1853, vers 11 h, se présentent à l'Oratoire deux messieurs qui demandent à parler à Don Bosco. Quoique fatigué, il les reçoit dans sa chambre.

— Monsieur l'abbé, lui dit l'un, vous avez reçu de la nature un don précieux, celui de vous faire comprendre et lire par le peuple ; aussi venons-nous vous prier d'employer ce grand talent à des choses utiles à la science, aux arts, au commerce.

— C'est précisément, dans la mesure de mes faibles moyens, ce que j'ai fait jusqu'à présent. J'ai publié un résumé de l'Histoire Sainte, de l'Histoire de l'Eglise, un opuscule sur le système métrique, et divers autres petits ouvrages qui n'ont pas été inutiles, si j'en juge par la faveur avec laquelle on les a accueillis. Actuellement, je travaille aux « Lectures Catholiques » dont j'entends m'occuper de toute mon âme parce que je les juge très bienfaisantes pour la jeunesse et pour le peuple.

— Il vaudrait beaucoup mieux composer de petits ouvrages pour les écoles ; par exemple, un livre d'Histoire ancienne, un traité de géographie, de physique, de géométrie, et non pas des Lectures Catholiques.

— Et pourquoi pas ces « Lectures » ?

— Parce que ce sujet dont vous traitez est du ressassé, du réchauffé, dont beaucoup se sont occupés.

— C'est vrai ; mais ces questions se trouvent dans de gros volumes d'érudition, qui sont écrits pour les gens instruits et non pour le menu peuple, auquel je destine précisément ces petits et simples opuscules des « Lectures Catholiques ».

— Mais ce travail ne vous procure aucun avantage. Au contraire, si vous vous intéressiez aux ouvrages que nous vous proposons, il en résulterait un grand avantage matériel pour l'admirable Institut que la Providence vous a confié. Voici une offre (quatre billets de 1.000 francs) et ce ne sera pas la dernière.

— Pour quelle raison tant d'argent ?

— Pour entreprendre les travaux que nous vous proposons et pour aider votre Institut, que l'on ne saurait assez louer.

— Que ces messieurs veuillent bien m'excuser si je leur rends leur argent, mais pour le moment je ne puis m'occuper de travail scientifique autre que celui qui concerne les « Lectures Catholiques ».

— Mais c'est un travail inutile !

— S'il est inutile, que vous importe ? S'il est inutile, pourquoi cette somme en vue de l'empêcher ?

— Vous ne prenez pas garde à ce que vous faites. Ce refus cause un préjudice grave à votre Institut. Et puis... vous exposez votre personne à certaines conséquences, à des dangers...

— Messieurs, je comprends ce que vous voulez me signifier, mais je déclare haut et ferme que pour l'amour de la vérité je ne crains personne. En me faisant prêtre je me suis consacré au bien de l'Eglise Catholique et au salut des âmes, spécialement des jeunes. C'est dans ce but que j'ai commencé et que j'entends continuer la publication des « Lectures Catholiques », et j'y emploierai toutes mes forces.

Ils se mirent debout tous les deux, et, changeant d'air et de ton : « Vous agissez mal et vous nous offensez. Que deviendrez-vous ? Si vous sortez de la maison, êtes-vous sûr de rentrer ? »

Don Bosco, imperturbable : « Je vois bien que ces messieurs ne connaissent pas les prêtres catholiques parce qu'ils ne se laisseraient pas aller à ces menaces. Qu'ils sachent que les prêtres de l'Eglise Catholique, tant qu'ils sont en vie, travaillent pour Dieu de grand cœur. Et si dans l'accomplissement de leur devoir ils venaient à succomber, ils considéreraient la mort comme le plus grand bonheur. Je me ris de vos menaces. »

La colère des deux visiteurs était telle qu'ils allaient se jeter sur lui. Mais Don Bosco saisit une chaise : « Si vous voulez user de la force, je me sens en mesure de vous montrer combien coûte cher la violation du domicile d'un citoyen libre.. Mais non : la force du prêtre réside dans la patience et le pardon. Allez-vous en ! »

Il fit demi-tour près de la chaise et ouvrit la porte. Il aperçut le jeune Joseph Buzzetti et lui dit : « Conduis ces deux messieurs jusqu'à la sortie, ils ne connaissent pas bien l'escalier. »

« Nous nous reverrons », dirent-ils en partant.

(Cf. M.B., IV, 626 et suiv.)

Tirez donc !

En janvier de l'année suivante — 1854 — reparurent, en effet, deux messieurs élégamment vêtus qui se dirigèrent directement vers la chambre de Don Bosco. La cour était déserte. Les enfants étaient à la chapelle pour les offices du dimanche après-midi.

Sans être vu, Jean Cagliero, âgé de 16 ans, monta lui aussi les escalers quatre à quatre et se mit en embuscade derrière une porte.

Sur-le-champ, il n'entendit rien de la conversation mais, à un certain moment, un des visiteurs éleva la voix :

— En fin de compte, que vous importe que nous prêchions une chose ou l'autre ?

— Mon devoir, répondit Don Bosco, est de défendre la vérité et la religion de toutes mes forces.

— Donc, vous ne cesserez pas d'écrire les « Lectures Catholiques » ?

Cagliero entendit un « Non » résolu de Don Bosco, suivi de paroles de menaces. Il sut plus tard que l'un des deux dirigea son pistolet contre le saint, en disant :

— Décidez-vous à obéir ou vous êtes mort.

— Tirez donc ! fut la réponse.

Cagliero ne put en supporter davantage.

Il donna quatre coups de poing dans la porte et courut chercher de l'aide.

Quand il revint avec Buzzetti, les deux hommes sortaient visiblement agités, tandis que Don Bosco les saluait la barette à la main.

(Cf. M.B., IV, 706 et suiv.)

Traduction : J.-B. HALNA.

la « prudence » de don bosco

M. B.

C'était un dimanche matin du mois d'avril 1854, vers les 10 heures et demie. Les garçons de l'Oratoire, ainsi qu'un grand nombre d'externes, se trouvaient à l'église... Don Bosco prit la parole et, avec son habituelle et charmante simplicité, se mit à raconter un trait de l'Histoire de l'Eglise. C'est alors que, par la porte extérieure de l'église, entre un monsieur que personne ne connaissait, même pas Don Bosco. S'apercevant que l'on prêchait, il s'assit dans l'un des bancs qui se trouvaient au fond de l'église à la disposition des fidèles et y demeura jusqu'à la fin de la prédication. Le dimanche précédent, Don Bosco avait entamé le récit de la vie de saint Clément, et, ce matin-là, il racontait comment, en haine de la religion chrétienne, le Pape avait été envoyé en exil par l'empereur Trajan en Chersonèse, appelée aujourd'hui Crimée. (M.B., V, 48...)

L'entretien terminé, Don Bosco, pour susciter un plus grand intérêt, demanda à l'un des externes s'il avait quelques questions à poser, et quelle conclusion morale on pouvait tirer de ce fait historique. Celui-ci, contre toute attente, s'écarta du sujet et posa une question qui, certes, ne manquait pas d'à-propos, mais qui, vu le lieu et l'époque, comportait quelque danger. Et voici ce qu'il dit : « Si l'empereur Trajan a commis une injustice en chassant de Rome saint Clément et en l'envoyant en exil, peut-être aussi notre Gouvernement a-t-il mal agi en exilant notre archevêque, Mgr Franzoni ? » A cette question inattendue, Don Bosco répondit sans se troubler le moins du monde : « Ce n'est pas ici le lieu de dire si notre Gouvernement a bien ou mal fait d'envoyer en exil notre archevêque très vénéré ; c'est là un événement dont nous parlerons en temps opportun. Le certain est que, à toutes les époques, et depuis le début de l'Eglise, les ennemis de la religion chrétienne ont toujours visé les chefs de cette Eglise, les papes, les évêques, les prêtres ; ils s'imaginent que, en ôtant les colonnes, l'édifice s'écroulera et que, en frappant le pasteur, les brebis se disperseront et deviendront une proie facile pour les loups rapaces. Quant à nous, lorsque nous entendons dire ou que nous lisons que tel ou tel pape, tel ou tel évêque, tel ou tel prêtre a été

condamné à une peine, que ce soit l'exil, la prison ou même la mort, nous ne devons pas ajouter foi, les yeux fermés, à leur culpabilité ; il pourrait bien se faire, en effet, que, en la circonstance, il soit une victime du devoir, un confesseur de la foi, un héros de l'Eglise, comme ce fut le cas des apôtres, des martyrs, et de tant de papes, d'évêques, de prêtres et de simples fidèles. Et puis, souvenons-nous toujours que le monde, le peuple juif, Pilate, ont condamné à la mort de la croix notre divin Sauveur lui-même, en le faisant passer pour un blasphémateur et un révolutionnaire, alors qu'il était le Fils de Dieu, qu'il avait recommandé l'obéissance et la soumission aux pouvoirs établis, et qu'il avait ordonné de rendre à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui est à Dieu.»

Don Bosco ajouta quelques mots sur le devoir de demeurer courageux dans la foi, de respecter et d'honorer les ministres de la sainte Eglise ; on récita quelques prières et l'on sortit de la chapelle par la porte latérale. Derrière eux sortit le monsieur inconnu qui, ayant gagné la cour, demanda à parler à Don Bosco ; Don Bosco était monté dans sa chambre. Le monsieur fut accompagné d'un des garçons. On fit les présentations d'usage entre Don Bosco et le visiteur. Alors s'engagea un bref dialogue, que le garçon entendit fort bien, car suivant l'habitude prise en ces années dangereuses, il était demeuré sur le palier, pour parer à toute éventualité. Voici ce dialogue :

Don Bosco. — Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Avec Ratazzi.

Don Bosco. — Avec Ratazzi ! le grand député Ratazzi, le Président de la Chambre, devenu le Ministre du Roi ?

— Précisément.

Don Bosco (souriant). — Je dois donc préparer mes poignets pour les menottes, et me disposer à me rendre à l'ombre de la prison ?

— Et pourquoi donc ?

Don Bosco. — A cause de ce que Votre Excellence vient d'entendre au sujet de Mgr Franzoni.

Ratazzi. — Aucun rapport. Mise à part la question de savoir si la demande du garçon était ou non opportune, je dois

dire que vous vous en êtes parfaitement tiré, et qu'il n'existe pas un Ministre au monde qui puisse trouver là le moindre sujet de blâme. D'ailleurs, bien que je sois d'avis qu'il ne convient pas de parler de politique à l'église, et surtout pas avec des petits jeunes qui ne sont pas encore capables d'une appréciation raisonnée, on ne doit pas pourtant renier ses convictions personnelles en présence de qui que ce soit. Et j'ajoute que, dans un régime constitutionnel, les Ministres sont responsables de leurs actes, lesquels peuvent être jugés par n'importe quel citoyen, et, par conséquent, par Don Bosco lui-même. Quant à moi, quoique je n'approuve pas toutes les idées et tous les actes de Mgr Franzoni, je me réjouis que la mesure sévère prise contre lui ne l'ait pas été sous mon Ministère.

Don Bosco. — S'il en est ainsi, conclut plaisamment Don Bosco, je puis donc être assuré que, pour cette fois, Votre Excellence ne me fera pas mettre en prison, et me permettra de respirer l'air libre du Valdocco. En ce cas, passons à autre chose.

Et cet exorde humoristique préluda à une conversation d'environ une heure...

Ratazzi devint le défenseur et le protecteur de Don Bosco.



tenir sa langue

M. B.

Derrière la simplicité de ce titre se révèle la maîtrise que Don Bosco avait acquise peu à peu sur lui-même dans sa quête de la sainteté grâce sans doute à ce sens de la présence de Dieu qu'il cultivait constamment et le rendait si délicat vis-à-vis de l'autre. (Cf. M.B., VI, 1005...)

Chacun pouvait constater combien Don Bosco pratiquait constamment la mortification de la langue. Toujours maître de lui-même, il parlait avec calme, doucement, et avec une aimable gravité. Il évitait toute parole inutile, les conversations profanes, les manières trop vives et les expressions passionnées. Il parlait peu, donnant à chaque parole son importance, si bien qu'il instruisait toujours et édifiait. Quand parfois il lui arrivait de dire quelque chose de plaisant ou de spirituel, pour se détendre lui-même ou ses interlocuteurs, c'était toujours avec mesure, et en y mêlant une note surnaturelle. Il mettait un tel frein à sa langue qu'il ne se laissait jamais aller à la causticité, à l'ironie, ni à des facéties plus ou moins convenables dans la bouche d'un prêtre.

Il ne pouvait souffrir les manquements à la charité, et l'une de ses recommandations les plus fréquentes était précisément d'éviter toute impolitesse dans le geste ou la parole. Il ne permettait pas que l'on s'abandonne aux critiques, et sans que ses interlocuteurs s'en rendent compte, il détournait adroitement la conversation sur d'autres sujets. Ce n'est pas que, lorsqu'il le fallait, il ne s'exprimât pas longuement, mais, si tel n'était pas le cas, il savait garder le silence, notamment pour vaquer à son travail.

Il se montrait très calme avec les gens qui, soit à dessein, soit par erreur, le contrariaient ou le traitaient injustement. En ce cas, plus étaient dures et insolentes les paroles de l'adversaire, et plus celles de Don Bosco étaient douces et aimables. « Je me souviens, raconte Mgr Cagliero, que quelqu'un lui ayant

parlé dans l'escalier sur un ton inconvenant et irrespectueux, la réponse de Don Bosco fut empreinte d'une affabilité et d'une courtoisie telles que l'autre lui fit des excuses en présence des garçons qui se trouvaient là. » Si, d'aventure, il ne pouvait persuader son contradicteur, alors il se taisait.

Cette aimable modération ne le quittait pas, même lorsqu'il recevait des lettres d'injures. Ou bien il n'y répondait pas, ou bien, plus ordinairement, il répondait avec gentillesse. Que de fois il échangea les injures contre des bienfaits.

A celui qui ne savait pas conserver son calme en répondant, il donnait ce conseil : Ne pas écrire des paroles offensantes. « Scripta manent. »

Il disait souvent à son entourage : « Je vous recommande instamment d'éviter de parler sur un ton âpre et mordant ; sachez être compatissants les uns pour les autres, comme des frères pleins de bonté. »

Un prêtre, qui s'apprêtait à publier un livre sur l'enseignement et l'éducation, lui demandait quelques conseils : « Je te recommande particulièrement une chose : ne pas offenser la charité. » Lui-même gardait dans ses écrits cette même pondération : tout y est calme, limpide, sans ombre d'acrimonie.

(M.B., IV, p. 207)

**

Il va sans dire que, sur les questions politiques, Don Bosco se montrait d'une réserve extrême, étant donné surtout les événements qui opposèrent au pape Pie IX le Piémont qui, avec Cavour, était en train de réaliser l'unité italienne. Mais il ne s'en tenait pas là, et recommandait à chacun de peser les jugements portés sur les événements et sur les personnes. « Beatus qui lingua sua non est lapsus » (Ecclésiastique 25...).

Un jour, il se trouvait à table avec de nombreux prêtres. L'un d'entre eux, très plaisant, avait une adresse manuelle extraordinaire qui lui permettait de réaliser un grand nombre de jeux intéressants. Il prenait un roseau, le plaçait sur son pouce et le faisait circuler de telle sorte qu'il émettait un son semblable à celui d'une petite trompette. Tous étaient dans l'admiration, d'autant plus que, en même temps, le joyeux commensal chantait, et certaines notes du roseau s'harmonisaient avec la

voix du chanteur. Mais il abandonna bientôt ces chansons, qui n'étaient que joyeuses, pour aborder les leçons de Job dans l'Office des Défunts, et, ce qui est pire, il parodiait les paroles. Jusque là, Don Bosco avait ri de bon cœur, mais, alors, il cessa de rire et prit une attitude sérieuse tandis que les autres riaient de plus belle et applaudissaient le jongleur. Quelqu'un remarqua l'air sévère de Don Bosco et lui demanda : « Ces jeux ne vous plaisent pas ? » Alors que tous les visages se tournaient vers lui, il répondit : « Dites-moi un peu : si saint François de Sales se trouvait parmi nous, que dirait-il en entendant profaner ainsi les paroles de la Sainte Ecriture ? Lui qui réprimandait son médecin d'employer abusivement, quoique non d'une manière inconvenante, des textes scripturaires...

Voici ce que raconte Don Rua : « Avec Don Bosco, et l'abbé Anfossi, je me trouvais à déjeuner à la paroisse de la Crocetta, qui est un faubourg de Turin. Les invités étaient nombreux. L'un d'eux se mit à dire du mal des chanoines de la Cathédrale et du vicaire général. Entre autres choses, il disait qu'ils se rendaient au chœur uniquement pour percevoir les fruits de leur bénéfice. Don Bosco le laissa parler quelque peu, puis se tourna vers lui. « Savez-vous que vous êtes méchant ? Pourriez-vous, avec preuves à l'appui, me citer un seul de ces chanoines qui ait les intentions que vous leur prêtez ? A supposer qu'il y en ait un ou deux, ou même davantage, qui aient l'état d'esprit que vous dites, croyez-vous que sur d'autres points ils ne méritent pas les plus grands éloges ? Vous ne savez pas ce que dit saint François de Sales ? Ceci : si une action de notre prochain présente quatre-vingt-dix-neuf aspects mauvais, et un seul qui soit bon, nous devons juger cette action comme bonne à cause de ce seul bon côté. »

Don Dalmazzo rapporte que, un jour que Don Bosco se trouvait dans une famille, on vint à dénigrer Mgr Ghilardi, évêque de Mondovi. Il en prit simplement la défense en racontant divers faits qui étaient dignes d'éloges et témoignaient de sa vertu et de sa charité. A la suite de quoi, personne n'osa plus continuer l'attaque.

... « Du prochain, disait-il, il faut ou bien parler ou ne point parler. » Si la critique émanait de personnes qui lui étaient supérieures ou sur lesquelles il n'avait pas autorité, il avait l'art de le faire cesser en aiguillant l'entretien sur un autre sujet. Et s'il n'y réussissait pas, il prenait courageusement la défense de ceux que l'on critiquait et il faisait remarquer l'injustice qu'il y a d'attaquer ceux qui, étant absents, ne peuvent se défendre.

« Les murmures, disait-il, sont un des plus grands ennemis de la maison. » Quant à la médisance, c'est une des choses qui le peinait le plus et il la combattait sévèrement. Il ne permettait pas que l'on rapporte des paroles ou des faits de nature à léser la réputation d'autrui ; au contraire, il se plaisait à signaler, soit de vive voix, soit par écrit, les mérites de qui que ce soit. Si ce n'est lorsque les faits étaient évidents et notoires, il se gardait de mal juger le prochain ; encore est-il que, en pareil cas, il attribuait la faute à l'ignorance, à la faiblesse humaine, aux conseillers imprudents plus qu'à la méchanceté. Aux autres et à lui-même il rappelait le mot de saint Paul : « Qui stat videat ne cadat. »

Traduction : J.-B. Halna.

don bosco
saint
du peuple de dieu



sens

d'une canonisation

M. MOUILLARD

Le 3 avril 1984, le Pape Jean-Paul II reçut en audience le 22^e Chapitre Général des Salésiens de Don Bosco à l'occasion du 50^e anniversaire de la canonisation de leur fondateur, le 1^{er} avril 1934, jour de Pâques. Une canonisation, c'est bien autre chose qu'une cérémonie liturgique dans la gloire du Bernin...

Regardez Don Bosco, sa vie, son dévouement total aux âmes ! Lisez ses écrits ; écoutez son enseignement qui est toujours valide ; priez-le avec insistance et dévotion pour que son "esprit" soit toujours vivant et présent en vous et dans vos activités... »

Jean-Paul II s'adresse ainsi, le 3 avril 1984, au chapitre général — vingt-deuxième du nom — en un lieu où l'on a le goût du passé et des racines... là aussi où la « maison » est à la fois phare et môle construits sur roc et... Pierre.

.....

Selon la pensée de Jean-Paul II en cette même audience, ce retour à notre source fondatrice possède aussi une vertu curative, car ainsi persévérons-nous sans découragement mais avec ferveur, puisant dans le modèle le ferme attachement à la volonté de Dieu, sans que les narcoses d'une société sécularisée ne nous engourdissent.

« Regardez Don Bosco... Lisez ses écrits... Ecoutez-le... »

Il vous enseignera la sagesse.

... la sainteté sans doute, qui est la pâque renouvelée, revécue chaque jour, pied à pied, cœur à cœur, corps à corps... un retournement de tout l'être, une conversion. C'est évident pour Jean Bosco qui, un jour de résurrection de 1934 fut glorifié, lui le petit berger du « colle » grimpé aux voûtes de l'universelle

basilique... Et Dieu sait — mais il le sait et le sanctionne en laissant accomplir cette canonisation — si Jean a dû se « retourner comme un gant » depuis ses neuf ans fatidiques ! Pas d'un coup, certes ! mais sûrement avec l'entêtement de sa race et la grâce de Dieu !

Et attention ! A la congrégation qui vient d'achever un chapitre accouchant de la règle « définitive », le successeur de notre saint réfléchissant et réélu cinquante ans après l'exaltation de son éclatant prédécesseur, nous déclare : « Dans une famille religieuse la canonisation du fondateur a même plus d'importance ecclésiale que l'approbation des règles... La canonisation de Don Bosco est l'une des principales interventions par laquelle l'Eglise reconnaît officiellement les initiatives du Seigneur dans la fondation de notre société ; « nous croyons » donc raisonnablement « avec un sentiment d'humble gratitude, qu'elle est née non pas d'un simple projet des hommes, mais par l'initiative de Dieu. »... (Actes du Conseil supérieur n° 310, p. 5.)

Les yeux du cœur braqués sur ce saint si proche et si prestigieux, c'est en lui que nous avons à lire la règle qui nous est donnée comme Don Bosco aujourd'hui...

A l'aube de cette aventure qu'il allait achever en accrochant son auréole aux faîtes de Saint-Pierre la romaine, endormi sur sa paillasse de maïs piémontais, un songe étonnant agite son sommeil... Une femme — celle qu'il élucidera peu à peu comme le « secours » — va l'apaiser, lui qui bouillonne de régler son compte à ce grouillement de voyous déchaînés ou de loups féroces — il ne sait plus trop... Qu'il l'écoute !

Réveillé, elle le mènera, jour après jour, en sept décennies, aux sommets mystiques de l'union au Père, au Fils, à l'Esprit, et elle y conduira, de même et encore, des foules de disciples, pour autant qu'ils la prieront du même cœur que lui.

Saurons-nous en être ?

24 mai 1984.

“il caro santo”

JEAN XXIII

Jean XXIII aimait à rappeler que, encore enfant, il lisait les « Lectures Catholiques » de Don Bosco, qui furent « le premier et le plus efficace complément à sa formation religieuse et civique » ; et que, âgé de 7 ans, il apprit la mort de Don Bosco par « Le Bulletin Salésien » qu'on recevait à la maison ; enfin, que l'image de Marie Auxiliatrice, découpée dans un numéro du « Bulletin Salésien », était accrochée au mur près de son lit. Don Bosco est « il caro santo — le saint qui lui est cher ».

Au terme des célébrations romaines en l'honneur de Pie X et de saint Jean Bosco (canonisé vingt-cinq ans plus tôt), Jean XXIII prononça un grand discours sur la place Saint-Pierre. C'était le 11 mai 1959.

« A côté de Pie X, nous apportons aussi notre tribut affectueux de vénération et de joyeux transports, dans une admirable unanimité de sentiments, à saint Jean Bosco. Un heureux concours de circonstances a préparé son retour dans la Ville Eternelle cent ans après son premier séjour. L'humble prêtre des faubourgs de Turin n'était pas connu quand il débarqua à Rome pour la première fois. Qui est-il ?

« Pour le peuple, Don Bosco fut toujours le prêtre des jeunes, tout entier dévoué à leur instruction religieuse, à leur éducation morale, les formant aux vertus civiques et au travail. En cela, avec une sage prévision de l'avenir, il voyait la prospérité future de l'Eglise et de la société, et il s'y donnait avec une douceur conquérante et une ferme direction. Mais pour qui savait lire au fond des choses, Don Bosco se révéla tout de suite comme le prêtre du Pape, en même temps que celui de la jeunesse. Il est le prêtre romain, dont on disait dans sa propre cité, avec une pointe de jalousie : Rome t'admire - Turin t'aime. Après tant d'années écoulées dans la lumineuse irradiation de sa figure et de son Œuvre, c'est avec raison que l'on peut corriger la fameuse phrase : « Tout le monde t'admire, tout le monde t'aime ».

« Prêtre du Pape et prêtre des Jeunes. Don Bosco est vivant tout entier dans le charme qu'il exerce sur la jeunesse dont il eut réellement le rare privilège de comprendre et de recueillir les aspirations. Il n'est pas vrai que celle-ci veuille toujours briser les barrières, regimber contre la lumière de la doctrine et l'acceptation d'une saine discipline. Au contraire, elle veut être comprise avec une bienveillante intelligence, guidée avec un bras robuste et une parole sincère ; elle veut trouver des cœurs qui l'aiment et l'estiment, en l'aidant avec douceur et fermeté dans la recherche de ce qui est vraiment important dans la vie ; dans la vie présente et dans la direction vers la vie future.

« C'est bien ce qui nous est apparu, pour notre profonde satisfaction, en cette journée radieuse du dimanche 3 mai (lors de l'inauguration du temple de saint Jean Bosco, à Rome). Parmi la centaine de milliers de gens qui avaient envahi le quartier, la plus grande partie se composait de jeunes qui vibraient et qui acclamaient le Pape, et, dans le Pape, l'éternelle jeunesse de l'Eglise. En songeant à cette magnifique réalité, nous redisons aux jeunes les paroles de Pie IX, qui fut le Pontife de l'époque de Don Bosco : « Nous sommes avec vous ». La Papauté, par laquelle le Christ dirige les âmes, en son fondement non pas dans les dimensions territoriales d'un Etat, mais dans l'expression diverse d'une activité missionnaire, apostolique et caritative, dans des formes de vie où se façonnent pour demain les âmes des jeunes. »

— En conclusion du premier Synode de Rome, dans la Basilique Saint-Pierre, le 31 janvier 1960 :

« Aujourd'hui, dimanche 31 janvier, c'est la commémoration liturgique de saint Jean Bosco. Ce nom est un poème de grâce et d'apostolat. D'un petit bourg piémontais, il a porté la gloire et le succès de la charité du Christ jusqu'aux plus lointains confins du monde. »

trois secrets de saint jean bosco

PIE XI

Le 3 avril 1934, deux jours après la canonisation de saint Jean Bosco, Pie XI accordait une audience extraordinaire aux membres de la Famille Salésienne. Elle eut lieu dans la Basilique Saint-Pierre, qui est, comme dit le Pape, « la plus belle et la plus grande salle du monde ». Voici l'essentiel de son allocution :

Le Rédempteur nous a dit : Vivez la vie chrétienne, et vivez-la abondamment. Voici qu'aujourd'hui saint Jean Bosco nous dit : Vivez la vie chrétienne comme je l'ai vécue et vous l'ai enseignée. Mais il nous semble que, pour vous aider à mieux suivre sa route, il vous redit un triple secret :

— Le premier secret est **l'amour de Jésus-Christ Rédempteur**. Ce fut, sans conteste, l'une des pensées, l'un des sentiments dominants de toute sa vie, comme l'exprime sa devise : « Da mihi animas ». Il s'agit d'un amour fondé sur la méditation continuelle de ce que sont les âmes, non pas considérées en elles-mêmes, mais en ce qu'elles sont dans la pensée, l'œuvre, le sang et la mort du Divin Rédempteur. Don Bosco a compris le trésor inestimable que sont les âmes. Sa prière — Da mihi animas — est l'expression de son amour du Divin Rédempteur ; l'amour du prochain, par la force des choses, devient amour du Rédempteur, et l'amour du Rédempteur devient amour des âmes rachetés par son sang.

— Votre Père vous livre un autre secret. Il vous enseigne le secours, le plus grand secours, sur lequel on doit compter pour mettre en pratique cet amour du Rédempteur qui se transforme en amour des âmes, en apostolat pour les âmes. Entre tous les titres dont la Mère de Dieu est honorée, il a préféré celui de **Marie Auxiliatrice**. C'est sur le secours des chrétiens qu'il comptait pour rassembler toutes les forces de combat pour le salut des âmes. Marie Auxiliatrice est votre héritage, mes très chers fils, un héritage que le monde entier pourrait vous envier s'il n'avait pas d'autres chemins pour vous rejoindre... L'un des fruits les

plus précieux de la Rédemption est la Maternité universelle de Marie, et l'on ne peut célébrer le (19^e) centenaire de la Rédemption sans nous souvenir de la Croix, sur laquelle le Christ, au milieu de terribles souffrances, nous a donné pour Mère sa propre Mère : « Voici ton fils ». « Voici ta Mère ». C'est le Divin Rédempteur qui nous a donné Marie pour notre Mère universelle. Tel est le nœud intime qui unit la Rédemption et la Maternité humaine de Marie.

On dirait que Don Bosco a saisi, très particulièrement, ce lien intime, qu'il l'a apprécié à sa juste valeur ; c'est pourquoi il a voulu placer Marie près du Sauveur et confier à Marie, sous ce titre d'Auxiliatrice, toutes les œuvres que son grand cœur lui suggérait pour le salut des âmes. Vous aussi, retenez le grand secours sur lequel vous pouvez compter ; un secours dont la puissance n'a pas de limites, parce qu'il vient de Marie, notre Mère, qui ne désire rien plus que d'apporter son aide aux œuvres qui ont pour but la gloire de Dieu et le salut des âmes.

— Mais votre Père sage et aimant, qui est aussi votre chef, a voulu vous confier à un autre Guide dans les grandes batailles du salut des âmes, ces batailles qui doivent s'étendre au monde entier. Don Bosco a manifesté un dévouement — une dévotion — sans limites à l'**Eglise**, au Saint-Siège, au Vicaire du Christ. C'est là un programme admirable, comme il nous l'a dit à Nous-même de sa propre bouche, dans une intimité véritable qui a duré de nombreuses années et qui était à la fois celle du cœur et celle de l'intelligence. C'est un programme ininterrompu, qui s'imposait à lui, dans toutes les directions, en toute clarté, en pleine lumière ; et cela, plus encore dans les faits qu'en paroles, lui dont l'Eglise, le Saint-Siège, le Vicaire du Christ remplissaient la vie. Cela, Nous le savons par la connaissance directe que nous avons eue de lui, par le témoignage de sa propre parole, par l'expression des pensées qu'il Nous confiait dans sa véritable et paternelle amitié, malgré la différence de nos âges. La Providence divine a conduit les événements de telle sorte que ces paroles qui le définissaient le mieux fussent confiées personnellement à celui à qui il revenait, dans les desseins de Dieu, de l'élever à la gloire suprême des autels.

ce saint très homme

M. MOUILLARD

Si une certaine hagiographie a donné longtemps dans le merveilleux, insistant en tout cas davantage sur tous les aspects extra-ordinaires ou « miraculeux » comme la marque de la sainteté, nos contemporains la bougent aujourd'hui, préférant découvrir le travail de la grâce et la correspondance à celle-ci dans une femme ou un homme aux prises avec le réalisme d'une vie sans trompe-l'œil...

Après la vénération enthousiaste et pas trop regardante qui nous fit voir en Don Bosco un être exceptionnel, un super-saint — quand ce ne fut pas un superman —, nous voilà devenus forts sensibles à ce qu'a été, dans la vie de chaque jour, l'abbé Jean Bosco, avec ses problèmes — les siens et les innombrables que soulevait sa mission... Nous nous méfions d'une sainteté si sublime qui gomme taches et ratures et rejette dans l'éther mystique cet homme de chair et d'os, fougueux et têtu, même s'il est obstiné dans une mission qui vient de l'Esprit... Il eut ses coups durs, il ne fit pas toujours plaisir à tout le monde, il rencontra l'échec dans les Hautes Sphères vaticanes comme à la base, il souffrit le mépris et le qu'en-dira-t-on calomnieux, il fit souffrir parfois (il l'a dit), il a manqué de Foi (il l'a re-dit...), il eut ses accès d'amour-propre...

On en arrive presque, le découvrant, comme un chacun, happé et mâché par la vie de tout le monde et de tous les iours, à le trouver d'autant plus attachant...

Franchement, aujourd'hui, à apprendre — ou ré-apprendre — qu'il fut traité de « révolutionnaire » par la « Bonne Société » d'alors, par la Police et le Pouvoir... ça vous lui donne un petit goût d'actualité drôlement savoureux et sympathique !... Dans le même temps, « goûtez » la photocopie d'une publication plutôt

Les livres secrets des Confesseurs



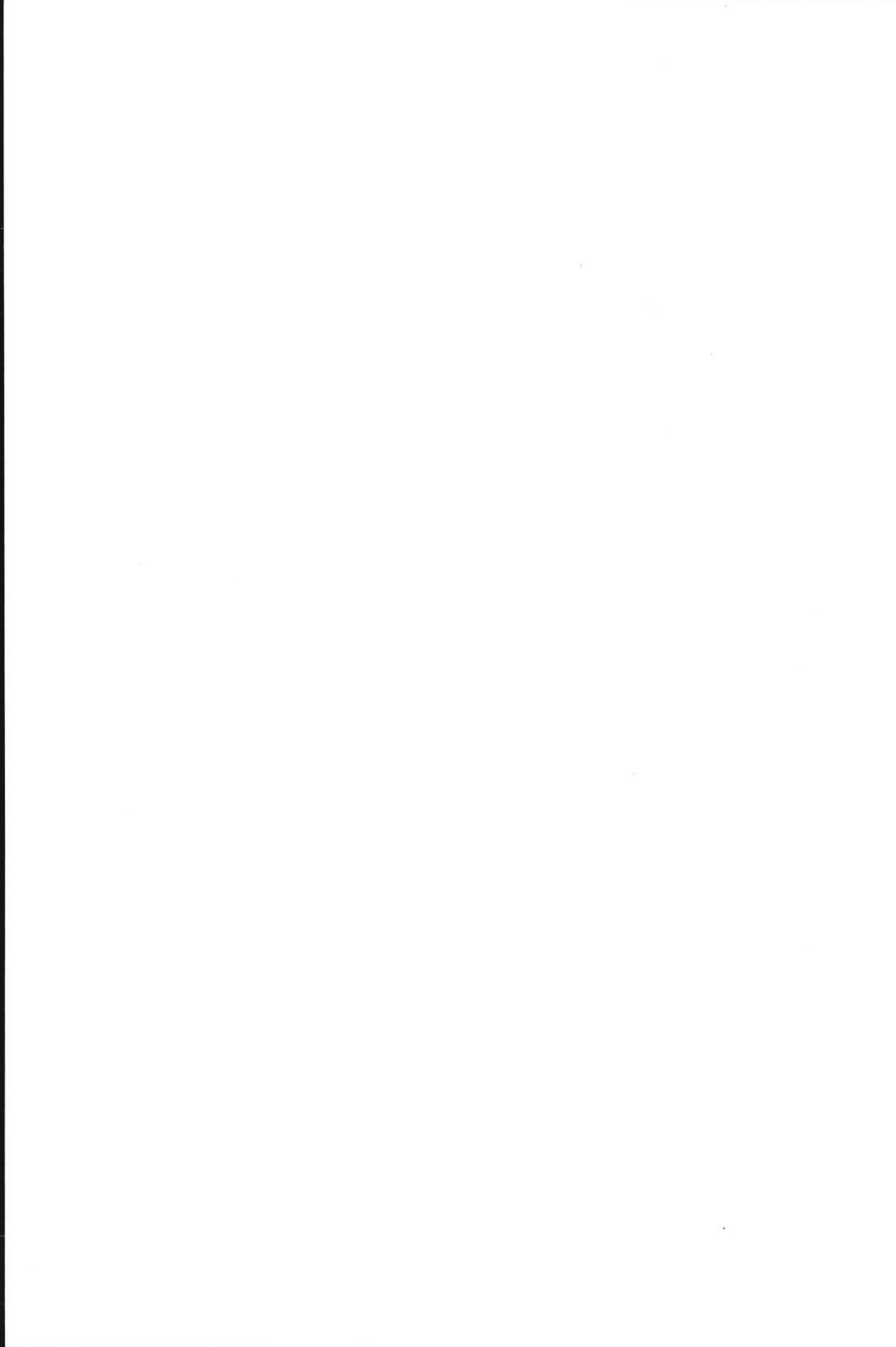
DOM BOSCO, religieux thaumaturge.

Les livres secrets des Confesseurs, par Léo TAXIL
Librairie Anticléricale, 1884.

« bouffe-curés » ! (cf. illustration jointe) : il se trouve être accusé d'exploiter odieusement la crédulité populaire... Il fut le jeune prêtre qu'on déclara dérangé parce qu'il... dérangeait, casse cou, illuminé, rêveur et terriblement pratique — et ça c'est embêtant ! — quand il voulait protéger ses jeunes apprentis qu'il plaçait, du péché, sûr ! (ce ne serait plus Don Bosco !) mais aussi des exploiters et des spéculateurs de tout poil.

Ce saint très homme, cet homme si saint... c'est « lui » qui arrive à Nice et en Amérique du Sud en 1875... Sa fidélité totale à l'Esprit lui a fait franchir toutes les barrières et tous les obstacles... En commémorant ce double Centenaire, puissions-nous surtout souhaiter la même docilité incarnée.

9 septembre 1975.



saint jean bosco
et
saint françois de sales





saint françois de sales et saint jean bosco

Mgr LAVALLEE

Sans doute pense-t-on encore trop qu'être salésien chez Don Bosco n'était qu'affaire de dévotion. C'est vrai qu'en Piémont, saint François de Sales était très populaire parmi le peuple chrétien et Don Bosco n'y fut point insensible. Mais le choix qu'il fit de l'Evêque de Genève comme patron de son cœur et de ses disciples a une très profonde signification : en particulier la pastorale de l'Apôtre du Chablais a frappé Don Bosco qui a voulu s'en inspirer et l'interpréter pour le service des jeunes. La famille salésienne de Jean Bosco ne peut qu'y gagner à approfondir le rapport entre les deux saints.

Si nous juxtaposons leur portrait physique, même contraste. Nous avons des portraits de l'un et de l'autre. Ils avaient, sur cette question de se laisser peindre, la même pensée : ils se sont volontiers prêtés au pinceau au à l'appareil photographique. Il peut y avoir de la vanité à se faire peindre, mais il peut y avoir de l'humilité aussi, quand on n'a pas une idée avantageuse de son visage : ce qui est rare évidemment, mais ce qui n'est pas au-dessus de la vertu des saints. M^{me} de Granier, pénitente de l'évêque de Genève, voulait avoir l'image de son père spirituel. Elle mit dans son jeu le confesseur du Saint, Michel Favre, qui fut chargé de représenter à son illustre pénitent qu'il était cause de plusieurs péchés véniels de murmure, par son obstination à ne pas se laisser peindre. Il n'était pas si obstiné qu'elle le croyait, car nous avons une vraie petite galerie de portraits du saint évêque. Quant à Don Bosco, il se laissait tirer et dévorer par les photographes comme par tout le monde. Il n'attachait pas assez d'importance à sa tête pour se défendre.


Or, sauf révélation, ici et là, d'une personnalité — une impression de puissance et de bonté — je ne m'essaierai pas à trouver dans leur visage, ce miroir de l'âme pourtant, cette parenté d'âme que je prétends exister entre eux. L'évêque a le front chauve, et tout le bas de son visage se perd dans une barbe de patriarche. Il nous regarde de biais, pour corriger le strabisme de ses yeux ; car cet homme simple et droit louchait ; je trouve qu'il a ainsi l'air un peu défiant et sévère. Lui qui voulait que l'on mit un sourire même sur ses souffrances, il ne sourit pas.

Il y a beaucoup de souplesse et de vie dans les images de Don Bosco. Et c'est le mérite d'abord de la photographie... Je sais bien que par elle les choses ne sont que ce qu'elles sont, mais c'est précisément ce dont je lui sais gré. Elle nous montre les mèches rebelles de la luxuriante chevelure frisée de Don Bosco, tombant sur son front, sans les relever d'un coup de peigne. Les yeux profonds, cernés par la fatigue et avivés par la flamme de la vie intérieure, sourient doucement ; et les rides mêmes, dont le travail a sillonné ce visage rasé de prêtre romain, s'harmonisent à ce sourire qui semble apporter aux hommes un message de bonté. Le portrait, en somme, est très peuple, comme celui qui en est l'objet. Et voilà encore le contraste dont j'ai parlé.

Les ressemblances

Mais peuple, seigneur ; fortune, pauvreté ; distinction héritée de la race et abandon des allures, tout cela est à la surface de nous-mêmes ! C'est l'habit qui enveloppe l'homme, ce n'est pas l'homme. Il y a autant de différence qu'il est possible entre le hennin superbe des dames du XV^e siècle et le « polo » plat d'une « jeune fille 39 ». Pourtant, je suis persuadé que, par-dessous ces différences des modes, les familles d'âmes se continuent, et que, qui pourrait établir une comparaison trouverait parmi nous des femmes qui ressembleraient, à s'y méprendre, aux contemporaines des manuscrits enluminés de Froissart. « Vous ne pouvez pas, dit l'Évangile, ajouter un doigt à votre taille. » Comme c'est vrai ! Dans un berceau de dentelle quelle pauvreté humaine peut se trouver couchée ; et, dans le « crouet » de la ferme, quelle richesse ! Les classements sociaux sont superficiels. La nature s'en moque. Pas plus qu'elle — je veux dire Dieu — ne départit aux fleurs écloses dans le parc d'un château plus d'éclat qu'à celles qui s'épanouissent dans le potager clos par une haie de buissons, pas davantage elle ne tient compte de nos classements pour distribuer la force et la beauté du corps, ou la noblesse et les qualités de la conscience et du caractère. Elle ne connaît que des familles d'âmes.

*« L'optimisme est la conséquence et la condition même de l'amour. »
« L'amour croit tout, dit l'apôtre ; il espère tout, il porte tout. » Et l'Imitation
ajoute : « qu'il n'allègue jamais qu'une chose soit impossible parce qu'il croit
que tout lui est possible ».*

 e ne sais, disait saint François de Sales, ce que m'a fait cette pauvre vertu de prudence, j'ai de la peine à l'aimer ; et, si je l'aime, ce n'est que par nécessité. » C'est que la prudence est une défiance ; elle limite sa confiance. Tandis que sa confiance était illimitée. Il se sentait plein d'indulgence pour ses ennemis. « Mais qui ne l'aimerait ce cher ennemi, écrit-il. A dire la vérité, nous ne sommes pas obligés — le mot est plaisant — d'aimer son vice, sa haine ni l'inimitié qu'il nous porte. Mais il faut séparer le péché du pécheur. » Et voilà comment, à condition de protester silencieusement contre le mal, il pouvait, en sûreté de conscience, céder à son désir d'embrasser le malfaiteur. « Je ne sais pas comme j'ai le cœur fait, j'ai un tel plaisir à aimer mes ennemis, j'y ressens une suavité si délicieuse et si particulière, que si Dieu m'avait défendu de les aimer, j'aurais eu bien de la peine à lui obéir. » Heureusement que l'Évangile s'était mis, par avance, d'accord avec lui ; sans cela, il aurait eu bien de la peine à se mettre d'accord avec l'Évangile

— « Optimiste impénitent », a-t-on dit de Don Bosco. Il n'a jamais désespéré de ses enfants. Quand ils coupaient les dhalias de la Marquise de Barolo, quand ils épouvantaient la poule couveuse de la gouvernante de Don Tesio, laquelle les traitait de garnements et de voyous, quand les meuniers de la Doire signifiaient à la police municipale d'avoir à les débarrasser de ces escarpes, quand Maman Marguerite elle-même, devant ses légumes écrasés et l'herbe de ses lapins pilée, devant les chaussettes trouées, et les chemises en loque, voulait, découragée, s'en retourner aux Becchi, lui, il disait les paroles et faisait les gestes de consternation que les circonstances commandaient ; mais son optimisme rêvait de bâtir une grande église qui pourrait recevoir toute sa famille qui se multipliait, et d'une loterie qui en couvrirait les dépenses. « J'aime, il faut que j'espère », disait un poète. L'optimisme qui est commun à nos deux saints ne fut que l'efflorescence dans leur vie de leur commune charité.

Cet optimisme rayonnait sur leur visage. Saint François de Sales disait qu'un saint triste est un triste saint. Son style, d'ailleurs, est tout fleuri, ce qui est la gaieté du langage : « Ma

sœur Paul Hiéronima est une très bonne fille, propre à tout, de bon esprit et de meilleur cœur, elle a autant de propriétés que la sauge. » Il n'en est pas tout à fait de même de « Ma sœur N..., qui a un moule à part, auquel elle fait des péchés mortels ». C'est-à-dire qu'elle est scrupuleuse, incorrigible, qu'il traite par la moquerie et aussi par des corrections où il met, dit-il, « autant de vinaigre que d'huile ». Voilà un moraliste en belle humeur.

Quant à Don Bosco, c'est un boute-en-train des jeux du patronage ; et même quand sa réputation de sainteté aura mis autour de sa tête une auréole de sainteté, il ne perdra jamais le sourire. Une dame qui lui reconnaît toutes les vertus, lui demanda conseils pour ses placements d'argent, il tend ses deux mains ouvertes pour lui indiquer le meilleur des placements. Une autre, plus désintéressée, lui présente une carte en le priant d'y écrire une pensée ; elle veut emporter un autographe. Il écrit : « Reçu de M^{me} X... la somme de deux mille francs pour mes œuvres. » Et il lui remet le reçu contre le versement de la somme.

Revenons à saint François de Sales. Il ne voulait de mal qu'au péché. Et encore, il lui trouvait une vraie utilité pour qui savait en profiter ; et l'on a pu écrire, d'après saint François de Sales, un « Art d'utiliser ses fautes ».

connivences

"salésiennes"

P. PICAN

C'est dans le cadre de la visite du Valdocco (maison mère de l'Œuvre de Don Bosco) accomplie par les religieux salésiens au cours de leur « Retraite aux Sources », en 1980, que le Père Pican, alors Provincial de la Province de Paris, prononça l'homélie dont le texte suit. L'église Saint-François-de-Sales (construite par Don Bosco même) où eut lieu l'Eucharistie était tout à fait propice à cette méditation « salésienne ».

● Accueil

Don Bosco extériorise sa dévotion à saint François de Sales de bien des manières et il en concrétise les formes :

- Vers 1842 : son œuvre de Turin fut placée dès l'origine sous le patronage de François de Sales.
- En 1852 : Don Bosco bâtit sa première église et la dédie à saint François de Sales — après la chapelle Pinardi.
- Dès 1854 : les premiers disciples de Don Bosco reçoivent le titre de « salésiens ».
- En 1859 : lorsqu'il lance sa congrégation, il l'appelle la pieuse Société de Saint-François-de-Sales, qui demeure le patron principal de notre Institut.

En saint François de Sales, Don Bosco a voulu voir un modèle et un maître ; il conseillait à ses disciples de toutes conditions et de tous âges, jeunes, élèves et religieux, de l'imiter et de l'écouter.

1 Jn 4, 7-16 Jn 15, 9-17

● Homélie

En m'invitant à « présider » cette eucharistie de retour aux sources, le Père Mouillard me demande de laisser l'Esprit s'emparer de son serviteur pour actualiser au profit de l'auditoire

quelques composantes actuelles de l'esprit salésien, tel que nous le transmet en l'incarnant saint Jean Bosco.

Les deux textes de saint Jean nous convient à ressaisir les connivences spirituelles et apostoliques existant entre François de Sales et Jean Bosco. Je n'en retiendrai que deux, aujourd'hui, vous laissant le soin, au cours de la journée, d'en rechercher d'autres plus directement adaptées à la diversité de vos démarches personnelles.

Etre « salésien » aujourd'hui, à la manière de Don Bosco, ne serait-ce pas, tout simplement, parier pour Dieu et prendre le parti de l'homme à la manière de Dieu, accompli en Jésus-Christ ?

1. « Opter pour Dieu »

Cela va de soi, me direz-vous, lorsque l'on a accepté d'organiser sa vie concrète en laissant Dieu demeurer le pôle de référence ultime et permanente de son existence. C'est encore à voir. Je suppose qu'un parcours spirituel comme celui que vous vivez vous découvre des pans d'existence que l'Évangile pénètre encore difficilement.

- Opter pour Dieu, consiste à vivre sous régime de « vocation ». L'Évangile nous rappelle le propos du Christ, assumé par sa réponse : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis. » François de Sales et Jean Bosco ont laissé Dieu les choisir, les modeler, les former dans les profondeurs de leur être, les pénétrer de l'intérieur au point de les doter d'une perspicacité spirituelle étonnante, d'une sagacité évangélique inédite, d'un don de discernement prestigieux.

- Leur option pour Dieu les a constitués d'une façon privilégiée, à des époques sans doute fort différentes, bénéficiaires et destinataires de la bonté, de la tendresse, de la proximité de Dieu. Pour François comme pour Jean, Dieu est accessible, il a part liée avec la vie, il bascule du côté de l'homme. Il abolit les distances entre les personnes et se fait communion en Jésus-Christ.

Cette expérience accomplit l'homme. L'homme est amputé tant qu'il n'est pas en communication vitale avec sa source. Opter pour Dieu c'est remonter à sa source, accueillir le dynamisme de son accomplissement, réussir pleinement son existence, en un mot : **VIVRE.**

- Cette rencontre du Dieu vivant les a tous les deux, à leur manière singulière, préparés à traduire cette proximité de Dieu, à la communiquer. Apôtres de Jésus-Christ, salésiens, mes frères, nous avons à regarder du côté de François et de Jean pour apprendre à « dire » Dieu aux hommes, pour oser parler du Christ aux jeunes, de l'intérieur, comme par un mouvement de respiration vitale. Dire Dieu, oser transmettre Dieu, avec passion, avec amour.

2. **Prendre le parti de l'homme** au nom de Jésus-Christ. Prendre parti pour l'homme, l'homme qui peine, souffre, connaît l'isolement, vit écartelé, loin de Dieu, aux prises avec des conditions de vie exténuantes, déboussolé et meurtri par la vie. François, évêque, s'écorche les pieds et les mains pour rencontrer les brebis de son troupeau, prêcher la proximité et la tendresse de Dieu, l'accomplissement de l'homme en Christ.

Jean Bosco, à partir de la rencontre bien concrète de Barthélemy, se porte vers les jeunes en situation, mordus par la détresse, blessés par la vie, désorientés. Il va vers eux, pour les aimer ; c'est le mouvement inédit et déconcertant de l'incarnation déclenché par Dieu, répercuté par les saints, véhiculé par ceux qui se disent du Christ et qui ont mission de rendre présente cette tendresse du cœur de Dieu. Prendre le parti de l'homme c'est se porter de tout son cœur, de tout son esprit, vers ces zones d'humanité parmi les jeunes qui sont menacés de dériver vers l'inhumain, l'incomplètement humain. « Nous savons que nous sommes passés de la mort dans la vie, puisque nous aimons nos frères. Qui n'aime pas demeure dans la mort. »

- Eriger l'amour en système éducatif, c'est le défi fou et insolite relevé par Jean Bosco à l'origine de son œuvre, au moment où il y croyait déjà, à l'heure où nous, nous y croyons encore. Ce défi est ressaisi par des corps vieillissants, taraboués par l'existence, qui s'emploient à accueillir et à transmettre les merveilles du cœur de Dieu pour les jeunes. « N'aimons pas en paroles et de langue, mais en actes et dans la vérité. »

A partir de ce 8 décembre 1844, Don Bosco a trouvé un nom pour son oratoire ; il s'appellera « de Saint-François-de-Sales ». Pourquoi ? Don Bosco s'en explique lui-même : « Parce que la marquise avait fait peindre le portrait de ce saint à l'entrée du local. Et parce que notre activité exigeait un grand calme et de la douceur. Nous étions placés sous la protection de saint François de Sales pour qu'il nous obtienne son extraordinaire mansuétude et sa passion des âmes. » (Cf. « Souvenirs autobiographiques », p. 146)

- Pour lui révéler Jésus-Christ, présent à sa vie, aimable et accessible. Ce Jésus transmis par Jean et François accomplit l'homme en joie durable, l'instaure en dignité, lui permet d'assumer son histoire, ses projets, ses responsabilités, sa vocation d'homme.

En Jésus-Christ, l'homme se réalise.

C'est ce Jésus-Christ-là que nous avons l'exaltante mission d'accueillir et de transmettre, pour demeurer et redevenir, en permanence, d'ardents disciples de ce Jésus qu'on appelle le Christ, à la manière de Jean Bosco pénétré par la suave manière de François de Sales.

Amen.

*don bosco
et
la jeunesse*



les signes de l'exode

M. WIRTH

L'histoire du peuple de Dieu commence par une expérience de libération : l'Exode. A plus d'un signe, on se rend compte que c'est une expérience de ce type qu'a vécue Don Bosco à Turin, entre 1841 et 1846, avec un peuple de jeunes travailleurs du bâtiment, des déracinés provenant de la région de Biella et de la Lombardie.

● « J'ai vu, oui j'ai vu la misère de mon peuple » (Ex 3,7)

Ce jour-là, Don Bosco prit la défense d'un opprimé, mais que s'est-il passé dans la tête et dans le cœur de Bartolomeo ? On dit qu'il a repris courage et qu'il est allé rejoindre ses copains pour leur proposer de faire ensemble quelque chose de nouveau. C'est ainsi qu'ils commencent à « s'en sortir ». Don Bosco est là pour leur révéler le Dieu qui est à l'action dans cette « sortie ». « Gardez le souvenir de ce jour-là ! (Ex 13,3)

« Ce jour-là, il se préparait à célébrer la messe dans l'église Saint-François-d'Assise. Pendant qu'il revêtait les ornements à la sacristie, quelqu'un était entré furtivement : un adolescent, sans doute intrigué par ce décor inhabituel et qui se tenait coi dans un angle de la pièce. Arrive le sacristain. Pensant avoir trouvé le servent de messe qu'il cherchait, il l'interpelle vivement. Don Bosco — c'est vraisemblable — s'appêtait lui aussi à l'aborder, mais il n'en eut pas le loisir : en un tournemain, le sacristain avait saisi son plumeau pour mettre à la porte cette « grosse bête » incapable de répondre aux prières de la messe. Le jeune prêtre intervient alors avec énergie : « Que faites-vous là ? (...) C'est mon ami ! Allez me le rappeler : j'ai à lui parler. » Le garçon revient en tremblant. Rassuré par Don Bosco, il consent à

attendre la fin de la messe pour « parler d'une affaire qui (lui) fera plaisir ». Après l'action de grâces, la conversation reprend dans un climat de confiance. Le jeune homme s'appelait Bartolomeo Garelli. Orphelin de père et de mère, sans instruction ni scolaire, ni religieuse, ce jeune travailleur de seize ans, disait François Veillot, « surgit à ses yeux comme l'appel de toute l'enfance misérable et délaissée ». L'entretien s'acheva ce matin-là sur une première leçon de catéchisme.

« Don Bosco n'oublia jamais cet épisode. Il en nota le jour : 8 décembre 1841, fête de l'Immaculée Conception. Pour lui, qui était attentif aux « élégantes "combinazioni" de la Providence », cette coïncidence était à coup sûr pleine de signification. Il considéra le 8 décembre 1841 comme la date de naissance de l'Oratoire et comme le point de départ de toute l'œuvre salésienne. »

(« Don Bosco et les Salésiens » - M. Wirth,
p. 34 : Origine de l'Oratoire.)

● **« Ils marchèrent... sans trouver le point d'eau » (Ex 15,22)**

De la « maison de servitude » à la maison Pinardi, la route est longue et dure. Des obstacles de toutes sortes entravent la marche en avant : éléments naturels, ennemis extérieurs, usure interne. Mais au cours de la marche errante dans le désert, le Dieu de l'Exode devient le Dieu de l'Alliance : il reste fidèle au peuple qu'il a libéré, il le guide dans une traversée difficile.

(Cf. *ibid.*, pp. 36-38 : A la recherche d'une implantation.)

● **« Allez donc en prendre possession ! » (Dt 1,8)**

Si Dieu « fait sortir » son peuple, ce n'est pas pour le laisser errer sans fin mais pour le « faire entrer » quelque part, pour qu'il prenne possession d'un « chez soi » et qu'il l'organise en se souvenant de la Pâque du Seigneur.

« Le dimanche suivant, fête de Pâques, 12 avril, nous emportâmes tous les objets du culte et les instruments de jeux, et nous allâmes prendre possession de notre nouveau local. » Bien que de construction récente, cet appartement n'avait été jusque-là qu'une « simple et pauvre remise » servant d'entrepôt à quelques

lavandières du faubourg encore peu habité du Valdocco. Pour remédier à la hauteur (le toit tombait à un mètre du sol), Pinardi avait accepté de creuser la terre battue du hangar. Avec quelques aménagements indispensables, la "tettoia" (une grande pièce de quinze mètres sur six qui servit de chapelle et deux petites) devenait utilisable. Tout à côté, une bande de terrain pouvait servir de lieu de récréation. L'ensemble n'était guère fameux, mais le fait d'avoir trouvé un endroit fixe — on n'avait pas manqué cette fois d'établir un contrat de location en bonne et due forme — constituait pour l'oratoire un avantage tout à fait appréciable.

« Sans tarder, Don Bosco recueillait les fruits de l'opération. "Avec un lieu stable et les signes d'approbation de l'archevêque, voilà que les cérémonies religieuses, la musique et la rumeur d'un lieu de récréation attiraient la jeunesse de tous les coins de la ville. Plusieurs ecclésiastiques commencèrent à revenir." Il est vrai que le marquis persistait dans son intention d'interdire les réunions, mais le roi Charles-Albert était de l'avis opposé. Durant six mois, on imposa à Don Bosco la présence de "gardes civils", ce qui n'était nullement pour lui déplaire : "Ils me rendaient tellement service dans la surveillance des jeunes, alors qu'ils venaient pour me surveiller moi !"

« C'est à ce moment que la santé de Don Bosco céda. Au mois de juillet de la même année, il tomba très dangereusement malade. Cette grave épreuve permit du moins à ses garçons de lui manifester avec éclat leur profond attachement. Il guérit. Après plusieurs semaines de convalescence aux Becchi, il revint à Turin, mais en compagnie de sa mère. Le 3 novembre 1846, tous deux s'installèrent très pauvrement dans les deux chambres de la maison Pinardi que Don Bosco venait de louer. Au bout de quelque temps, il pourra en louer trois autres. »

(Cf. *ibid.*, pp. 38-39 : L'installation chez Pinardi.)

● Vers de nouveaux Exodes

L'entrée en Terre Promise n'a pas comblé toutes les attentes du Peuple de Dieu et n'a pas mis fin comme par enchantement à l'oppression et à l'injustice. Le péché est tenace, ainsi que la tentation de se croire « arrivé ». Aujourd'hui comme hier, Dieu ne nous provoque-t-il pas à de nouveaux Exodes ? Est-ce à cela que pensait Don Bosco, quand il parlait d'aller de l'avant ?

encore un centenaire !...

M. MOUILLARD

L'Institution « Don Bosco » - Saint-Cyr fêtait, les 3 et 4 mai 1980, le CENTENAIRE de sa fondation par Don Bosco et Mère Marie-Dominique Mazzarello.

A cette occasion, beaucoup de jeunes de la maison se sont exprimés... Il est curieux et intéressant de noter que leur pensée glisse souvent, sans crier gare, de « Don Bosco », école, à la personne de Don Bosco.

Spontanéité et fraîcheur pleines de vérité!...

J' aime bien la réflexion de Guyline, une fille de cinquième de Saint-Cyr... : « Puis pourquoi on ne fêterait pas ses cent ans car il (« Don Bosco » - Saint-Cyr) est âgé et ça fait déjà un siècle... On fête bien chaque année notre anniversaire et je ne vois pas pourquoi pas le sien... Et il mérite fortement qu'on le lui fête ! »

Elle est venue — cette réflexion — à l'encontre de mes propres tiédeurs devant ce « Don Bosco de Saint-Cyr » **encore** centenaire ! C'est-à-dire qu'elle m'a aidé à me placer du point de vue de l'... usager...

Certes, on finira bientôt par avoir fêté une centaine de... centennaires, depuis celui des Constitutions, en passant par celui du Bulletin Salésien ou du Système préventif et tous ceux de nos maisons dont celui de Saint-Cyr (1880-1980) est le dernier en date... (1)

Mais quand on se rend compte de tout ce que celui-ci engendre de joie, d'amitié, de ferveur, de générosité, de désir, de poésie, d'admiration, on se dit que « faire dans les centennaires » n'est pas forcément œuvre de croque-mort...

(1) Au moment où l'article a été écrit...

Parce qu'enfin la fille ou le garçon de 15 ans — pour qui
« C'est l'âge de l'adolescence...

C'est l'âge le plus beau...

Entrant dans la vie d'un nouveau pas...

C'est l'âge du premier regard... » (Céline, 3^e) — n'y découvre pas des tentatives nostalgiques de survivance à tout crin de vieux pédagogues grincheux et amers, mais la naissance d'un bourgeon gonflé de vie et luisant de sève, promesse d'une splendeur future.

« ... Ah ! comme la vie est belle !

Les nuits sont peuplées d'étoiles nouvelles.

Chaque jour se renouvelle

Depuis cent ans déjà

Depuis que Don Bosco

Est venu y semer les graines de la vie. » (Symphorien)

Une manière de voir le centenaire...

Et une autre : « Cela représente beaucoup pour moi, cela me fait grand plaisir que pour cette fête je puisse dire que je suis ancienne C'est comme si on mettait sur la tête une couronne de Duchesse ou de Marquise... » (Thérèse)

FOLKLORE démobilisateur ! dira-t-on. Ça pourrait l'être côté salésiennes et salésiens... Mais pas côté JEUNES. « Fête de joie, d'amitié, de liberté, de partage... » « Nous allons nous rencontrer..., partager nos joies, nos jeux... » ; « renouveler sa présence (celle de Don Bosco) représente pour moi la joie et la fête » « C'est une bonne idée de fêter Don Bosco, et la maison qui a cent ans »... « d'abord c'est qu'elle a tenu sans faire faillite, c'est-à-dire que l'école a toujours été comblée d'enfants »...

Ainsi, les Sabine, Jeanne, Valérie, Véronique, Cécile, Dorothée, Sophie, Jénifer, Laurence, Laure ou... Michel qui écrit : « Don Bosco sera là avec nous dans la joie et la liberté comme il était avant, quand il s'amusait avec les garçons de son âge. »

FOLKLORE ! sûrement, mais au sens vrai du mot (FOLK : peuple, LORE : science)... Célébrer un centenaire — bien sûr ! en en faisant autre chose qu'une commémoration sinistre ou guindée — ça peut être du vrai folklore si ça rejoint les racines de

tout un peuple — même un petit peuple rassemblé pour vivre matériellement et spirituellement quelque chose... Alors, vive le folklore !

Emmanuelle, de quatrième, nous le dit à sa manière :

« Aujourd'hui, tout disparaît :
Mensonges et méchancetés.
Nous avons, tous, apporté
Un peu de vérité.
Voulez-vous former cette Amitié,
Rêver d'une ronde à inventer
Où tout le monde se donne la main,
Essayant d'affronter ce dur chemin ?

Quand à nous, du soleil plein la tête,
Nous vous souhaitons : BONNE FETE ! »

Et Sophie, à son tour :

« Nous voici, nous voilà,
Bientôt nous ne serons plus là
Dans le monde éparpillés.
Mais jamais nous n'allons oublier
Que l'allégresse n'était jamais de trop
Dans cette école de Don Bosco. »

La vocation de JEAN BOSCO a été de faire apparaître que la NOUVELLE qu'il apportait était bourrée de JOIE... la « JOYEUSE NOUVELLE »...

Et si de toutes nos FETES pour occasion d'anniversaires ou autre tous nos jeunes assemblés emportaient pour leur vie l'ALLEGRESSE comme un « trésor-bagage » ou comme une « vocation-signé » ?

Cela vaut bien la peine que nos Sœurs aient à leur tour « concocté » leur centenaire !

3-4 mai 1980.



don bosco

homme de dieu

M. MOUILLARD

Un trait de la sainteté de Don Bosco depuis longtemps souligné : l'union à Dieu. Sous ce titre d'ailleurs, dès 1929, le père Eugène Ceria l'avait décrit et développé dans une œuvre désormais classique (« Don Bosco con Dio », Ed. S.E.I., Turin)... C'est publié, en français, aux Editions de l'Apostolat des Editions, Paris, sous le titre « Don Bosco avec Dieu ».

Sans doute un aspect à ne pas omettre quand on explore avec des jeunes, en particulier, la figure de Don Bosco.

Je me suis souvent demandé pourquoi les jeunes d'aujourd'hui, qui viennent en contact vrai avec Don Bosco, en reçoivent une sorte de coup de foudre, comme une fascination ? N'en sommes-nous pas régulièrement témoins ?

Il me semble, après y avoir bien réfléchi, que c'est pour deux raisons conjuguées.

Don Bosco fascine les jeunes par son sens de l'avenir, ses projets, son dynamisme communicatif... Et puis sa bonté virile et réaliste, son cœur toujours ouvert, son respect du petit et du sans-voix, sa manière d'éduquer, sa volonté de partager dans tous les domaines rayonnent de cette figure et de ses yeux et de son sourire au point de subjuguier et de créer tout de suite la sympathie...

Et personnellement, j'ai longtemps pensé que c'était à cause de tout cela — parce qu'il était « super » ou « vachement sympa » — que Don Bosco se trouvait d'emblée sur la longueur d'ondes des jeunes...

Je pense maintenant qu'il y a plus. Une première lecture de la vie de Don Bosco ne fait apparaître presque — c'est vrai ! — que cet aspect de la stature de notre personnage. Ce qui, soit dit en passant, correspond assez bien à l'attitude même de Jean

Bosco qui, nous dit l'auteur de « DON BOSCO AVEC DIEU », prit toutes sortes de précautions pour dissimuler les manifestations extérieures de sa vie mystique (p. 212).

En fait, au contact de cet homme prodigieux, les jeunes ont l'intuition que toute cette façade brillante, cette activité sociale et pédagogique débordante, ces dons et talents multiples... cachent quelque chose, mieux QUELQU'UN ! Ils sentent que Don Bosco a réussi à être, dans sa vie offerte aux jeunes, comme l'image même de Jésus, compréhensif aux jeunes, l'image humaine contemporaine de la tendresse de Dieu pour ce monde fragile de la jeunesse. « Comme le Père vous a aimés, moi aussi je vous ai aimés »... Comme Jésus vous a aimés, moi, Jean Bosco, j'ai essayé de vous aimer... au point que ses garçons ont pu affirmer : « Don Bosco ressemble à Notre Seigneur ».

Les jeunes ont le sentiment, en face de Don Bosco, que Dieu n'est pas loin... Comme le disait une fille, dans un carrefour de la Rencontre Régionale de Lyon, en 1982 : « Chez Don Bosco, dans les fêtes, j'ai appris à vivre la joie de l'Eucharistie : la joie de découvrir Quelqu'un. » Dans sa synthèse écrite, un groupe écrivait : « Don Bosco, c'est la route qui nous conduit à Jésus-Christ. » Et n'est-il pas symptomatique de constater qu'un autre carrefour donnait comme l'un des traits principaux de la figure de Don Bosco « sa foi rayonnante » ?...

De manière plus ou moins explicite ou implicite, les jeunes sentent, reconnaissent et affirment que Jean Bosco c'est autre chose qu'un clown de génie, autre chose qu'un fin psychologue, autre chose que le roi de la débrouille ou que le rusé diplomate, le musicien ou le prestidigitateur doué, autre chose qu'un financier de talent ou un self-made man prodigieux, autre chose qu'un sportif acrobate et tout ce que vous voulez... mais véritablement « HOMME DE DIEU » au sens profond de l'expression .

Et c'est vrai ! Ils rejoignent en cela ce que les jeunes qui vivaient près de Don Bosco, qui le voyaient et l'entendaient, pensaient de lui. Un grand adolescent de la première maison de Don Bosco, l'Oratoire du Valdocco, écrivit plus tard : « A nous, qui n'étions plus des enfants, il ne se présentait d'autres explication raisonnable et plausible — devant tout ce que Don Bosco faisait et était — que celle de dons extraordinaires accordés à Don Bosco par le Seigneur. » (« Don Bosco avec Dieu », p. 201) Et un prêtre de la mission, évêque d'Aoste, ancien de l'Oratoire, a déposé au procès de canonisation : « ... Je me souviens que, parmi nous, ses élèves, on était convaincu qu'il parlait directement avec le Seigneur... ».

Voilà bien qui nous intrigue et... nous intéresse au plus haut point. Comment Don Bosco a-t-il pu allier si royalement, presque en se jouant apparemment, ces deux dimensions : le vertical et l'horizontal, la contemplation et l'action, l'engagement et l'union à Dieu, « l'extension dans le temporel et la concentration dans le spirituel » (P. Varillon), alors que cela nous semble si ardu et si contradictoire ?

Au-delà du profit personnel et communautaire que nous aurions à approfondir, en notre Fondateur, ce filon trop peu exploité, nous y gagnerions, aujourd'hui, « sur le marché », à souligner cet aspect. Ne nous trouvons-nous pas là, beaucoup plus qu'ailleurs, au cœur même de sa sainteté ?

24 mai 1982.



la première rencontre ou l'expérience fondatrice

E. BOCQUET

Lors de la session de Forgeassoud (6-11 mars 1982) destinée aux jeunes salésiens du post-noviciat, Etienne Bocquet, prêtre salésien, a tenu une conférence intitulée : « Comment éduquer salésiennement ? », dans le cadre au thème général de la session : « Eduquer avec Don Bosco aujourd'hui »... La première partie de la communication analyse la rencontre de Barthélemy Garelli et de Don Bosco, « expérience fondatrice ».

Éducation salésienne et rencontre

« Si j'étais prêtre, je m'approcherais des enfants, je les grouperais autour de moi, je voudrais les aimer, me faire aimer d'eux, leur dire de bonnes paroles, leur donner de bons conseils et me consacrer tout entier à leur salut éternel. » (« Don Bosco avec Dieu », Ceria, p. 135.)

Nous avons ici en un résumé lumineux toute la pédagogie de Don Bosco dans son fondement et sa perspective proprement théologiques, sacerdotales même, et son actualisation spécifiquement relationnelle et affective.

Ce cri du cœur des 9 ans, en quelque sorte programmatique, dessine tout l'arc de vie et d'action de Jean Bosco dont il ne se départira jamais au cours de son long itinéraire d'éducateur. Est-ce trop de dire que son originalité profonde, Jean Bosco la tire de sa présence particulièrement intense et simultanée à Dieu et au jeune dans un même mouvement d'amour à recevoir et à partager ?

Convenons dès le début de la difficulté de (re) lire aujourd'hui le discours et la pratique pédagogiques de Don Bosco en

dehors de l'expérience faite par chacun de l'unité de l'Amour de Dieu et de l'Amour de l'homme. Force nous est de confesser que le présent travail n'évite pas (encore) une certaine lacune en ne réconciliant pas en un même acte pédagogique la double présence tout juste indiquée. Mais il est en même temps libérant de souligner que l'unité invoquée relève plus d'un travail personnel que d'une simple démonstration sur papier.

1. Si nous regardons comment Don Bosco rencontre les jeunes, nous sommes amenés à dégager plusieurs attitudes et principes qui ont trait à l'amorevolezza, cette bonté cordiale et bienveillante qui empreint toute son action et sa vie de prêtre et d'éducateur.

Il n'est pas exagéré de parler pour Don Bosco **d'accueil et d'affection inconditionnels** du jeune du simple fait que celui-ci est jeune : « Je vous aime de tout mon cœur et il suffit que vous soyez jeunes pour que je vous donne toute mon affection. » (Braido, 1965, 571)

L'exemple de Garelli est criant. En plus, il constitue une sorte de prototype tant du destinataire que de la pédagogie d'accueil, de compréhension et d'éveil chez Don Bosco.

Certes, Don Bosco sait ce que représente de souffrance de n'être pas compris ni reconnu par son demi-frère. Il connaît aussi le prix de l'affection maternelle et même paternelle, dans le chef de plusieurs prêtres amis.

Il accueille d'emblée Garelli, sans condition ni étiquette, ni questions sur son passé.

Pas de dramatisation ni d'affolement de la part de Don Bosco.

Pas non plus de « réduction » de la solitude et de la souffrance du jeune. Il le reçoit tel quel, sans rejet ni inquiétude. Il est là, ce jeune ; alors Don Bosco lui prête attention et lui offre de son temps.

Un dialogue commence où Don Bosco cherche ce point ferme en l'autre — il y croit fermement, fut-ce une simple tête d'épingle ! — où l'un et l'autre puissent se reconnaître partie prenante d'une même quête. Et cela lui suffit pour rompre la glace et engager une véritable transaction. Admirable docilité à l'événement

de l'autre, sans accaparement ni abandon de ce qu'il tient chaud au cœur : son désir d'être près du jeune et sa confiance en un Dieu concret.

Quelle humilité aussi pour le prêtre qu'il est !

Jean Bosco sait regarder et voir, écouter et entendre. Qualités exceptionnelles de l'éducateur qui lui font comprendre sans arrêter la marche avec l'autre ; aimer l'autre sans le forcer ou le retenir dans quelque piège ou miroir idéologique ou autre. Don Bosco, on le sait, a depuis longtemps cette perspicacité qui lui donne un certain ascendant naturel sur les autres. Mais il y a bien plus ici. Le jeune prêtre et éducateur est et possède cette corde précieuse qui vibre à la joie comme à la douceur de l'autre, secrète ou exprimée.

L'éducation est vraiment affaire de cœur. On a tôt fait de le déclarer ; il y faut une vie, celle de chacun, pour en pratiquer la voie. Parce qu'il est libre, Jean Bosco peut aimer l'autre puisqu'il n'a pas besoin de lui pour exister ou se « confirmer » lui-même.

La rencontre de Garelli est un poème vécu, une parabole de l'amour qui sauve en mettant l'autre debout.

Don Bosco réalise ici qu'**évangéliser c'est conscientiser**. Si l'accueil est profond et vrai, si la rencontre a lieu, si la parole est dite qui devance l'appel et dénoue les peurs ou les nœuds, alors l'autre se met debout et se prend en main. Il a fait l'expérience que la vie appelle la vie, qu'il a dorénavant prise sur la vie, sur la sienne propre, qu'il n'est pas seul sans père ni mère. Il devient artisan de son propre chemin d'homme, avec les autres hommes. Expérience fondatrice, peut-on dire, dans la mesure où Don Bosco découvre que pour évangéliser il faut entrer en relation. Respecter l'autre, apprendre sa langue et découvrir de l'intérieur ce qui le meut ou le laisse inerte. Don Bosco découvre qu'en éducation, comme pour évangéliser, le porte-greffe est aussi important que le greffon. Que seul l'autre peut être l'agent de son propre développement.

« Si tu veux... »

Cette rencontre nous pose les questions parmi les plus urgentes sur notre mission et les moyens employés. Eduquer, c'est toujours inviter l'autre et lui dire d'une façon ou l'autre : « Lève-

toi et marche », je suis à tes côtés mais je ne te retiens pas. Alors l'homme, libéré, devient missionnaire et prophète. Il en appelle d'autres à rêver puis à créer un monde plus habitable pour tous.

2. La relation de Don Bosco avec le jeune comporte d'autres aspects que nous reprenons en les développant quelque peu.

● Ce qui frappe chez Don Bosco en premier, c'est, dans la rencontre directe, **une confiance préalable dans le réel de l'autre et de la situation**. Devant Garelli, par exemple, on voit Don Bosco mettre entre parenthèses toute référence personnelle préalable. Surpris, il ne se crispe pas ni ne se rabat sur quelque chose d'extérieur à la rencontre mais s'ouvre et se libère pour laisser exister l'autre devant lui. Ce dernier trait n'est pas si fréquent dans nos relations habituelles assez souvent « préorientées » et donc biaisées, déviées vers une certaine finalité, parfois extérieure aux personnes en présence (règlement, appréhensions, peurs...).

C'est cependant cette liberté ou confiance de base en l'autre et en soi aussi qui permet à Don Bosco de saisir l'appel, la demande de l'autre au creux de la rencontre, demande souvent pudiquement voilée ou à peine esquissée dans une autre demande prétexte.

Centré sur le vécu de l'autre, il est **disponible et activement disposé**, dans une vibration que l'on devine poignante, **à lui offrir sa présence et son aide, non sans une tendresse franche**. Chacun peut ici mesurer la liberté intérieure à conquérir, le travail de démolition de préjugés défensifs, l'assurance humble en soi pour rester sans crainte devant l'inconnu et la différence de l'autre. Et cette disponibilité n'est pas indifférente. Au contraire, elle implique une présence sentie à soi-même, au niveau de ses propres attentes et références diverses face à l'autre...

La confiance au réel c'est l'optimisme foncier reçu ou conquis. Elle **permet** d'affronter l'autre dans une certaine nudité, une réelle chaleur aussi, **une authentique empathie**, non feinte ni obligée, mais qui reflète sincèrement le don de soi à l'autre. Quand Don Bosco rencontre le jeune, il le croit capable de bouger. Sollicité par l'appel intérieur de la relation vivante avec un Adulte qui le comprend et l'invite à s'interroger, à voir autrement ce qui l'abat ou le révolte (cf. Magon), le jeune peut évoluer et travailler peut-être à sa propre guérison. Toutefois, n'idéalisons pas trop Don Bosco sur ce point. Il semble bien qu'il faisait très vite la proposition concrète d'un engagement dans le sens reconnu valable par lui.

● Donner son temps **dans l'écoute et l'accueil répété**, malgré les failles, les mises à l'épreuve, les trahisons parfois, c'est assurément offrir au jeune le **témoignage peu banal d'amour** et une chance unique de libération et d'évangélisation.

Jean Bosco a, semble-t-il, appris très vite et tôt la grâce de recueillir le secret de nombreux cœurs. Il connaissait leur blessure secrète, celle qui réellement fait crier ou saigner les cœurs et les corps, sans vice ni vertu le plus souvent. Il était convaincu que l'amour très concrètement donné et manifesté est seul digne de foi pour le jeune sans liens épanouissants. Cet amour, chez Don Bosco, n'est pas complaisant, ni réparateur, ni maternel ; il n'est pas non plus, à l'opposé, dur, froid et distant, suffisant ou condescendant. Je crois que Don Bosco a accepté lui aussi d'être aimé par ses jeunes. Il n'ignorait pas qu'il n'existe pas d'amour qui ne soit aussi désir d'être aimé dans l'échange du don.

Il semble bien que nous risquons de ne pas comprendre Don Bosco si nous ne relevons pas la **dimension proprement spirituelle de son cœur paternel**.

C'est Marcel Légaut qui dit que « plus les relations avec autrui se multiplient et plus elles demandent d'approfondissement spirituel pour être réellement humaines et susciter, quand l'heure en est venue, jaillissement créateur et lumière intime ».

L'enracinement spirituel de l'amour pédagogique de Jean Bosco est bien l'expérience personnelle de la Charité Prévenante de Dieu. Celle-ci confère à l'affection de l'éducateur un horizon et une tonalité particuliers qui dépassent les tentations de découragement. Elles peuvent aussi inspirer, dans la question même du jeune, une timide indication du goût de Dieu. Il nous suffit ici d'épingler quelques traits bien connus de cette **amorevolezza cordiale et prévenante**.

Elle constitue bien le **principe qui structure et motive la méthode pédagogique** de Don Bosco. Rien à voir avec l'Eros pédagogique de Socrate ou de Platon pour qui le rapport éducatif consiste à instaurer une relation intime entre Educateur et Eduqué.

Rappelons également que Don Bosco s'inscrit ici aussi dans la sensibilité pédagogique de son époque. C'est ce que montre fort bien Braido quand il écrit que pour Kolping, par exemple, prêtre et éducateur de Cologne pendant les années 1813-1865, « l'amour effectif guérit toutes les blessures, les paroles seules ne font qu'aggraver la douleur » (Braido, 1981 b, 288).

Affaire de cœur, l'éducation chez Don Bosco, comme nous avons déjà relevé en reprenant l'expression de Caviglia, est ce défi constant à la fragilité et à la solitude affective et existentielle de la jeunesse.

On pourrait dire que c'est pas amorevolezza que **l'éducateur va au-devant du jeune acceptant d'être vulnérable**. Le CGS et le CG 21 le répètent à loisir, notant qu'il faut rencontrer les jeunes là où ils sont. Mesure-t-on toujours dans les faits ce qu'une telle recommandation implique comme exode tant personnel qu'institutionnel ?

Sur la cour de récréation, Don Bosco est non seulement présent physiquement en permanence mais on le voit encore qui regarde, écoute, s'avance, lance un jeu, remonte le moral de celui qui est seul, souffle un mot à l'oreille... Il a un flair rare pour détecter celui qui souffre ou ne se sent pas à l'aise. Bien avant les paroles, son regard et sa voix incitent à la confiance, appellent la parole qui libère et s'abandonne à l'aveu.

Certes, aujourd'hui, **les conditions de rencontre des jeunes, en général, ont largement changé** pour de nombreuses raisons que nous n'analyserons pas ici.

Il semble toutefois que la communication sociale, plus développée et répandue, tende à négliger, voire à estomper le vécu et le retentissement existentiel de chacun. Dans ce cas, une certaine qualité de réciprocité, condition de toute rencontre effective, se fait plus rare ou même se perd. Car elle exige plus de temps d'approvisionnement que bien des rencontres ne le permettent souvent.

Cette situation n'est pas sans appeler **un nouvel art de vivre ensemble**, Jeunes et Adultes. Pour ce qui regarde l'éducateur, j'avancerai volontiers que rencontrer les jeunes, là où ils sont, requiert aujourd'hui plus d'écoute, de tact aussi, de renoncement et d'amour. Dans la mesure où effectivement l'amour seul ouvre à l'autre, dans le respect de la distance indépassable entre deux êtres, l'éducateur entreprend chaque fois une nouvelle aventure, à rassembler à chaque coup ses forces pour un nouvel élan vers l'autre. Pur et simple élan. Simple présence l'un à l'autre dans le temps donné. Sans message, ni garantie, sans plan ni récupération, sans motif, à la rigueur... Cette présence à l'autre exige, je crois, bien plus de gratuité et de liberté intérieure, d'humour et d'amour. Car il est vrai que de nombreux jeunes aujourd'hui se savent non aimés pour eux-mêmes, gratuitement, depuis leur conception !...

la chasse aux fauves

M. B.

Du dimanche matin au dimanche soir, on ne connaissait pas le chômage à l'Oratoire. Don Bosco se livrait même quelquefois, l'après-midi, à un exercice qui vaut la peine d'être conté.

Les catéchismes battent leur plein. Don Bosco, qui se réserve les aînés, a pu se faire remplacer ; le voici qui sort de l'Oratoire et bat le terrain aux alentours à la recherche d'ouailles vagabondes auxquelles il n'est pas facile de faire entendre raison. Ignorants, peu soucieux de leur paroisse, des garçons se rassemblent dans les prés, les chemins, sous les portiques des maisons éloignées et se livrent furieusement aux jeux de cartes ou à d'autres jeux interdits par la loi et dangereux. Il n'est pas rare que cela se termine par des coups de couteau.

Don Bosco s'approche gentiment et, d'un air indifférent, observe le jeu. Au milieu du groupe, sur un siège ou sur une pierre, est étendu un mouchoir ; sur celui-ci les sous de la partie, parfois vingt ou vingt-cinq. Une fortune, si l'on songe qu'alors un kilo de pain coûte quelques sous. Il s'intéresse au jeu ou même y prend part lui-même jusqu'au moment où il voit les joueurs échauffés et le mouchoir bien garni de liras. Alors, d'un geste rapide il saisit les quatre coins du mouchoir, avec l'argent et les cartes, et s'enfuit à toutes jambes.

Abasourdis, les garçons détalent à ses trousses. « L'argent ! Rendez-nous l'argent ! »

Attraper Don Bosco à la course, il n'en est pas question. Lui, se retourne en criant : « Courez ! Prenez-moi ! Je ne veux pas vous voler. Je vous le rendrai, je vous en donnerai même d'autre... Venez ! Courez ! » La poursuite se termine à la porte de l'Oratoire ou à l'intérieur de la chapelle bondée de garçons attentifs à la prédication de Don Borel ou de Don Carpano.

C'est alors que ça devient difficile : il s'agit de calmer les joueurs, irrités par la désagréable surprise, et de les faire rester à la prédication, déjà commencée.

Don Bosco prend l'allure dégagée, voire burlesque, d'un commerçant ou d'un voyou envoyé par sa mère, contre son gré, à l'Oratoire, ou encore d'un vendeur ambulante. Il entre en criant : « Nougat ! Nougat !... Qui veut du nougat ! »

Eclat de rire général... Tous les garçons sont debout pour regarder. Et le prédicateur en chaire : « Oh ! polisson, sors de l'église ! Tu te crois peut-être sur la place du marché ?... » — « En voilà une bonne ! Moi, je fais mes affaires... J'ai vu ici des tas de jeunes et j'ai pensé à vendre mes nougats. »

Le dialogue continue, dans un piémontais plein de bons mots piquants sur le respect dû à l'Eglise ou sur la sanctification du dimanche, sur le jeu, le blasphème, le sacrement de pénitence...

A la « prise de bec » inattendue des deux prêtres, les joueurs s'arrêtent, prêtent attention, se mettent à rire, finissent par s'asseoir, s'il y a de la place, et par écouter. Le savoir-faire et l'esprit de Don Borel et de Don Bosco les retiennent pendant une heure, une heure et demie... Après la prédication, il y a les litanies à la Sainte Vierge. Les « merles » sont toujours là, près de Don Bosco, au fond de l'église. L'un ou l'autre lui demande à voix basse : « Quand allez-vous me rendre mon argent ? » — « Attends un moment... Il faut que je donne la bénédiction du Saint Sacrement. »

On finit quand même par sortir, chacun retrouve ses sous, reçoit un joli cadeau... La certitude de n'avoir rien à déboursier pour s'amuser toute l'année, les manières aimables de ce prêtre si rapide à la course et si adroit à voler les cœurs, tout cela fait que les joueurs, enchantés, promettent de revenir, de ne plus jouer aux jeux de hasard. Et, le plus beau, c'est qu'ils tenaient parole.

(M.B., III, Chap. XI.)

deux regards qui se croisent

A. BARUCQ

A qui part à la trace de la sainteté de Don Bosco, inévitablement se présentent aussi les sentiers de celle de Dominique Savio. Les routes du pays de Jean Bosco croisent celles du pays de Dominique... Les divers « Retours aux Sources » (1980-1983) conduisaient les pèlerins ou les retraitants à San Giovanni Riva di Chieri (maison natale), à Riva presso Chieri (baptême), à Murialdo (huit ans de la vie du garçon) — 2 km des Becchi, à Mondonio (mort)...

En préparation à ce périple, on avait proposé une réflexion priante sur l'influence que l'élève et l'éducateur ont exercée l'un sur l'autre. Vous lirez ici la méditation que le P. Barucq a composée et présentée aux retraitants de Caselette.

Deux regards qui se croisent : Don Bosco et Dominique

Jésus le regarda au fond des yeux et l'aima (Mc 10,21). Marc a bien voulu dire qu'il le regarda « en profondeur », qu'il « plongeait en lui son regard ». Nous retrouvons le même terme, employé par saint Jean cette fois, à propos de la rencontre de Jésus et de Simon en Jn 1, 42. Dans les deux cas, le regard de Jésus est suivi d'un appel mais la réponse est différente chez le « jeune homme riche » et chez Simon qui devient Pierre.

En un autre continent et en un autre siècle, nous retrouvons un regard du Christ, un regard de prêtre jeté sur l'âme d'un adolescent, celui de Don Bosco sur le jeune Dominique Savio : « Je reconnus en ce garçon, dira Don Bosco, une âme tout entière selon l'Esprit de Dieu » (Vie..., p. 50).

Notre retraite, avec ses « visites », ses « montages audiovisuels », fait large place au « regard ». Nous cherchons, nous, un regard qui soit encore éloquent, qui nous révèle quelque chose que notre conscience ne perçoit peut-être plus que faiblement, confusément, nous cherchons le regard de Don Bosco. En allant contempler les sites qui remplirent ses yeux, en priant devant les

horizons qu'il aime, parfois dans les mêmes sanctuaires que lui, nous attendons que son regard nous parle, nous invite. Au fond des yeux de Dominique, il avait perçu quelque reflet de l'Esprit de Dieu, pour nous c'est au fond des yeux de notre Père que nous serons heureux de contempler quelque chose de cet Esprit.

Le regard de Don Bosco, nous pouvons en percevoir une lueur à travers ce qui nous est parvenu de ses portraits les plus authentiques : celui que reproduit la couverture de la récente édition des « **Souvenirs autobiographiques** » et que nos montages audio-visuels évoquent si souvent, ou celui de Barcelone, avec Don Rua, de 1886. En ce dernier surtout le regard du vieillard s'est intériorisé. Les yeux donnent une expression de vivacité plus pénétrante dans le portrait plus jeune. Ils confèrent au visage, dans les deux, une attitude d'interrogation bienveillante sans curiosité captative. Là nous apparaît un homme d'accueil, qui quête l'attention et sollicite la confiance. C'est le regard de quelqu'un qui est prêt à aimer quiconque en qui il verra poindre un besoin d'amour, une aptitude à correspondre. C'est sans nul doute un regard plus vif que celui du portrait de Barcelone que rencontra Dominique Savio à Murialdo, plus précisément devant la chapelle du Rosaire sur le coteau des Becchi, un jour d'octobre 1854. Mais déjà s'y dessinait, à n'en pas douter, le même sourire, la même attente, le même appel à la générosité d'une réponse oblativ.

Mais il nous est utile, pour notre propos d'une quête d'approfondissement spirituel, de chercher à découvrir une autre direction du regard de Don Bosco : son orientation intérieure, cachée aux curiosités humaines, mais révélée par le comportement constant de notre cher Père tout au long de sa vie. Je veux parler du regard qu'incessamment, peut-on dire, il portait sur Dieu. Si Jésus aime le jeune homme riche en quête de vie éternelle, Don Bosco aime le Christ Jésus parce que journallement il tournait vers lui son regard sachant que là était la source de la vie éternelle : son oraison, son office, sa messe, son action de grâces furent pour lui des moments d'authentique contemplation et, vous l'avez peut-être remarqué, dans une de ses lettres récentes (**Atti**, n° 295, p. 29, Ed. franç.), puis dans le mot d'introduction à la récente édition française du livre de Don Ceria « Don Bosco avec Dieu » (p. 5 sq.), Don Vigano' nous a rappelé notre devoir de redécouvrir la dimension « contemplative » de notre spiritualité, tout salésiens que nous sommes. Ce faisant, il ne croyait pas trahir la pensée de notre Fondateur. La contemplation, en effet, est un regard. Et c'est dans la rencontre de son regard avec celui du Christ que Don Bosco munissait le sien de cette charge

de profondeur, de douceur et de force qui firent sa puissance de fascination sur des regards bien divers qui croisèrent le sien et, souvent, ne purent s'en détacher.

Si nous en revenons au Maître, nous pouvons évoquer d'autres de ses regards, diversement perçus ailleurs. Celui qu'il jeta sur le jeune homme encombré de ses biens ne sera que d'une rencontre fugitive. Mais il y eut aussi celui qu'il porta sur Simon près du Jourdain. Les deux ont servi de point de départ à cette méditation. Plus tard, il y eut le même regard, insistant, qui dut accompagner la triple interrogation : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Nous connaissons la réponse et son retentissement. Il y eut le regard jeté sur la Samaritaine, combien troublant par sa pénétration, tout au long de l'entretien au puits de Jacob : il révolutionna une âme qui se croyait blasée. Il y eut le regard plein de tendresse posé sur les enfants qui se frayent un passage jusqu'à lui, et tant d'autres qu'une relecture des Evangiles (à ne pas omettre en ces jours de retraite) nous fera redécouvrir. On peut dire que Jésus regarda le monde et l'aima, qu'il aimait en lui toutes les potentialités de bien et de conversion que tant de regards lui dévoilaient.

Don Bosco, prêtre du Christ, ne pouvait jeter sur le monde qui l'entourait que le regard même de Jésus puisque, nous y revenons, il avait bien soin d'y accorder la qualité du sien.

Pour reprendre contact avec Dominique, puisque cette journée nous y invite, relisons quelques passages de sa « Vie » telle que notre Fondateur a voulu la proposer à l'attention et à la réflexion de ses salésiens.

Et d'abord la première rencontre. « C'était le premier lundi d'octobre (2 octobre 1854), de bon matin, quand je vis un enfant, accompagné de son père, qui approchait pour me parler. Son visage joyeux, son air souriant mais respectueux, attirèrent sur lui mon regard.

— Qui es-tu ? lui dis-je, d'où viens-tu ?

— Je suis Dominique Savio, celui dont vous a parlé mon maître Don Cugliero, et nous arrivons de Mondonio.

« Je le pris alors à part, et, nous étant mis à parler de ses études et de la vie qu'il avait connue jusqu'alors, nous sommes aussitôt entrés en pleine confiance, moi avec lui.

« Je reconnus en ce garçon une âme tout entière selon l'Esprit de Dieu et je ne restais pas peu stupéfait en découvrant l'œuvre que la grâce divine avait déjà accomplie en un garçon si jeune.

« Après une assez longue conversation... il me dit textuellement : "Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? Vous me conduirez à Turin pour étudier ?" »

— Hé ! Je pense qu'il y a là une bonne étoffe.

— A quoi peut-elle servir, cette étoffe ?

— A faire un bel habit que nous offrirons au Seigneur.

— Je suis donc l'étoffe. Vous, soyez le tailleur. Prenez-moi donc avec vous et vous ferez un bel habit pour le Seigneur. »

Plus tard, autre conversation après un sermon sur la sainteté (cf. **Vie**, p. 47 sq., Ed. franç : entre nous, les mots « vocation », « sainteté » cette vocation de tout chrétien, ne sont-ils pas devenus quelque peu étrangers à notre vocabulaire homilétique ?).

Laissons la parole à Don Bosco : « Ce sermon fut pour ainsi dire l'étincelle qui embrasa son cœur d'amour de Dieu. Pendant quelques jours il ne dit rien, mais il était moins enjoué que d'habitude, si bien que ses camarades s'en aperçurent et moi aussi. Je supposais qu'il avait de nouveaux ennuis avec sa santé et je lui demandais s'il souffrait de quelque maladie.

— Au contraire, me répondit-il, je souffre plutôt d'un bien.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que je sens en moi le désir et le besoin de « me faire saint » : je ne croyait pas que c'était si facile ; mais maintenant j'ai compris que l'on peut y arriver même en restant joyeux. J'y tiens absolument, et j'ai absolument besoin de me faire saint. Dites-moi comment je dois m'y prendre pour me lancer dans cette entreprise. »

Don Bosco lui apprend alors à bannir toute inquiétude, à continuer à faire son devoir et à garder sa gaieté habituelle. Puis, il poursuit :

« Je lui dis un jour que je voulais lui faire un cadeau de son goût, mais que je voulais le laisser choisir.

— Le cadeau que je vous demande, déclara-t-il spontanément, c'est de faire de moi un saint. Je veux me donner au Seigneur tout entier et je sens le besoin de me faire saint, et, si je ne me fais pas saint, je ne fais rien. Dieu me veut saint et j'y arriverai. »

Un autre passage de la « **Vie** » me paraît aussi digne de réflexion. La lecture de ces lignes ne nous sera sans doute pas

inutile en notre monde envahi par le « visuel »... Il s'agit de notations de Don Bosco à propos de la retenue des yeux chez Dominique (cf. **Vie**, p. 105 sq.).

« Ses yeux étaient extrêmement vifs et il devait s'imposer une violence non minime pour les garder recueillis... Les yeux, aimait-il à dire, sont deux fenêtres. Par les fenêtres passe ce qu'on y fait passer. Et nous, par ces fenêtres, nous pouvons faire passer un ange ou bien aussi le démon avec ses cornes, et laisser l'un ou l'autre devenir le maître de nos cœurs. »

Ne nous hâtons pas de classer tout cela parmi les beaux souvenirs d'un passé révolu : autre temps, autres mœurs ! Par ces attitudes de sainteté vécues en son Eglise, comme par ses propres attitudes relues dans son Evangile, le Seigneur veut encore nous faire passer un message. Captions-le !

Une question se pose à nous en cet endroit de notre entretien : de quelle qualité sont « nos regards » ? De quelle qualité « notre regard sur les autres », sur nos confrères, sur nos jeunes surtout ?

Savons-nous regarder avec le regard du Christ dont cette méditation a pu évoquer quelques aspects ?

Savons-nous regarder avec le regard de Don Bosco ? Nous avons évoqué un regard privilégié, celui qu'il porta sur l'âme de Dominique. Il y en eu d'autres, jetés eux aussi sur des jeunes : Magon, Besucco, etc.

Le regard dont nous considérons les jeunes a-t-il toujours la même pureté, la même transparence, la même générosité, le même désintéressement que celui de Don Bosco ? Dans leurs yeux, savons-nous lire leurs appels, leur confiance ? Par les nôtres, savons-nous faire passer quelque chose de notre contemplation de Dieu, de notre vie de l'Esprit, de notre appel à la sainteté ? Certes, c'est la bouche qui parle, mais que de choses ne se comprennent bien, ne se partagent profondément, qu'en l'échange de deux regards !

Puisse saint Jean Bosco nous faire participants de la qualité de son regard sur un monde où il était avide de déceler le moindre indice de la présence sanctifiante de Dieu ou tout au moins d'un appel à son amour !

vivre avec eux en familiarité

M. JOURJON

Voici une homélie pour le jour de la fête de Don Bosco (1963), prononcée par le Père Maurice JOURJON, qui fut Doyen de la Faculté de Théologie de Lyon. Il prit comme thème « l'amorevolezza » de Don Bosco.

Un prêtre ne paraîtrait-il que pour prêcher, on dit qu'il ne fait ni plus ni moins que son devoir. » En préparant cette homélie, je me suis heurté à ce mot de Don Bosco et il m'a paru me convenir spécialement. En venant vous prêcher, je ne fais que mon devoir et Don Bosco ne me fait pas ajouter que, lorsqu'on parle à ses fils, ce devoir est spécialement agréable.

Toutefois, dans cette lettre que vous connaissez bien, où il dit ce mot qui doit nous rappeler à l'humilité, il a ajouté beaucoup d'autres choses qui m'ont paru intéressantes. Vous le savez bien : il veut que le prêtre ne soit pas seulement un prédicateur mais aussi celui qui est « sur la cour ». Et pour définir les rapports que le prêtre-éducateur doit avoir avec ceux qu'il est chargé d'éduquer à la foi, il a un mot magnifique, presque impossible à traduire : « il faut vivre avec eux en **familiarité** ». Gardons ce mot, il évoque si bien la façon de se comporter de Jésus avec ses apôtres et des apôtres avec Jésus. Ce mot rend si bien compte aussi de l'accueil que recevait Jésus à Béthanie. Il évoque si bien cette admiration simple qu'avait saint Irénée lorsqu'il écoutait saint Polycarpe lui parler avec familiarité de ceux qui avaient vu et entendu le Seigneur, qu'il convient de garder ce mot « familiarité ». Il me semble qu'il a sa définition, son explication non seulement dans des scènes évangéliques ou de l'histoire de l'Eglise, mais que réellement un mot de Paul l'explique et le justifie (Phi., IV, 8). Voilà la source biblique et paulinienne de la « familiarité ». Saint Paul dit : « Dieu m'est témoin... ». Comme Don Bosco, il ose aimer ses frères tendrement. Certes, ce n'est pas par une espèce d'affadissement de l'être qui gagne seulement ceux qui ne sont pas encore les capitaines de leur âme,

c'est tendrement, dans le cœur de Jésus. En vérité, il n'y a pas d'autres moyens d'aimer tendrement, de vivre dans la familiarité avec ceux qui nous entourent que de le faire dans le cœur de Jésus. Pourquoi ?

1° Parce que notre familiarité et notre tendresse ne doivent pas venir d'une sympathie toute humaine (les païens n'en font-ils pas autant ?). Elles doivent venir d'une lucidité sur l'homme, et Jésus seul peut être lucide sur l'homme, car lui seul sait ce qu'il y a dans le cœur de l'homme.

Jésus seul qui nous connaît peut nous comprendre et nous pardonner comme il l'a fait sur la croix. Alors, si nous nous établissons dans la connaissance intérieure du Christ, si nous méditons en son cœur, nous aurons sur nos frères et sur nous assez de lucidité pour les aimer avec tendresse, car il n'y aura plus dans notre vie un optimisme trop facile ni un pessimisme injustifiable. « Quelqu'un a dit que si un optimiste était un imbécile heureux, un pessimiste était un imbécile malheureux » ; mais il y aura, au lieu de ces sentiments trop faciles, il y aura, à cause de la lucidité, espérance et patience. L'espérance, parce que notre semblable, quel qu'il soit, fût-il le pire des hommes, n'est jamais que, comme le dit saint Augustin, l'espérance d'un bon, la possibilité d'un bon, un membre au moins en espérance du corps du Christ, un racheté, comme nous, de Jésus, et, selon le mot de saint Paul, ce frère pour qui le Christ est mort. A cause de cela, notre tendresse sera, à son égard, une tendresse d'espérance et notre familiarité, une vie dans l'espérance avec Lui ; et notre espérance ne sera jamais choquante, elle ne voudra pas hâter le travail de Dieu, enjamber sur la providence. Au contraire, nous penserons à la patience de Dieu pour nous, il agit doucement, il nous attache à lui, à l'humanité ; il nous mène paisiblement et à l'égard des autres, nos frères, nous aurons la même patience. Nous établir dans le cœur du Christ, c'est aimer les autres avec tendresse, c'est vivre avec eux dans la familiarité, car c'est les connaître et nous connaître lucidement.

2° Et puis, nous établir dans le cœur du Christ, c'est nous établir dans la parole de Dieu ; et pourquoi Dieu nous a-t-il parlé, sinon parce qu'il nous aime tendrement ?... Avez-vous réfléchi à la tendresse de la parole de Dieu pour qu'ayant tant de force, elle ne nous violente jamais ? Avez-vous réfléchi que cette parole doit être pleine d'amour, de tendresse, de délicatesse, pour qu'elle ne violente pas nos dirigés, mais, au contraire, qu'elle nous fasse libres et que, nous libérant, elle nous permette d'adhérer de tout nous-mêmes à tout ce que Dieu nous demande ? Avez-vous réfléchi à la tendresse de Dieu pour nous, pour que,

non content de nous parler, Il nous ait parlé par son Fils, et que cette parole se soit faite chair, et qu'il ait vécu parmi nous, et que, grâce à cette présence du Verbe parmi nous, nous nous soyons accoutumés à Dieu : « Nous vivions en familiarité avec le Verbe » (saint Irénée) et nous puissions dire comme saint Jean : « Ce que nous avons vu et entendu du Verbe de vie, nous vous le communiquons » ? Alors, cette force de Dieu, cette tendresse de la parole qui s'insinue en nous, qui nous transforme peu à peu sans jamais nous bousculer, cette tendresse nous la trouverons si nous vivons avec le cœur du Christ... Car Dieu, personne ne l'a jamais vu, mais Jésus nous l'a fait connaître et saint Jean ne nous a révélé d'une façon bouleversante cette tendresse que parce qu'il a reposé sur le cœur du Christ et puisé à cette source.

3° Une troisième raison nous invite, pour vivre dans la familiarité, à résider dans le cœur du Christ : c'est que nous sommes sûrs d'y trouver les petits et les humbles. A sa façon de faire, si pittoresque et pleine de malice, Don Bosco d'un trait, d'une remarque faite en passant, nous en dit l'importance. C'est une leçon toute spéciale de Don Bosco, et cette leçon, l'évangile vient de nous la rappeler. Je n'ai pas à y insister et pourtant il me semble qu'il est important d'insister. Je pense à cette scène de sa vie, au songe de ses neuf ans. Don Bosco, quand il explique son rêve, nous donne cette réflexion sur sa grand-mère : « Elle qui connaissait bien la théologie, elle était illettrée ». C'est cette connaissance de la théologie et ce caractère illettré que je voudrais relever, parce que, en parlant ainsi, Don Bosco retrouve une tradition de l'Eglise. Exemple chez saint Irénée déjà qui nous disait qu'il était plus avantageux que toutes les spéculations d'être simple et de connaître Dieu par l'amour. Tradition trouvée aussi dans saint Bonaventure qui disait qu'une bonne vieille dans son jardin, si elle a la charité, en sait plus que tous les théologiens du monde.

Alors cet homme qui, d'après saint Irénée, s'approche de Dieu dans la simplicité, alors la grand-mère de Don Bosco, alors cette vieille de saint Bonaventure, nous les trouvons dans le cœur du Christ, et, face à leur présence, nous vivons nous aussi dans la simplicité et dans l'amour.. Non pas que nous devions être des illettrés, nous en sommes incapables ; mais pousser jusqu'au bout la lettre et faire absolument que la lettre ne reste pas lettre morte, qu'elle devienne en nous parole vivante, que dans notre théologie nous trouvions l'amour de Dieu, que nous mettions cet amour au départ dans le cœur du Christ. Saint Paul conclut ce passage de l'épître aux Philippiens : « Dieu m'est témoin... » par cette exhortation : « Que notre charité s'épanche en

science. en connaissance, avec ce tact délicat qui vous fera discerner le meilleur ». Il me semble, pour nous, apprentis théologiens, qu'il faut que notre charité s'épanche dans cette connaissance de Dieu. Après tout, le Seigneur nous appelle non « serviteurs » mais « amis », car il nous a fait connaître ce qu'il tient de son Père et nous l'ayant fait connaître, n'ayons pas peur de donner à notre familiarité cette coloration théologique. C'est notre façon à nous de nous unir au cœur du Christ et de rejoindre tous ceux qui s'attachent à lui avec amour.

Dans un instant, le chant de communion, d'une façon splendide, va oser nous dépeindre Don Bosco sous les traits d'Abraham. Certes, c'est splendide, enthousiasmant, mais c'est presque un peu gênant parce que Abraham, c'est l'épopée (je sais bien qu'il y a une épopée salésienne...), mais il me semble que dans toute épopée — c'est sa loi même — il y a un peu de démesure et dans Don Bosco jamais de démesure, parce qu'il y a familiarité. Bien sûr, de toute évidence, sa foi est celle d'Abraham et son obéissance aussi, mais il me semble que dans sa finesse un peu rusée il se soit vite aperçu qu'un bélier remplacerait avantageusement. Il y a donc en lui cette familiarité puisée à bonne source qui nous empêche de trop le voir sous les traits d'Abraham. Non préférons le voir autrement. Il me semble que ce visage où la charité assumait un tact délicat qui lui permet de cesser d'être rude et rester viril — car la familiarité n'empêche pas la virilité, au contraire, elle est une alliée — il me semble que ce visage est fait pour être celui du bon accueil qu'on voit sur les tableaux... Vous me permettez de voir ainsi votre fondateur au pied de Marie, blotti sous son manteau, nous disant : "Dieu m'est témoin que je vous aime tendrement dans le cœur du Christ." »

en forme de fioretti

une vocation :

a. malan

G. GUIGOU

Il faut penser au Père Gilbert Guigou, notre ami, en lisant ce texte et se rappeler la simplicité de son âme d'enfant. G. Guigou avait ainsi écrit une série de récits « édifiants » inspirés dse « Mémoires Biographiques ». Celui qui suit se réfère au quinzième volume, p. 564.

Premier tableau : 29 octobre 1882. A la conciergerie de l'Oratoire, à Turin, un jeune homme de 20 ans attend depuis une demi-heure pour voir Don Bosco. Ce matin, de bonne heure, il est arrivé par le train. Tout à l'heure, en passant, il est entré quelques minutes à la basilique de Notre-Dame Auxiliatrice. Don Bosco finissait d'y célébrer la messe. Et maintenant, il attend impatiemment. Il vient de loin, ce jeune homme, de Toulon... Comme il venait en Italie pour passer le Conseil de révision, sa patronne, la bonne Madame de Combaud, l'a envoyé à Don Bosco, et le voici. Une masse d'enfants entoure Don Bosco, c'est à qui se pressera pour approcher de lui. Antoine aussi s'approche et baise sa main... Mais quoi ! le saint, comme s'il le connaissait depuis longtemps, pose sur lui son regard et profère une exclamation : Oh ! puis, en français : « Montons chez moi, ici nous ne serons pas tranquilles. » Et l'autre, stupéfait : « Mais, vous me connaissez ? » — Oui, montons. »... Dans sa chambre, Don Bosco va commencer par lire attentivement les lettres qu'Antoine vient de lui porter, puis il y répond posément, une par une... Et, pendant ce temps, ce pauvre Antoine est tout troublé, tout angoissé. Il aimerait tant parler à Don Bosco, et il n'ose pas... Depuis l'âge de 7 ans il rêve du sacerdoce, et jamais il n'a osé en parler à personne. Il était aîné de cinq enfants et ses parents étaient pauvres ; quand il voyait des camarades étudier pour être prêtres, il pleurait en songeant : « Je n'y arriverai jamais. » Et puis, vers 14 ans, il avait été placé comme jeune domestique chez Madame de Combaud, et là, bien choyé, il n'avait plus guère songé au sacerdoce. Mais vers 20 ans, l'idée lui était revenue.

Que faire ? Il aurait voulu essayer d'entrer chez les Capucins pour faire quelques études, mais... persécution religieuse en France... impossible !... Et puis, un jour, en confession, il avait reçu une réponse peu encourageante... Et maintenant le voilà devant Don Bosco. Parlera-t-il ? Ne parlera-t-il pas ?... Après avoir écrit ses lettres-réponses, Don Bosco se tourne vers lui : « A présent, parlons un peu de toi... Tu viendras vite pour rester avec moi, n'est-ce pas ? » Eh ! quoi..., Don Bosco, qu'il n'a jamais vu, semble le connaître ainsi, par le dedans, il l'appelle à être Salésien, Antoine éclate en sanglots, il pleure de surprise et de joie. Mais voyons, est-ce possible ? C'est un pauvre jeune homme qui a à peine fréquenté l'école... « Sais-tu écrire ton nom ? », demande plaisamment Don Bosco avec un bon sourire... « Alors, ça va bien... » Don Bosco, ce matin, à la fin de sa messe, avait vu sur la tête d'Antoine Malan une petite flamme. Antoine Malan, dans quelques jours, quand il se retirera souvent dans un bois pour prier devant une statue de la Vierge, verra lui aussi se détacher des mains de la Vierge une petite flamme qui viendra se poser sur lui.

*
**

Deuxième tableau... Tu peux le contempler en photographie, authentique photographie. Elle est prise au Brésil. Une joyeuse bande d'enfants s'accrochent à une soutane : une soutane longue, mince ; sur cette soutane, un cordon et une croix pectorale. C'est Mgr Antoine Malan. Nouveau Don Bosco au milieu des enfants, il sourit, et son sourire reflète une âme inondée de joie. Consécration de sa profession de salésien, consécration de son ordination, consécration épiscopale. Son cœur de consacré est offert, comme le Cœur du Christ. Il déborde de joie...

*don bosco
aujourd'hui*



un arbre aux milles rameaux

M. MOUILLARD

« Il bosco », en italien, signifie le bois... Que de variations alors ne peut-on taire sur ce mot lorsqu'on rêve à Don... Bosco!...

Bosco, sans trop forcer, ça nous fait penser à l'arbre... Et c'est vrai que DON BOSCO a été un arbre merveilleux, jailli d'une petite graine de vraiment rien du tout, plantée en terre piémontaise, étendant bien vite ses rameaux immenses à la rose des vents, accueillant par la fraîcheur de son feuillage luxuriant, chargé de fleurs innombrables et lumineuses et de nids joyeux de leurs pépiements, offrant ensuite des fruits appétissants et succulents, solidement enraciné aussi, et au cœur tendre et inépuisable...

Mais cet arbre-là me fait songer au sycomore ou au cèdre ou à l'olivier de ZACHEE...

Ce grand escroc — petit de taille — intrigué par Jésus, secrètement inquiet par tout ce qui se dit de Lui — c'est sa grâce! — décide de Le voir... Seulement voilà! il n'a que son mètre-quarante handicapant... Alors, ni une ni deux! il saute sur le premier arbre venu et le voilà aux premières loges!... Zachée qui regarde, regarde, et, surtout, se sent regardé, pénétré, et même, compris : c'est vrai que je ne suis pas que truand!... On connaît la suite... Eh! oui, par la vertu de cet arbre, Zachée a rencontré Jésus...

C'est bien ça! Notre JEAN BOSCO, tout au long de sa vie, a été cet arbre qui a pris dans ses branches — sur ses épaules — épaulé — un tas de jeunes — LES AUTRES — afin qu'ils puissent croiser le regard du Seigneur, rencontrer Jésus. LES AUTRES : ceux dont le nom nous a été transmis : Barthélemy,

Michel, Jean, Dominique, Louis... et ceux dont le nom est perdu : par centaines, des apprentis, des écoliers, des gosses des rues, des étudiants, des adolescents paumés, des jeunes inquiets ou affamés ou au désespoir..., des grappes et des grappes..., tous grimpés dans l'arbre... accrochés à l'arbre.

Nous avons été nous-mêmes parmi ces garçons et ces filles, puisque nous lisons ces lignes. DON BOSCO, qui nous a dit Jésus, poussé vers Jésus, montré Jésus, réconcilié avec Jésus, a été plus d'une fois, dans notre vie, cet arbre-refuge, cet arbre-appui, cet arbre-guet, sous lequel on repose, contre lequel on s'appuie sur lequel on monte pour retrouver qu'on espère...


Et si, à mon tour, j'essayais d'être, moi aussi, arbre pour ceux que je croise... un peu BOSCO, à mon tour ? Ne suis-je pas de sa graine ?

Mars 1981.

pour une stratégie de la fidélité

L. RICCERI

« Toute transformation qui porterait atteinte à l'essence concrète de la société de Saint François de Sales, telle que l'a voulue Don Bosco et telle que l'a voulu l'Eglise, ne serait pas un progrès de croissance, mais une déviation suicide. » Ainsi parle le père Ricceri, ancien Supérieur général des salésiens, sixième successeur de Don Bosco.

 I n'échappe à personne qu'entre les deux mouvements — centripète et centrifuge — présents dans le processus de décentralisation, se développe une dynamique de « tension ». Et chaque « tension » peut dégénérer en « conflit » quand un des pôles du mouvement prévaut sur l'autre... **Le pôle de l'unité** est exposé à la tentation de l'uniformité, provoquant un « centralisme » qui fait abstraction des différences topographiques, qui ne s'occupe pas des diverses exigences socio-culturelles, qui ignore le principe de subsidiarité, et qui ne donne pas le poids voulu aux nouvelles dimensions de la coresponsabilité et du dialogue.

D'autre part, nous sommes en train d'assister, ces années-ci, à une véritable réaction en chaîne contre tout type d'uniformité. Mais la violence de cette réaction est telle que, non seulement on se préoccupe de détruire le grave défaut du « centralisme », mais il semble que l'on veuille tout simplement supprimer le « centre » lui-même. Il est dangereux d'agir uniquement par réactions ; les conséquences d'une telle attitude sont évidentes, des exemples particuliers ne sont pas nécessaires... Je vous invite à m'aider — mieux, à nous aider — à devenir les serviteurs constants de cette haute et indispensable fonction, en prenant soin de l'unité vitale de la Congrégation et en surmontant les tentations de l'uniformité... **Le pôle de décentralisation** est exposé, à son tour, au risque de la « myopie » en s'enfermant dans un horizon trop étroit et en surestimant les caractéristiques locales particulières.

Ils ne sont pas imaginaires aujourd'hui, même dans la Congrégation, les dangers suivants : nationalisme religieux et ecclésiastique, complexe de supériorité culturelle, démocratisation collectiviste, indépendance complète de l'autorité centrale, affaiblissement pratique des liens de coresponsabilité mondiale.

Le Chapitre général spécial (1971-72) a insisté, par exemple, sur l'insertion dans la pastorale locale (n° 185), il a indiqué un service salésien possible en dehors des œuvres de la Congrégation (n° 392), il a formulé de nouveaux critères sur la manière de réaliser la formation (n° 106) ; tout cela apporte bienfait et vitalité s'il est vu et réalisé selon les exigences de l'identité ; dans le cas contraire, il pourrait apporter un relâchement des liens avec le Centre et des valeurs vitales de notre unité. Il n'est pas absurde donc de parler de « danger de scission » pour un groupe centré sur des raisons sociologiques et des exigences culturelles. Comme le fait remarquer le P. Congar, « le lieu du schisme dans l'Eglise, c'est-à-dire le point d'ambiguïté et le danger, est précisément le lien trop étroit entre le Christianisme et une culture, un intérêt national, une entreprise humaine, personnelle et surtout sociale » (Santa Iglesia, Barcelone - 1965, p. 113).

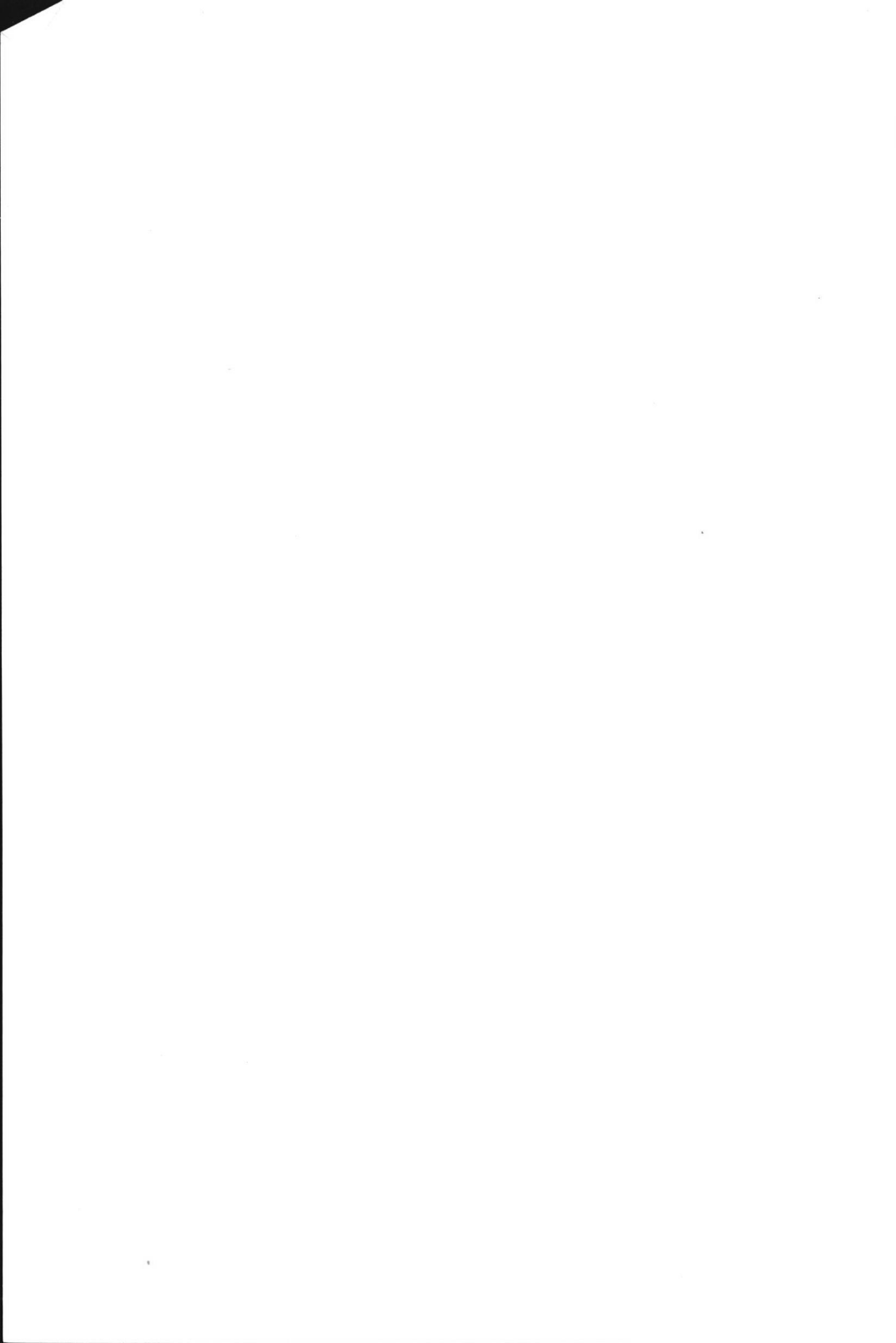
En bref, « dans un organisme vital, l'équilibre n'est pas un élément qu'on puisse donner pour acquis une fois pour toutes, ni une situation qu'on puisse fixer au moyen d'une règle. Il est le produit existentiel de la concurrence de forces vives ; il requiert donc une attention patiente et un engagement continu de stimulants, de modifications, de corrections, d'initiatives. En un mot, l'équilibre doit être construit et soigné chaque jour. »

Connaître davantage Don Bosco

« Le retour souhaité aux origines fera reflourir l'enthousiasme... Mais je comprends qu'il y a beaucoup à faire pour que Don Bosco soit connu dans sa réalité et sa totalité : c'est une action qu'il faut organiser avec méthode et graduellement, en y intéressant avant tout les nouvelles générations, et en créant dans ce but les instruments les mieux adaptés. La personne de Don Bosco, son œuvre, sa parole vivante, étudiées avec amour, ont une puissance d'unité et d'attraction. Malheureusement, beaucoup de salésiens en restent éloignés, surtout les jeunes, peut-être en raison d'une réaction, explicable d'une certaine façon, mais désormais anachronique, et peut-être aussi par manque de moyens adaptés et adéquats... Il est urgent de trouver les manières concrètes pour rafraîchir cette connaissance et faire vi-

brer les confrères par ce contact. On ne peut apprécier ce qu'on ne connaît pas. Et la connaissance de Don Bosco est un moyen-clé, un élément fondamental d'unité. »

Don Ricceri ajoute : « En regardant bien au fond, on ne peut pas considérer comme véritable amour de Don Bosco celui qui serait séparé de l'amour de la Congrégation, qui est — dans son ensemble — la projection de Don Bosco et sa continuité dans l'histoire et dans le monde. »



fidélité à don bosco

M. MOUILLARD

Écrits à la veille d'un pèlerinage qui vit près de 800 personnes venues de Suisse, de Belgique et de France « explorer » le pays de Don Bosco, les lignes qui suivent veulent, à grands traits, évoquer quelques étapes de la vie de Saint Jean Bosco. L'occasion en était le Centenaire du Voyage en France de notre fondateur, en 1883.

A ce sujet, nous rappelons que le fascicule n° 3 - Octobre 1980 - des « Cahiers Salésiens, publiés par F. Desramaut, est consacré à ce voyage. Il est d'un grand intérêt.

Σ

En 1883, Don Bosco est venu chez nous...

En 1983, nous irons chez lui...

Il interpellera chacun sur sa fidélité autre que sentimentale.

Peut-être que, face à la petite ferme des Becchi, à la fontaine du Valdocco ou aux rues historiques du vieux Torino et aux collines du Montferrat, se lèvera, au fond de moi, la question : aujourd'hui, là où je vis, quelles sont mon attitude, ma mentalité, ma sensibilité, mes réactions de « fidèle » de Don Bosco ?

Ce « Retour aux Sources » que nous allons ensemble accomplir va faire revivre, à ses racines, sous nos yeux, un être vivant...

● Giovannino, le gamin des Becchi ; tout petit : orphelin de père, ventre creux plus d'une fois ; il n'habite pas un palais : c'est une mesure faite de matériaux récupérés... Mais sa maman, Marguerite, lui cheville au cœur l'Espérance...

● Giovanni l'adolescent rêve de grandes études ; pourtant il part, chômeur dérisoire, « faire les fermes » de la région et il connaît l'humiliation du pauvre à qui on refuse le travail et la polenta... Mais l'étoile de son rêve au cœur, il serre les dents et s'acharne...

● Ce jeune homme, Gianni Bosco, qui débarque à Chieri, en 1831, trouve une cité industrielle du textile où mijote l'émeute : a-t-il pu demeurer insensible au sort des douze « jeunes républicains » de Mazzini, fusillés à l'aube d'un lugubre jour de 1833, ou aux conditions de travail des ouvrières ou des enfants trimant dans de sombres ateliers de tissage ? Et le jeune étudiant miséreux, pour payer ses études, se fait tailleur au chocolatier, et s'exténue à la bougie...

● Don Bosco, en 48 — il a 33 ans — alors que Marx et Engels publient « Le manifeste du parti communiste » — affronte le problème de l'exploitation des jeunes hommes par l'homme, ou du chômage déprimant et avilissant..., des bandes de rue et des mineurs, pensionnaires de prisons... Il disserte peu sur ces questions tragiques : il retrousse les manches. Il sermonne et secoue ses concitoyens de « bons chrétiens », il force la porte des ministres, du maire et de l'Administration, sensibilise les jeunes qui lui courent après, dégote des emplois pour ses adolescents ; parmi les tout premiers, il imagine le Contrat de Travail pour la protection de l'apprenti ; il se campe devant ses garçons avec plus d'autorité que le plus fabuleux des chefs de bande ; il leur communique le goût et l'envie et le désir de se tenir debout dans la vie, de la dignité des fils de Dieu, « citoyens du monde et citoyens du ciel ». Il aime...

● Quand encore, le 31 janvier 1883, il prend son billet de 3^e à la gare de Porta Nuova à Turin pour passer la frontière de Vintimille, il vient, têtue et serein, répéter sans se lasser aux foules qui vont l'assaillir et boire son « méchant petit français » (« L'Echo de Fourvière », 12 avril 1883) que le salut de la jeunesse et la solution sociale ouvrière sont entre leurs mains et non dans les nuages...

En 1983, la délinquance, le chômage, la drogue, l'inflation, la violence, l'égoïsme, l'injustice... empoisonnent une vie de société où trop de jeunes se suppriment, où le manque de travail gangrène le corps social, où le sourire se fait très rare...

Jean Bosco a plongé dans la mêlée des situations de crise de son temps.

Réaliste, il a fait face et payé de sa sueur et de sa matière grise.

Utopiste, il a su mobiliser des milliers de bonnes volontés décidées pour un grand dessein...

A l'été prochain, au cœur de son beau pays piémontais, suavement exigeant et gentiment contraignant — à sa manière, tiens donc ! — il nous mettra, n'en doutons pas, au pied du mur...

Viendrons-nous quand même ?

31 janvier 1983



mettez les couleurs

E. VIGANO'

Le 8 février 1987, le père Vigano', septième successeur de Don Bosco, présidait, à Nice, la fête de Saint Jean Bosco, dans cette maison même fondée par celui-ci en 1875; il n'a pas chômé. Au cours de la célébration religieuse, en l'église Notre-Dame Auxiliatrice, il prit deux fois la parole : lors du jeu scénique précédant l'Eucharistie, pour répondre aux questions des jeunes; pendant la messe pour prononcer l'homélie.

● Au cours du jeu scénique, avant l'Eucharistie du 8 février, réponse aux interpellations des jeunes

Un jeune dans la foule :

« Bon ! D'accord ! C'est bien joli tout ça ! Bien beau de rêver... Bien sûr ! Don Bosco voulait tout cela, la paix des cœurs, l'amitié, la confiance, et tout et tout !... Mais vous, P. Vigano', vous qui êtes son Successeur, le septième je crois, dites-nous où en est ce grand mouvement qu'il a déclenché et dont vous êtes responsable, dites-nous si ce grand ébranlement continue, où et comment ?... »

— Questions de quatre jeunes :

« Est-ce que le mal n'est pas différent aujourd'hui. Du temps de Don Bosco, par exemple, il n'y avait ni drogue, ni bombe atomique ?... »

« — Pour imiter Don Bosco ne faudrait-il pas savoir ce qu'il ferait aujourd'hui ?... »

— « Qui peut nous aider ? On ne voit que du mal dans la société : attentats, crimes, laisser-aller, divorces, bagarres, avortements, disputes... »

« — Comment vaincre le mal aujourd'hui ? »

— Réponse du P. Vigano' :

« Toutes vos questions nécessiteraient beaucoup de temps, car il faudrait préciser, dialoguer, discuter. Mais vos observations m'ont inspiré quelques idées que je veux vous transmettre simplement et rapidement. C'est vrai que notre époque a des aspects qui n'existaient pas au temps de Don Bosco et il y a des formes nouvelles du Mal. Mais Don Bosco n'est pas un homme qui vend des recettes... Il veut donner envie aux gens et aux jeunes d'être des hommes debout, capables d'affronter toutes les situations, avec, au cœur, l'Espérance, dans l'esprit, le goût de la Vérité, et l'Amour comme une flamme...

« C'est vrai souvent que notre société est dure, inhumaine, robotisée, avec trop de violence, de haine, de mensonge... Mais le mal n'est pas propre à notre temps et Don Bosco, face à la calomnie, à l'exploitation, à la misère, à la méchanceté, aux attentats, à tout le mal qui l'agressait ou agressait ses garçons, s'efforçait de voir toujours ce qu'il y avait de positif autour de lui et, surtout, dans le cœur des jeunes.

« Et s'il y a, malheureusement, des menteurs, des truands, des terroristes, des violents, des « maffiosi », des voleurs, des égoïstes..., il y a aussi des femmes et des hommes qui sont là pour nous aider, par leur vie, leurs exemples, leurs conseils...

« Ce qui a toujours soutenu et motivé Don Bosco, c'est Jésus et l'espérance qu'il plaçait en Lui. Certes, à certains moments, il fut sur le point de jeter le gant, de renoncer, d'abandonner : alors il se retourne, comme lorsque sa maman meurt, vers notre Mère à tous, la Vierge Marie, le Secours, l'Auxiliaresse...

« Je vous pose une question à mon tour : priez-vous ? Dans le fond de vos cœurs, demandez-vous à Dieu, à Notre-Dame, à Saint Jean Bosco, d'être des chrétiens pour votre temps, à vous ?...

« Enfin, vous vous adressez à moi. Oui, d'accord, je suis responsable, mais pas tout seul. Je voudrais vous le dire avec les mots même de Don Bosco ; les voici : « Moi, Jean Bosco, j'ai fait le brouillon, j'ai crayonné l'esquisse... A ceux qui viendront après moi de mettre au propre, de poser les couleurs... » Alors, je vous l'affirme : « Don Bosco, aujourd'hui, c'est vous, c'est moi, C'EST NOUS TOUS ENSEMBLE ! »

● Homélie au cours de l'Eucharistie

Chers amis,

1. Quelle joie et quelle grâce de fêter saint Jean Bosco en cette ville de Nice, la ville de France qu'il a le mieux connue et le mieux aimée, où lui-même a fondé sa première œuvre hors d'Italie.

Entre Nice et Don Bosco, il y a, depuis plus de cent ans, un secret d'amitié. Nous sommes ici ensemble pour resserrer encore ces liens.

2. Deux choses en Don Bosco sont étonnantes : il a été le saint des jeunes, il a fondé la grande Famille salésienne. Oui, parmi tous les saints, Don Bosco a aimé et aidé les jeunes au point de devenir un saint **avec eux et pour eux**. Ce qui a déclenché son action, c'est la visite qu'il fit, jeune prêtre, dans les prisons de Turin : il y découvre alors ce que jusque là il n'avait vu qu'en rêve ou soupçonné à peine : des centaines d'adolescents tenaillés par la faim, la solitude, la honte et la révolte.

« J'ai promis alors à Dieu, dira-t-il un jour, que toute ma vie, jusqu'à mon dernier soupir, serait donnée aux jeunes ». Et il tint sa promesse : il réalisa sa tâche de « libérateur » : oui, libérer les jeunes de toutes les prisons, des prisons matérielles et de celles de la solitude, de l'ignorance, de la délinquance, du désespoir, en faire des hommes compétents, libres, responsables, désireux d'être utiles, ouverts à Jésus-Christ.

3. Mais cette tâche ne pouvait s'arrêter avec lui. Il fallait l'étendre dans l'espace et le temps. Alors il devient aussi le créateur d'une vaste « entreprise » de salut des jeunes.

Des adultes, hommes et femmes, viennent l'aider : parmi ses jeunes eux-mêmes, plusieurs viennent lui offrir leurs énergies. Il peut alors fonder ce qu'il appellera lui-même une grande Famille, aux ramifications diverses, aux engagements d'intensité variable : les Salésiens, les Sœurs salésiennes, les Coopérateurs et Coopératrices, tous ceux qui travaillent à divers titres dans ses œuvres éducatives, tant d'amis qui soutiennent et encouragent.

Cette Famille existe depuis plus de cent ans. Elle s'est agrandie. Elle a envahi le monde. Elle est ici : à Nice, bien vivante...

4. Alors vous tous, mes chers amis, jeunes et adultes, en cette fête qui nous rassemble dans une joie profonde, entendez à nouveau l'appel de Don Bosco vous lance, non pas tellement d'ailleurs en son nom personnel, mais au nom de Jésus et de son évangile. Cet appel je le résume en trois mots : accueillir, progresser, donner.

ACCUEILLIR. La personnalité de Don Bosco est marquée par un sens très profond de l'accueil, basé sur la confiance. C'est extraordinaire ce qu'on réussit à accomplir lorsqu'on sort de soi pour s'ouvrir dans le Christ aux autres.

PROGRESSER. Don Bosco a commencé son œuvre humblement, dans la pauvreté et les difficultés. Chacun de nous doit aller de l'avant, faisant confiance à l'avenir comme hypothèse de succès. Se corriger, s'adapter, persévérer dans l'effort entrepris avec un grand courage, être dynamique et joyeux.

Enfin,

DONNER. Don Bosco a donné toute sa vie aux jeunes, jour par jour.

Le monde actuel nous invite au profit, à la consommation, au confort, au plaisir.

Mais la vraie joie se trouve ailleurs : dans le don, dans ce qui est offert gratuitement, dans ce qui est « hors de prix », parce que ça ne se vend pas et ne s'achète pas. Donner de son temps, donner un sourire ou une fleur, donner sa fatigue pour rendre service, donner son amitié, son cœur, ce sont là les sources de cette joie authentique à laquelle nous invitait saint Paul : « Oui, je vous le répète, réjouissez-vous dans le Seigneur ! »

Ce Seigneur est le modèle parfait et la source de tout don. Et c'est ce Don total que nous célébrons en cette Eucharistie !

Puisse-t-elle ouvrir en nous, par l'intercession de saint Jean Bosco, de nouveaux espaces de courage, d'amitié profonde et d'espérance.

AMEN !

don bosco de retour

M. MOUILLARD

1988! Cent ans que Don Bosco nous a quittés pour entrer dans le Royaume des Cieux! Les fêtes commémoratives se multiplient. Mais leur but est bien davantage de renouveler un élan que de donner dans la nostalgie.

A la veille d'une année jubilaire qui verra la « salésianité » existante s'émouvoir et vibrer au souvenir centenaire de l'un de ses meilleurs témoins, la visite du septième successeur de saint Jean Bosco à Nice fut tout à la fois une chance et une grâce ni ignorées, ni refusées...

Et la chronique ne dira plus que Don Bosco n'était venu que... quatorze fois aux rives du Paillon! Une fois de plus il était repassé!

Voilà bien sans doute la signification première de cette visite. Un peu pour tout le monde, à commencer par les jeunes, c'était Don Bosco qui revenait parmi nous... Il fut accueilli comme Don Bosco, écouté comme Don Bosco, approché comme Don Bosco, ovationné comme Don Bosco... Ce fut une grande joie familiale, sans ombre, où chacun pouvait y trouver son compte de ferveur, de courage, d'espérance, d'allégresse...

Oui, une grâce!

Parce que 1988 verra le branle-bas international en général et la « messe télévisée » du 31 janvier, chez nous, à Notre-Dame-Auxiliatrice, en particulier..., nous pouvions bien essayer de prétendre, comme première fondation transalpine de Don Bosco, à un « coup d'envoi » spécial des fêtes du centenaire... La visite promise, remise, et toujours espérée, s'est finalement réalisée, nous permettant, avec le P. Vigano', de dire notre MERCI à Dieu pour l'œuvre magnifique accomplie par Don Bosco en faveur des jeunes, et ici même... Pour que des jeunes trouvent un sens à leur vie, il sut déclencher sur place un mouvement très concret,

très sensible, un réseau très serré de bonnes volontés, un dynamisme créateur... L'événement que nous avons vécu signifiait alors la « reconnaissance » du travail accompli après Don Bosco jusqu'à aujourd'hui compris, dans la foulée... Le père Evêque, rencontrant Don Vigano', en ce 8 février, « appréciait », ecclésiastiquement, tandis que celui-ci « authentifiait », salésiennement... Cette visite si elle se voulait miroir et examen, constituait aussi un encouragement formidable pour tous ceux qui travaillent à l'œuvre salésienne de Nice... Au garçon qui l'interpella, en pleine assemblée, comme responsable mondial de ce grand élan dans l'Eglise, le P. Vigano' répondit, en s'adressant à tous : « Oui, d'accord ! je suis responsable, mais PAS TOUT SEUL. Je voudrais vous le dire avec les mots mêmes de Don Bosco : "J'ai fait le brouillon, j'ai crayonné l'esquisse... A ceux qui viendront après moi de mettre au propre, de poser les couleurs". Alors, je vous l'affirme : Don Bosco, aujourd'hui, c'est vous, c'est moi, c'est NOUS tous ensemble ! »

Quelques esprits chagrins auront sans doute pensé qu'on en faisait trop, que c'était encore et à nouveau du triomphalisme ou que le culte de la personnalité renaissait de ses cendres... Il n'y eut guère ⁽¹⁾ d'adulation, de « compliments » ou de faux-semblants... Don Vigano' nous renvoyait à Don Bosco, et c'était cela que nous désirions en l'accueillant.

A peine débarqué, samedi, avant même de reconnaître le lieu où il logerait, il « pèlerina » jusqu'à « la chambre de Don Bosco »... prendre le vent, sans doute ! C'était en tout cas comme le « signe de reconnaissance » de son court mais intense séjour parmi nous.

24 mai 1987

(1) Traduire : pas du tout !